







VOYAGE

DU

JEUNE ANACHARSIS

EN GRÈCE

TOME SEPTIÈME



VOYAGE

DU

JEUNE ANACHARSIS

EN GRÈCE

DANS LE MILIEU DU QUATRIÈME SIÈCLE
AVANT L'ÈRE VULGAIRE.

QUATRIÈME EDITION

TOME SEPTIEME



A PARIS

CHEZ DE BURE L'AÎNÉ.

1801.



VOYAGE
DU JEUNE ANACHARSIS
EN GRÈCE,

Dans le milieu du 4.e siècle avant J. C.

CHAPITRE LXXIX.

Suite du voyage de Délos.

Sur les Opinions religieuses.



J'ai dit que le discours de Philoclès fut interrompu par l'arrivée de Démophon. Nous avions vu de loin ce jeune homme s'entretenir avec un philosophe de l'école d'Élée. S'étant informé du sujet que nous traitions: N'attendez votre bonheur que de vous-même, nous dit-il; j'avois encore des doutes; on vient de les éclaircir. Je soutiens qu'ils ne se mêlent pas des choses d'ici-bas. Mon fils, répondit Philoclès, j'ai vu bien des gens qui, séduits à votre âge par cette nouvelle doctrine, l'ont abjurée dès qu'ils n'ont plus eu d'intérêt à la soutenir. Démophon protesta qu'il ne s'en départiroit jamais, et s'étendit sur les absurdités du culte religieux. Il insultoit avec mépris à l'ignorance du peuple, avec dérision à nos

préjugés. Ecoutez, reprit Philoclès; comme nous n'avons aucune prétention, il ne faut pas nous humilier. Si nous sommes dans l'erreur, votre devoir est de nous éclairer ou de nous plaindre; car la vraie philosophie est douce, compatissante, et sur-tout modeste. Expliquez-vous nettement. Que va-t-elle nous apprendre par votre bouche? Le voici, répondit le jeune homme: La nature et le hasard ont ordonné toutes les parties de l'univers: la politique des législateurs a soumis les sociétés à des loix. Ces secrets sont maintenant révélés.

Philoclès. Vous semblez vous énorgueillir de cette découverte.

Démophon. Et c'est avec raison.

Philoclès. Je ne l'aurois pas cru, elle peut calmer les remords de l'homme coupable, mais tout homme de bien devroit s'en affliger.

Démophon. Et qu'auroit-il à perdre?

Philoclès. S'il existoit une nation qui n'eût aucune idée de la divinité; et qu'un étranger, paroissant tout-à-coup dans une de ses assemblées, lui adressât ces paroles: Vous admirez les merveilles de la nature, sans remonter à leur auteur; je vous annonce qu'elles sont l'ouvrage d'un être intelligent qui veille à leur conservation, et qui vous regarde comme ses enfans. Vous comptez pour inutiles les vertus ignorées, et pour excusables les fautes impunies; je vous annonce qu'un juge invisible est toujours auprès de nous, et que les actions qui se dérobent à l'estime ou à la justice des hommes, n'échappent point à ses regards. Vous bornez votre existence à ce petit nombre

d'instans que vous passez sur la terre, et dont vous n'envisagez le terme qu'avec un secret effroi; je vous annonce qu'après la mort, un séjour de délices ou de peines sera le partage de l'homme vertueux ou du scélérat. Ne pensez-vous pas, Démophon, que les gens de bien, prosternés devant le nouveau législateur, recevroient ses dogmes avec avidité, et seroient pénétrés de douleur s'ils étoient dans la suite obligés d'y renoncer?

Démophon. Ils auroient les regrets qu'on éprouve au sortir d'un rêve agréable.

Philoclès. Je le suppose. Mais enfin si vous dissipiez ce rêve, n'auriez-vous pas à vous reprocher d'ôter au malheureux l'erreur qui suspendoit ses maux; lui-même ne vous accuseroit-il pas de le laisser sans défense contre les coups du sort, et contre la méchanceté des hommes?

Démophon. J'éleverois son ame, en fortifiant sa raison. Je lui montrerois que le vrai courage consiste à se livrer aveuglément, à la nécessité.

Philoclès. Quel étrange dédommagement, s'écrieroit-il! On m'attache avec des liens de fer au rocher de Prométhée, et quand un vautour me déchire les entrailles, on m'avertit froidement d'étouffer mes plaintes. Ah! si les malheurs qui m'oppriment ne viennent pas d'une main que je puisse respecter et chérir, je ne me regarde plus que comme le jouet du hasard et le rebut de la nature. Du moins l'insecte en souffrant n'a pas à rougir du triomphe de ses ennemis, ni de l'insulte faite à sa

foiblesse. Mais outre les maux qui me sont communs avec lui, j'ai cette raison qui est le plus cruel de tous, et qui les aigrit sans cesse par la prévoyance des suites qu'ils entraînent, et par la comparaison de mon état à celui de mes semblables.

Combien de pleurs m'eût épargnés cette philosophie que vous traitez de grossière, et suivant laquelle il n'arrive rien sur la terre sans la volonté ou la permission d'un être suprême! J'ignorois pourquoi il me choisissoit pour me frapper; mais puisque l'auteur de mes souffrances l'étoit en même temps de mes jours, j'avois lieu de me flatter qu'il en adouciroit l'amertume, soit pendant ma vie, soit après ma mort. Et comment se pourroit-il en effet, que sous l'empire du meilleur des maîtres, on pût être à la fois rempli d'espoir et malheureux? Dites-moi Démophon, seriez-vous assez barbare pour n'opposer à ces plaintes qu'un mépris outrageant, ou de froides plaisanteries?

Démophon. Je leur opposerois l'exemple de quelques philosophes qui ont supporté la haine des hommes, la pauvreté, l'exil, tous les genres de persécution, plutôt que de trahir la vérité.

Philoclès. Ils combattoient en plein jour, sur un grand théâtre, en présence de l'univers et de la postérité. On est bien courageux avec de pareils spectateurs. C'est l'homme qui gémit dans l'obscurité, qui pleure sans témoins, qu'il faut soutenir.

Démophon. Je consens à laisser aux ames foibles le soutien que vous leur accordez.

Philoclès. Elle en ont également besoin pour résister à la violence de leurs passions.

Démophon. A la bonne heure. Mais je dirai toujours qu'une ame forte, sans la crainte des dieux, sans l'approbation des hommes, peut se resigner aux rigueurs du destin, et même exercer les actes pénibles de la vertu la plus sévère.

Philoclès. Vous convenez donc que nos préjugés sont nécessaires à la plus grande partie du genre humain, et sur ce point vous êtes d'accord avec tous les législateurs. Examinons maintenant s'ils ne seroient pas utile à ces ames privilégiées qui prétendent trouver dans leurs seules vertus une force invincible. Vous êtes du nombre, sans doute, et comme vous êtes conséquent, nous commencerons par comparer nos dogmes avec les vôtres.

Nous disons: Il existe pour l'homme des loix antérieures à toute institution humaine. Ces loix, émanées de l'intelligence qui forma l'univers et qui le conserve, sont les rapports que nous avons avec elle et avec nos semblables. Commettre une injustice, c'est les violer, c'est se révolter, et contre la societé, et contre le premier auteur de l'ordre qui maintient la société.

Vous dites, au contraire: Le droit du plus fort est la seule notion que la nature a gravée dans mon cœur. Ce n'est pas d'elle, mais des loix positives, que vient la distinction du juste et de l'injuste, de l'honnête et du déshonnête. Mes actions, indifférentes en elles-mêmes, ne se

transforment en crimes que par l'effet des conventions arbitraires des hommes.

Supposez à présent que nous agissons l'un et l'autre suivant nos principes, et plaçons-nous dans une de ces circonstances où la vertu, entourée de séductions, a besoin de toutes ses forces. D'un côté, des honneurs, des richesses, du crédit, toutes les espèces de distinctions; de l'autre, votre vie en danger, votre famille livrée à l'indigence, et votre mémoire à l'opprobre. Choisissez, Démophon. On ne vous demande qu'une injustice. Observez auparavant qu'on armera votre main de l'anneau qui rendoit Gygès invisible; je veux dire que l'auteur, le complice de votre crime, sera mille fois plus intéressé que vous à l'ensevelir dans l'oubli. Mais quand même il éclateroit, qu'auriez-vous à redouter? les loix? on leur imposera silence; l'opinion publique? elle se tournera contre vous, si vous résistez; vos liens avec la société? elle va les rompre en vous abandonnant aux persécutions de l'homme puissant; vos remords? préjugés de l'enfance qui se dissiperont quand vous aurez médité sur cette maxime de vos auteurs et de vos politiques, qu'on ne doit juger du juste et de l'injuste que sur les avantages que l'un ou l'autre peut procurer.

Démophon. Des motifs plus nobles suffiront pour me retenir. L'amour de l'ordre, la beauté de la vertu, l'estime de moi-même.

Philoclès. Si ces motifs respectables ne sont pas animés par un principe surnaturel, qu'il est à craindre que de si foibles roseaux ne se bri-

sent sous la main qu'ils soutiennent! Eh quoi! vous vous croiriez fortement lié par des chaînes que vous auriez forgées, et dont vous tenez la clef vous-même! Vous sacrifiez à des abstractions de l'esprit, à des sentimens factices, votre vie et tout ce que vous avez de plus cher au monde! Dans l'état de dégradation où vous vous êtes réduit, ombre, poussière, insecte, sous lequel de ces titres prétendez-vous que vos vertus sont quelque chose, que vous avez besoin de votre estime, et que le maintien de l'ordre dépend du choix que vous allez faire? Non, vous n'agrandirez jamais le néant, en lui donnant de l'orgueil; jamais le véritable amour de la justice ne sera remplacé par un fanatisme passager; et cette loi impérieuse qui nécessite les animaux à préférer leur conservation à l'univers entier, ne sera jamais détruite ou modifiée que par une loi plus impérieuse encore.

Quant'à nous, rien ne sauroit justifier nos chûtes à nos yeux, parce que nos devoirs ne sont point en opposition avec nos vrais intérêts. Que notre petitesse nous cache au sein de la terre, que notre puissance nous élève jusqu'aux cieux, nous sommes environnés de la présence d'un juge dont les yeux sont ouverts sur nos actions et sur nos pensées, et qui seul donne une sanction à l'ordre, des attraits puissans à la vertu, une dignité réelle à l'homme, un fondement légitime à l'opinion qu'il a de lui-même. Je respecte les loix positives, parce qu'elles découlent de celles que Dieu a gravées au fond de mon cœur; j'am-

bitionne l'approbation de mes semblables, parce qu'ils portent comme moi dans leur esprit un rayon de sa lumière, et dans leur ame les germes des vertus dont il leur inspire le desir. Je redoute enfin mes remords, parce qu'ils me font décheoir de cette grandeur que j'avois obtenue en me conformant à sa volonté. Ainsi les contre-poids qui vous retiennent sur les bords de l'abyme, je les ai tous, et j'ai de plus une force supérieure qui leur prête une plus vigoureuse résistance.

Démophon. J'ai connu des gens qui ne croient rien, et dont la conduite et la probité furent toujours irréprochables.

Philoclès. Et moi je vous en citerois un plus grand nombre qui croient tout, et qui furent toujours des scélérats. Qu'en doit-on conclure? qu'ils agissoient également contre leurs principes, les uns en faisant le bien, les autres en opérant le mal. De pareilles inconséquences ne doivent pas servir de règle. Il s'agit de savoir si une vertu fondée sur des loix que l'on croiroit descendues du ciel, ne seroit pas plus pure et plus solide, plus consolante et plus facile, qu'une vertu uniquement établie sur les opinions mobiles des hommes.

Démophon. Je vous demande à mon tour si la saine morale pourra jamais s'accorder avec une religion qui ne tend qu'à détruire les mœurs, et si la supposition d'un amas de dieux injustes et cruels, n'est pas la plus extravagante idée qui soit jamais tombée dans l'esprit humain. Nous nions leur existence; vous les avez

honteusement dégradés : vous êtes plus impies que nous.

Philoclès. Ces dieux ont l'ouvrage de nos mains, puisqu'ils ont nos vices. Nous sommes plus indignés que vous des foiblesses qu'on leur attribue. Mais si nous parvenions à purifier le culte des superstitions qui le défigurent, en seriez-vous plus disposés à rendre à la divinité l'hommage que nous lui devons ?

Démophon. Prouvez qu'elle existe et qu'elle prend soin de nous, et je me prosterne devant elle.

Philoclès. C'est à vous de prouver qu'elle n'existe point, puisque c'est vous qui attaquez un dogme dont tous les peuples sont en possession depuis une longue suite de siècles. Quant'à moi, je voulois seulement repousser le ton railleur et insultant que vous aviez pris d'abord. Je commençois à comparer votre doctrine à la nôtre, comme on rapproche deux systêmes de philosophie. Il auroit résulté de ce parallèle, que chaque homme étant, suivant vos auteurs, la mesure de toutes choses, doit tout rapporter à lui seul ; que suivant nous, la mesure de toutes choses étant Dieu même, c'est d'après ce modèle que nous devons régler nos sentimens et nos actions.

Vous demandez quel monument atteste l'existence de la divinité. Je réponds : L'univers, l'éclat éblouissant et la marche majestueuse des astres, l'organisation des corps, la correspondance de cette innombrable quantité d'êtres, enfin cet assemblage et ces détails admirables, où tout porte l'empreinte d'une main

divine, où tout est grandeur, sagesse, proportion et harmonie; j'ajoute, le consentement des peuples, non pour vous subjuguer par la voie de l'autorité, mais parce que leur persuasion, toujours entretenue par la cause qui l'à produite, est un témoignage incontestable de l'impression qu'ont toujours faites sur les esprits les beautés ravissantes de la nature.

La raison, d'accord avec mes sens, me montre aussi le plus excellent des ouvriers, dans le plus magnifique des ouvrages. Je vois un homme marcher; j'en conclus qu'il a intérieurement un principe actif. Ses pas le conduisent où il veut aller; j'en conclue que ce principe combine ses moyens avec la fin qu'il se propose. Appliquons cet exemple. Toute la nature est en mouvement; il y a donc un premier moteur. Ce mouvement est assujetti à un ordre constant; il existe donc une intelligence suprême. Ici finit le ministère de ma raison; si je la laissois aller plus loin, je parviendrois, ainsi que plusieurs philosophes, à douter même de mon existence. Ceux même de ces philosophes qui soutiennent que le monde a toujours été, n'en admettent pas moins une première cause, qui de toute éternité agit sur la matière. Car, suivant eux, il est impossible de concevoir une suite de mouvemens réguliers et concertés, sans recourir à un moteur intelligent.

Démophon. Ces preuves n'ont pas arrêté parmi nous les progrès de l'athéisme.

Philoclès. Il ne les doit qu'à la présomptions et à l'ignorance.

Démophon. Il les doit aux écrits des philosophes. Vous connoissez leurs sentimens sur l'existence et sur la nature de la divinité *.

Philoclès. On les soupçonne, on les accuse d'athéisme, parce qu'ils ne ménagent pas assez les opinions de la multitude, parce qu'ils hasardent des principes dont ils ne prévoient pas les conséquence, parce qu'en expliquant la formation et le mécanisme de l'univers, asservis à la méthode des physiciens, ils n'appellent pas à leur secours une cause surnaturelle. Il en est, mais un petit nombre, qui rejettent formellement cette cause, et leurs solutions sont aussi incompréhensibles qu'insuffisantes.

Démophon. Elles ne le sont pas plus que les idées qu'on a de la divinité. Son essence n'est pas connue, et je ne saurois admettre ce que je ne conçois pas.

Philoclès. Vous avancez un faux principe. La nature ne vous offre-t-elle pas à tous momens des mystères impénétrables? Vous avouez que la matière existe, sans connoître son essence; vous savez que votre bras obéit à votre volonté, sans appercevoir la liaison de la cause à l'effet.

Démophon. On nous parle tantôt d'un seul dieu, et tantôt de plusieurs dieux. Je ne vois pas moins d'imperfections que d'oppositions dans les attributs de la divinité. Sa sagesse exige qu'elle maintienne l'ordre sur la ter-

* Voyez la note à la fin du volume.

re, et le désordre y triomphe avec l'éclat. Elle est juste, et je souffre sans l'avoir mérité.

Philoclès. On supposa dès la naissance des sociétés, que des génies placés dans les astres veilloient à l'administration de l'univers; comme ils paroissoient revêtus d'une grande puissance, ils obtinrent les hommages des mortels; et le souverain fut presque par-tout négligé pour les ministres.

Cependant son souvenir se conserva toujours parmi tous les peuples. Vous en trouverez des traces plus ou moins sensibles dans les monumens les plus anciens, des témoignages plus formels dans les écrits des philosophes modernes. Voyez la préeminence qu'Homère accorde à l'un des objets du culte public: Jupiter est le père des dieux et des hommes. Parcourez la Grèce : vous trouverez l'être unique adoré depuis long-temps en Arcadie, sous le nom du Dieu bon par excellence; dans plusieurs villes, sous celui du trés-haut, ou du très-grand.

Ecoutez ensuite Timée, Anaxagore, Platon : C'est le Dieu unique qui a ordonné la matière, et produit le monde.

Ecoutez Antisthène, disciple de Socrate : Plusieurs divinités sont adorées parmi les nations, mais la nature n'en indique qu'une seule.

Ecoutez enfin ceux de l'école de Pythagore. Tous ont considéré l'univers comme une armée, qui se meut au gré du général; comme une vaste monarchie, ou la plénitude du pouvoir réside dans le souverain.

Mais pourquoi donner aux génies qui lui sont subordonnés, un titre qui n'appartient qu'à

lui seul ? c'est que par un abus depuis longtemps introduit dans toutes les langues, ces expressions *dieu* et *divin*, ne désignent souvent qu'une supériorité de rang, qu'une excellence de mérite, et sont prodiguées tous les jours aux princes qu'il a revêtus de son pouvoir, aux esprits qu'il a remplis de ses lumières, aux ouvrages qui sont sortis de ses mains ou des nôtres. Il est si grand en effet, que d'un côté, on n'a d'autre moyen de relever les grandeurs humaines, qu'en les rapprochant des siennes, et que d'un côté, on a de la peine à comprendre qu'il puisse ou daigne abaisser ses regards jusqu'à nous.

Vous qui niez son immensité, avez-vous jamais réfléchi sur la multiplicité des objets que votre esprit et vos sens peuvent embrasser ? Quoi ! votre vue se prolonge sans efforts sur un grand nombre de stades; et la sienne ne pourroit pas en parcourir une infinité? Votre attention se porte presqu'au même instant sur la Grèce, sur la Sicile, sur l'Egypte; et la sienne ne pourroit s'étendre sur tout l'univers ?

Et vous qui mettez des bornes à sa bonté, comme s'il pouvoit être grand sans être bon, croyez-vous qu'il rougisse de son ouvrage ? qu'un insecte, un brin d'herbe, soient méprisables à ses yeux ? qu'il ait revêtu l'homme de qualités éminentes, qu'il lui ait donné le desir, le besoin et l'espérance de le connoître, pour l'éloigner à jamais de sa vue ? Non, je ne saurois penser qu'un père oublie ses enfans, et que, par une négligence incompatible avec

ses perfections, il ne daigne pas veiller sur l'ordre qu'il a établi dans son empire.

Démophon. Si cet ordre émane de lui, pourquoi tant de crimes et de malheurs sur la terre? Où est sa puissance, s'il ne peut les empêcher? sa justice, s'il ne le veut pas?

Philoclès. Je m'attendois à cette attaque. On l'a faite, on la fera dans tous les temps, et c'est la seule qu'on puisse nous opposer. Si tous les hommes étoient heureux, ils ne se révolteroient pas contre l'auteur de leurs jours; mais ils souffrent sous ses yeux, et il semble les abandonner. Ici ma raison confondue interroge les traditions anciennes; toutes déposent en faveur d'une providence. Elle interroge les sages; presque tous d'accord sur le fond du dogme; ils hésitent et se partagent dans la manière de l'expliquer. Plusieurs d'entre eux, convaincus que limiter la justice ou la bonté de Dieu, c'étoit l'anéantir, ont mieux aimé donner des bornes à son pouvoir. Les uns répondent: Dieu n'opère que le bien; mais la matière, par un vice inhérent à sa nature, occasionne le mal, en résistant à la volonté de l'Être suprême. D'autres: L'influence divine s'étend avec plénitude jusqu'à la sphère de la lune, et n'agit que foiblement dans les régions inférieures. D'autres; Dieu se mêle des grandes choses, et néglige les petites. Il en est enfin qui laissent tomber sur mes ténèbres un trait de lumière qui les éclaircit. Foibles mortels, s'écrient-ils! cessez de regarder comme des maux réels, la pauvreté, la maladie et les malheurs qui vous viennent du dehors. Ces

accidens, que votre résignation peut convertir en bienfaits, ne sont que la suite des lois nécessaires à la conservation de l'univers. Vous entrez dans le système général des choses, mais vous n'en êtes qu'une portion. Vous fûtes ordonnés pour le tout, et le tout ne fut pas ordonné pour vous.

Ainsi, tout est bien dans la nature, excepté dans la classe des êtres où tout devroit être mieux. Les corps inanimés suivent sans résistance les mouvemens qu'on leur imprime. Les animaux, privés de raison, se livrent sans remords à l'instinct qui les entraîne. Les hommes seuls se distinguent autant par leurs vices que par leur intelligence. Obéissent-ils à la nécessité, comme le reste de la nature? pourquoi peuvent-ils résister à leurs penchans? pourquoi reçurent-ils ces lumières qui les égarent, ce desir de connoître leur auteur, ces notions du bien, ces larmes précieuses que leur arrache une belle action; ce don le plus funeste, s'il n'est pas le plus beau de tous, le don de s'attendrir sur les malheurs de leurs semblables? A l'aspect de tant de privilèges, qui les caractérisent essentiellement, ne doit-on pas conclure que Dieu, par des vues qu'il n'est par permis de sonder, a voulu mettre à de fortes épreuves le pouvoir qu'ils ont de délibérer et de choisir? Oui, s'il y a des vertus sur la terre, il y a une justice dans le ciel. Celui qui ne paie pas un tribut à la règle, doit une satisfaction à la règle. Il commence la vie dans ce monde, il la continue dans un séjour où l'innocence reçoit le prix de ses souffran-

ces, où l'homme coupable expie ses crimes, jusqu'à ce qu'il en soit purifié.

Voilà, Démophon, comment nos sages justifient la providence. Ils ne connoissent pour nous d'autre mal que le vice, et d'autre dénouement au scandale qu'il produit, qu'un avenir où toutes chôses seront mises à leur place. Demander à présent pourquoi Dieu ne l'a pas empêché dès l'origine, c'est demander pourquoi il a fait l'univers selon ses vues, et non suivant les nôtres.

Démophon. La religion n'est qu'un tissu de petites idées, de pratiques minutieuses. Comme s'il n'y avoit pas assez de tyrans sur la terre, vous en peuplez les cieux; vous m'entourez de surveillans, jaloux les uns des autres, avides de mes présens, à qui je ne puis offrir que l'hommage d'une crainte servile; le culte qu'ils exigent n'est qu'un trafic honteux; ils vous donnent des richesses, vous leur rendez des victimes. L'homme abruti par la superstition est le plus vil des esclaves. Vos philosophes même n'ont pas insisté sur la nécessité d'acquérir des vertus, avant que de se présenter à la divinité, ou de lui en demander dans leur prières.

Philoclès. Je vous ai déja dit que le culte public est grossièrement défiguré, et que mon dessein étoit simplement de vous exposer les opinions des philosophes qui ont réfléchi sur les rapports que nous avons avec la divinité. Doutez de ces rapports, si vous êtes assez aveugle pour les méconnoître. Mais ne dites pas que c'est dégrader nos ames, que de

les séparer de la masse des êtres, que de leur donner la plus brillante des origines et des destinées, que d'établir entre elles et l'Etre suprême un commerce de bienfaits et de reconnoissance.

Voulez-vous une morale pure et céleste, qui élève vôtre esprit et vos sentimens? étudiez la doctrine et la conduite de ce Socrate, qui ne vit dans sa condamnation, sa prison et sa mort, que les décrets d'une sagesse infinie, et ne daigna pas s'abaisser jusqu'à se plaindre de l'injustice de ses ennemis.

Contemplez en même temps avec Pythagore les loix de l'harmonie universelle, et mettez ce tableau devant vos yeux. Régularité dans la distribution des mondes, régularité dans la distribution des corps célestes; concours de toutes les volontés dans une sage république, concours de tous les mouvemens d'une ame vertueuse, tous les êtres travaillant de concert au maintien de l'ordre, et l'ordre conservant l'univers et ses moindres parties; un Dieu auteur de ce plan sublime, et des hommes destinées à être, par leurs vertus, ses ministres et ses coopérateurs. Jamais système n'étincela de plus de génie; jamais rien n'a pu donner une plus haute idée de la grandeur et de la dignité de l'homme.

Permettez que j'insiste; puisque vous attaquez nos philosophes, il est de mon devoir de les justifier. Le jeune Lysis est instruit de leurs dogmes. J'en juge par les instituteurs qui élevèrent son enfance. Je vais l'interroger sur différens articles relatifs à cet entretien. Ecou-

tez ses réponses. Vous verrez d'un coup-d'œil l'ensemble de notre doctrine, et vous jugerez si la raison, abandonnée à elle-même, pouvoit concevoir une théorie plus digne de la divinité, et plus utile aux hommes *.

Philoclès.

Ditez-moi, Lysis, qui a formé le monde?

Lysis.

Dieu.

Philoclès.

Par quel motif l'a-t-il formé?

Lysis.

Par un effet de sa bonté.

Philoclès.

Qu'est-ce que Dieu?

Lysis.

Ce qui n'a commencement ni fin. L'être éternel, nécessaire, immuable, intelligent.

Philoclès.

Pouvons-nous connoître son essence?

Lysis.

Elle est incompréhensible et ineffable; mais il a parlé clairement par ses œuvres, et

* Voyez la note à la fin du volume.

ce langage a le caractère des grandes vérités, qui est d'être à portée de tout le monde. De plus vives lumières nous seroient inutiles, et ne convenoient sans doute ni à son plan ni à notre foiblesse. Qui sait même si l'impatience de nous élever jusqu'à lui ne présage pas la destinée qui nous attend ? En effet, s'il est vrai, comme on le dit, qu'il est heureux par la seule vue de ses perfections, desirer de le connoître, c'est desirer de partager son bonheur.

Philoclès.

Sa providence s'étend-elle sur toute la nature ?

Lysis.

Jusques sur les plus petits objets.

Philoclès.

Pouvons-nous lui dérober la vue de nos actions ?

Lysis.

Pas même celle de nos pensées.

Philoclès.

Dieu est-il l'auteur du mal?

Lysis.

L'Être bon ne peut faire que ce qui est bon.

Philoclès.

Quels sont vos rapports avec lui?

Lysis.

Je suis son ouvrage, je lui appartiens, il a soin de moi.

Philoclès.

Quel est le culte qui lui convient?

Lysis.

Celui que les loix de la patrie ont établi; la sagesse humaine ne pouvant savoir rien de positif à cet égard.

Philoclès.

Suffit-il de l'honorer par des sacrifices et par des cérémonies pompeuses?

Lysis.

Non.

Philoclès.

Que faut-il encore?

Lysis.

La pureté du cœur. Il se laisse plutôt fléchir par la vertu que par les offrandes; et comme il ne peut y avoir aucun commerce entre lui et l'injustice, quelques-uns pensent qu'il faudroit arracher des autels les méchans qui y trouvent un asyle.

Philoclès.

Cette doctrine, enseignée par les philosophes, est-elle reconnue par les prêtres?

Lysis.

Ils l'ont fait graver sur la porte du temple d'Epidaure : *L'entrée de ces lieux*, dit l'inscription, *n'est permise qu'aux ames pures.* Ils l'annonçent avec éclat dans nos céremonies saintes, où, après que le ministre des autels a dit : *Qui est-ce qui est-ici?* les assistans répondent de concert : *Ce sont tous gens de bien.*

Philoclès.

Vos prières ont-elles pour objet les biens de la terre ?

Lysis.

Non. J'ignore s'ils ne me seroient pas nuisibles ; et je craindrois qu'irrité de l'indiscrétion de mes vœux, Dieu ne les exauçât.

Philoclès.

Que lui demandez-vous donc ?

Lysis.

De me protéger contre mes passions ; de m'accorder la vraie beauté, celle de l'ame ; les lumières et les vertus dont j'ai besoin ; la force de ne commettre aucune injustice, et surtout le courage de supporter, quand il le faut, l'injustice des autres.

Philoclès.

Que doit-on faire pour se rendre agréable à la divinité ?

Lysis.

Se tenir toujours en sa présence ; ne rien entreprendre sans implorer son secours ; s'assimiler en quelque façon à elle par la justice et par la sainteté ; lui rapporter toutes ses actions ; remplir exactement les devoirs de son état, et regarder comme le premier de tous celui d'être utile aux hommes ; car, plus on opère le bien, plus on mérite d'être mis au nombre de ses enfans et de ses amis.

Philoclès.

Peut-on être heureux en observant ces préceptes?

Lysis.

Sans doute, puisque le bonheur consiste dans la sagesse, et la sagesse dans la connoissance de Dieu.

Philoclès.

Mais cette connoissance est bien imparfaite.

Lysis.

Aussi notre bonheur ne sera-t-il entier que dans une autre vie.

Philoclès.

Est-il vrai qu'après notre mort, nos ames comparoissent dans le champ de la vérité, et rendent compte de leur conduite à des juges inexorables, qu'ensuite, les unes transportées

dans des campagnes riantes, y coulent des jours plaisibles au milieu des fêtes et des concerts; que les autres sont précipitées par les Furies dans le Tartare, pour subir à la fois la rigueur des flammes et la cruauté des bêtes féroces ?

Lysis.

Je l'ignore.

Philoclès.

Dirons-nous que les unes et les autres, après avoir été, pendant mille ans au moins, rassasiées de douleurs ou de plaisirs, reprendront un corps mortel, soit dans la classe des hommes, soit dans celle des animaux, et commenceront une nouvelle vie, mais qu'il est pour certains crimes des peines éternelles ?

Lysis.

Je l'ignore encore. La divinité ne s'est point expliquée sur la nature des peines et des récompenses qui nous attendent après la mort. Tout ce que j'affirme, d'après les notions que nous avons de l'ordre et de la justice, d'après le suffrage de tous les peuples et de tous les temps, c'est que chacun sera traité suivant ses mérites, et que l'homme juste, passant tout-à-coup du jour nocturne de cette vie, à la lumière pure et brillante d'une seconde vie, jouira de ce bonheur inaltérable dont ce monde n'offre qu'une foible image.

Philoclès.

Quels sont nos devoirs envers nous-mêmes ?

Lysis.

Décerner à nôtre ame les plus grands honneurs, après ceux que nous rendons à la divinité; ne la jamais remplir de vices et de remords ; ne la jamais vendre au poids de l'or, ni la sacrifier à l'attrait des plaisirs ; ne jamais préférer dans aucune occasion un être aussi terrestre, aussi fragile que le corps, à une substance dont l'origine est céleste, et la durée éternelle.

Philoclès.

Quels sont nos devoirs envers les hommes ?

Lysis.

Ils sont tous renfermés dans cette formule : Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'ils vous fissent.

Philoclès.

Mais n'êtes-vous pas à plaindre si tous ces dogmes ne sont qu'une illusion, et si votre ame ne survit pas à votre corps.

Lysis.

La religion n'est pas plus exigeante que la philosophie. Loin de prescrire à l'honnête

homme aucun sacrifice qu'il puisse regretter; elle répand un charme secret sur ses devoirs, et lui procure deux avantages inestimables, une paix profonde pendant sa vie, une douce espérance au moment de la mort.

Fin du Chapitre soixante-dix-neuvième.

CHAPITRE LXXX.

Suite de la Bibliothèque. La Poésie.

J'avois mené chez Euclide le jeune Lysis, fils d'Apollodor. Nous entrâmes dans une des pièces de la bibliothèque; elle ne contenoit que des ouvrages de poésie et de morale, les uns en très-grande quantité, les autres en très-petit nombre. Lysis parut étonné de cette disproportion; Euclide lui dit: il faut peu de livres pour instruire les hommes; il en faut beaucoup pour les amuser. Nos devoirs sont bornés; les plaisirs de l'esprit et du cœur ne sauroient l'être; l'imagination qui sert à les alimenter est aussi libérale que féconde, tandis que la raison, pauvre et stérile, ne nous communique que les foibles lumières dont nous avons besoin; et comme nous agissons plus d'après nos sensations que d'après nos réflexions, les talens de l'imagination auront toujours plus d'attraits pour nous que les conseils de la raison, sa rivale.

Cette faculté brillante s'occupe moins du réel que du possible, plus étendu que le réel; souvent même, elle préfere au possible des fictions aux-quelles on ne peut assigner des limites. Sa voix peuple les déserts, anime les êtres les plus insensibles, transporte d'un objet à l'autre les qualités et les couleurs qui servoient à les distinguer; et par une suite de métamorphoses, nous entraîne dans le sejour

des enchantemens, dans ce monde idéal où les poëtes oubliant la terre, s'oubliant eux-mêmes, n'ont plus de commerce qu'avec des intelligences d'un ordre supérieur.

C'est là qu'ils cueillent leurs vers dans les jardins des Muses; que les ruisseaux paisibles roulent en leur faveur des flots de lait et de miel; qu'Appollon descend des cieux pour leur remettre sa lyre; qu'un souffle divin éteignant tout-à-coup leur raison, les jette dans les convulsions du délire, et les force de parler le langage des dieux dont ils ne sont plus que les organes.

Vous voyez, ajouta Euclide, que j'emprunte les paroles de Platon. Il se moquoit souvent de ces poètes qui se plaignent avec tant de froideur du feu qui les consume intérieurement. Mais il en est parmi eux qui sont en effet entraînés par cet enthousiasme qu'on appelle inspiration divine, fureur poétique. Eschyle, Pindare et tous nos grands poètes le ressentoient, puisqu'il domine encore dans leurs écrits. Que dis-je? Démosthène à la tribune, des particuliers dans la société, nous le font éprouver tous les jours. Ayez-vous-même à peindre les transports ou les malheurs d'une de ces passions qui, parvenues à leur comble, ne laissent plus à l'ame aucun sentiment de libre, il n'échappera de votre bouche et de vos yeux que des traits enflammés, et vos fréquens écarts passeront pour des accès de fureur ou de folie. Cependant vous n'auriez cédé qu'à la voix de la nature.

Cette chaleur qui doit animer toutes les

productions de l'esprit, se développe dans la poésie, avec plus ou moins d'intensité, suivant que le sujet exige plus ou moins de mouvement, suivant que l'auteur possède plus ou moins de talent sublime qui se prête aisément aux caractères des passions, ou ce sentiment profond, qui tout-à-coup s'allume dans son cœur, et se communique rapidement aux nôtres. Ces deux qualités ne sont pas toujours réunies. J'ai connu un poète de Syracuse, qui ne faisoit jamais de si beaux vers, que lorsqu'un violent enthousiasme le mettoit hors de lui-même.

Lysis fit alors quelques questions dont on jugera par les réponses d'Euclide. La poésie, nous dit ce dernier, a sa marche et sa langue particulière. Dans l'épopée et la tragédie, elle imite une grande action dont elle lie toutes les parties à son gré, altérant les faits connus, y en ajoutant d'autres qui augmentent l'intérêt, les relevant tantôt au moyen des incidens merveilleux, tantôt par les charmes variés de la diction, ou par la beauté des pensées et des sentimens. Souvent la fable, c'est-à-dire, la manière de disposer l'action, coûte plus et fait plus d'honneur au poète que la composition même des vers.

Les autres genres de poésie n'exigent pas de lui une construction si pénible. Mais toujours doit-il montrer une sorte d'invention, donner par des fictions neuves, un esprit de vie à tout ce qu'il touche, nous pénétrer de sa flamme, et ne jamais oublier que, suivant Simonide, la poésie est une peinture parlante, comme la peinture est une poésie muette.

Il suit de là que le vers seul ne constitue pas le poète. L'histoire d'Hérodote mise en vers ne seroit qu'une histoire, puisqu'on n'y trouveroit ni fable ni fiction. Il suit encore qu'on ne doit pas compter parmi les productions de la poésie, les sentences de Théognis, de Phocylide, ec. ni même les systêmes de Parménide et d'Empédocle sur la nature, quoique ces deux derniers aient quelquefois inséré dans leurs ouvrages des descriptions brillantes, ou des allégories ingénieuses.

J'ai dit que la poésie avoit une langue particulière. Dans les partages qui se sont faits entre elle et la prose, elle est convenue de ne se montrer qu'avec une parure très-riche, ou du moins très-élégante, et l'on a remis entre ses mains toutes les couleurs de la nature, avec l'obligation d'en user sans cesse, et l'espérance du pardon, si elle en abuse quelquefois.

Elle a réuni à son domaine quantité de mots interdits à la prose, d'autres qu'elle alonge ou raccourcit, soit par l'addition, soit par le retranchement d'une lettre ou d'une syllabe. Elle a le pouvoir d'en produire de nouveaux, et le privilège presque exclusif d'employer ceux qui ne sont plus en usage, ou qui ne le sont que dans un pays étranger, d'en identifier plusieurs dans un seul, de les disposer dans un ordre inconnu jusqu'alors, et de prendre toutes les licences qui distinguent l'élocution poétique du langage ordinaire.

Les facilités accordées au génie s'étendent sur tous les instrumens qui secondent ses opé-

rations. De là, ces formes nombreuses que les vers ont reçues de ses mains, et qui toutes ont un caractère indiqué par la nature. Le vers héroïque marche avec une majesté imposante: on l'a destiné à l'épopée; l'iambe revient souvent dans la conversation: la poésie dramatique l'emploie avec succès. D'autres formes s'assortissent mieux aux chants accompagnés de danses *; elles se sont appliquées sans effort aux odes et aux hymnes. C'est ainsi que les poètes ont multiplié les moyens de plaire.

Euclide, en finissant, nous montra les ouvrage qui ont paru en différens temps sous les noms d'Orphée, de Musée, de Thamyris, de Linus, d'Anthès, de Pamphus, d'Olen, d'Abaris, d'Epiménide, &c. Les uns ne contiennent que des hymnes sacrés ou des chants plaintifs; les autres traitent des sacrifices, des oracles, des expiations et des enchantemens. Dans quelques-uns, et sur-tout dans le cycle épique, qui est un recueil de traditions fabuleuses où les auteurs tragiques ont souvent puisé le sujets de leurs pièces, on a décrit les généalogies des dieux, le combat des Titans, l'expédition des Argonautes, les guerres de Thèbes et de Troie. Tels furent les principaux objets qui occupèrent les gens de lettre pendant plusieurs siècles. Comme la plupart de ces ouvrages n'appartiennent pas à ceux dont ils por-

* Voyez, sur les diverses formes des vers Grecs, le chapitre XXVII de cet ouvrage.

tent le noms *, Euclide avoit négligé de les disposer dans un certain ordre.

Venoient ensuite ceux d'Hésiode et d'Homère. Ce dernier étoit escorté d'un corps redoutable d'interprètes et de commentateurs. J'avois lu avec ennui les explications de Stésimbrote et de Glaucon, et j'avois ri de la peine que s'étoit donnée Métrodore de Lampsaque, pour découvrir une allégorie continuelle dans l'Iliade et dans l'Odyssée.

A l'exemple d'Homère, plusieurs poètes entreprirent de chanter la guerre de Troie. Tels furent entre autres, Arctinus, Stésichore, Sacadas, Leschès, qui commença son ouvrage par ces mots emphatiques: *Je chante la fortune de Priam, et la guerre fameuse....* Le même Leschès, dans sa petite Iliade et Dicéogène dans ses Cypriaques, décrivirent tous les événemens de cette guerre. Les poëmes de l'Héracléide et de la Théséide n'omettent aucun des exploits d'Hercule et de Thésée. Ces auteurs ne connurent jamais la nature de l'épopée ; ils étoient placés à la suite d'Homère, et se perdoient dans ses rayons, comme les étoiles se perdent dans ceux du soleil.

Euclide avoit taché de réunir toutes les tragédies, comédies et satyres, que depuis près de 200 ans on a représentées sur les théâtres de la Grèce et de la Sicile. Il en possedoit environ 3000 **, et sa collection n'étoit pas com-

* Voyez la note à la fin du volume.
** Voyez la note à la fin du volume.

plette. Quelle haute idée ne donnoit-elle pas de la littérature des Grecs, et de la fécondité de leur génie? Je comptai souvent plus de 100 pièces qui venoient de la même main. Parmi les singularités qu'Euclide nous faisoit remarquer, il nous montra l'Hippocentaure, tragédie, où Chérémon avoit, il n'y a pas longtemps, introduit, contre l'usage reçu, toutes les espèces de vers. Cette nouveauté ne fut pas goûtée.

Les mimes ne furent dans l'origine que des farces obscènes ou satyriques qu'on représentoit sur le théâtre. Leur nom, s'est transmis ensuite à de petits poèmes qui mettent sous les yeux du lecteur des aventures particulières. Ils se rapprochent de la comédie par leur objet, ils en diffèrent par le défaut d'intrigue, quelques-uns par une extrême licence. Il en est où il règne une plaisanterie exquise et décente. Parmi les mimes qu'avoit rassemblés Euclide, je trouvai ceux de Xénarque et ceux de Sophron de Syracuse; ces derniers faisoient les délices de Platon, qui, les ayant reçus de Sicile, les fit connoître aux Athéniens. Le jour de sa mort, on les trouva sous le chevet de son lit *.

Avant la découverte de l'art dramatique, nous dit encore Euclide, les poètes, à qui la nature avoit accordé une ame sensible, et re-

* On peut présumer que quelques-uns des poèmes qu'on appelloit mimes, étoient dans le goût des contes de La Fontaine.

fusé le talent de l'épopée, tantôt retraçoient, dans leurs tableaux, les désastres d'une nation, ou les infortunes d'un personnage de l'antiquité; tantôt déploroient la mort d'un parent ou d'un ami, et soulageoient leur douleur en s'y livrant. Leurs chants plaintifs, presque toujours accompagnés de la flûte, furent connus sous le nom d'élégies ou de lamentations.

Ce genre de poésie procede par une marche régulièrement irréguliere; je veux dire que le vers de six pieds, et celui de cinq s'y succedent alternativement. Le style en doit être simple, parce qu'un cœur véritablement affligé n'a plus de prétention; il faut que les expressions en soient quelquefois brûlantes comme la cendre qui couvre un feu dévorant; mais que dans le récit, elles n'éclatent point en imprécations et en désespoir. Rien de si intéressant que l'extrême douceur jointe à l'extrême souffrance. Voulez vous le modèle d'une élégie aussi courte que touchante? vous la trouverez dans Euripide. Andromaque, transportée en Grèce, se jette aux pieds de la statue de Thétis, de la mère d'Achille: elle ne se plaint pas de ce héros; mais au souvenir du jour fatal où elle vit Hector traîné autour des murailles de Troie, ses yeux se remplissent de larmes; elle accuse Hélène de tous ses malheurs; elle rappelle les cruautés qu'Hermione lui a fait éprouver; et après avoir prononcé une seconde fois le nom de son époux, elle laisse couler ses pleurs avec plus d'abondance.

L'élégie peut soulager nos maux quand

nous sommes dans l'infortune ; elle doit nous inspirer du courage quand nous sommes prêts d'y tomber. Elle prend alors un ton plus vigoureux, et employant les images les plus fortes, elle nous fait rougir de notre lâcheté, et envier les larmes répandues aux funérailles d'un héros mort pour le service de la patrie.

C'est ainsi que Tyrtée ranima l'ardeur éteinte des Spartiates, et Callinus celle des habitans d'Ephèse. Voilà leur élégies, et voici la pièce qu'on nomme la Salamine, et que Solon composa pour engager les Athéniens à reprendre l'île de ce nom.

Lasse enfin de gémir sur les calamités trop réelles de l'humanité, l'élégie se chargea d'exprimer les tourmens de l'amour. Plusieurs poètes lui durent un éclat qui rejaillit sur leurs maîtresses. Les charmes de Nanno furent célébrés par Mimnerme de Colophon, qui tient un des premiers rang parmi nos poètes ; ceux de Battis le sont tous les jours par Philétas de Cos, qui, jeune encore, s'est fait une juste réputation. On dit que son corps est si grêle et si foible, que pour se soutenir contre la violence du vent, il est obligé d'attacher à sa chaussure des semelles de plomb ou des boules de ce métal. Les habitans de Cos, fiers de ses succès, lui ont consacré sous un platane une statue de bronze.

Je portai ma main sur un volume intitulé la *Lydienne*. Elle est, me dit Euclide, d'Antimaque de Colophon, qui vivoit dans le siècle dernier. C'est le même qui nous a donné le

poëme si connu de la Thébaïde; il étoit éperdument amoureux de la belle Cryséis. Il la suivit en Lydie où elle avoit reçu le jour; elle y mourut entre ses bras. De retour dans sa patrie, il ne trouva d'autre remède à son affliction, que de la répandre dans ses écrits, et de donner à cette élégie le nom qu'elle porte.

Je connois sa Thébaïde, répondis-je, quoique la disposition n'en soit pas heureuse, et qu'on y retrouve de temps en temps des vers d'Homère transcrits presque syllabe pour sillabe, je conviens qu'à bien des égards l'auteur mérite des éloges. Cependant l'enflure, la force, et j'ose dire la sécheresse du style, me font présumer qu'il n'avoit ni assez d'agrément dans l'esprit, ni assez de sensibilité dans l'ame pour nous intéresser à la mort de Chryséis. Mais je vais m'en éclaircir. Je lus en effet la *Lydienne*, pendant qu'Euclide montroit à Lysis les élégies d'Archiloque, de Simonide, de Clonas; d'Ion, &c. Ma lecture achevée, je ne me suis pas trompé, repris-je: Antimaque a mis de la pompe dans sa douleur. Sans s'appercevoir qu'on est consolé quand on cherche à se consoler par des exemples, il compare ses maux à ceux des anciens héros de la Grèce, et décrit longuement les travaux penibles qu'éprouvèrent les Argonautes dans leur expédition.

Archiloque, dit Lysis, crût trouver dans le vin un dénouement plus heureux à ses peines. Son beau-frère venoit de périr par mer: dans une pièce de vers que le poète fit alors,

après avoir donné quelques regrets à sa perte, il se hâte de calmer sa douleur. Car enfin, dit-il mes larmes ne le rendront pas à la vie; nos jeux et nos plaisirs n'ajouteront rien aux rigueurs de son sort.

Euclide nous fit observer que le mélange des vers de six pieds avec ceux de cinq, n'étoit autrefois affecté qu'à l'élégie proprèment dite, et que dans la suite il fut appliqué à différentes espèces de poésies. Pendant qu'il nous en citoit des exemples, il reçut un livre qu'il attendoit depuis long-temps. C'étoit l'Iliade en vers élégiaques, c'est-à-dire, qu'après chaque vers d'Homère, l'auteur n'avoit pas rougi d'ajouter un plus petit vers de sa façon. Cet auteur s'appelle Pigrès; il étoit frère de la feue reine de Carie, Artémise, femme de Mausole; ce qui ne l'a pas empêché de produire l'ouvrage le plus extravagant et le plus mauvais qui existe peut-être.

Plusieurs tablettes étoient chargées d'hymnes en l'honneur des dieux, d'odes pour les vainqueurs aux jeux de la Grèce, d'éclogues, de chansons et de quantité de pièces fugitives.

L'éclogue, nous dit Euclide, doit peindre les douceurs de la vie pastorale; des bergers assis sur le gazon, aux bords d'un ruisseau, sur le penchant d'une colline, à l'ombre d'un arbre antique, tantôt accordent leurs chalumeaux au murmure des eaux et du zéphyr, tantôt chantent leurs amours, leurs démêlés innocens, leurs troupeaux et les objets ravissans qui les environnent.

Ce genre de poésie n'a fait aucun progrès parmi nous. C'est en Sicile qu'on doit en chercher l'origine. C'est là, du moins à ce qu'on dit, qu'entre les montagnes couronnées de chênes superbes, se prolonge un vallon où la nature a prodigué ses trésors. Le berger Daphnis y naquit au milieu d'un bosquet de lauriers, et les dieux s'empressèrent à le combles de leurs faveurs. Les nymphes de ces lieux prirent soin de son enfance; il reçut de Vénus les graces et la beauté; de Mercure le talent de la persuasion: Pan dirigea ses doigts sur la flûte à sept tuyaux, et les Muses réglèrent les accens de sa voix touchante. Bientôt rassemblant autour de lui les bergers de la contrée, il leur apprit à s'estimer heureux de leur sort. Les roseaux furent convertis en instrumens sonores. Il établit des concours, où deux jeunes émules se disputoient le prix du chant et de la musique instrumentale. Les échos, animés à leurs voix, ne firent plus entendre que les expressions d'un bonheur tranquille et durable. Daphnis ne jouit pas long-temps du spectacle de ses bienfaits. Victime de l'amour, il mourut à la fleur de son âge; mais jusqu'à nos jours, ses élèves n'ont cessé de célébrer son nom, et de déplorer les tourmens qui terminèrent sa vie. Le poème pastoral, dont on prétend qu'il conçut la première idée, fut perfectionné dans la suite par deux poètes de Sicile, Stésichore d'Himère et Diomus de Syracuse.

Je conçois, dit Lysis, que cet art a dû

produire de jolis paysages, mais étrangement enlaidis par les figures ignobles qu'on y représente. Quel intérêt peuvent inspirer des pâtres grossiers et occupés de fonctions viles ? Il fut un temps, répondit Euclide, où le soin des troupeaux n'étoit pas confié à des esclaves. Les propriétaires s'en chargeoient eux mêmes, parce qu'on ne connoissoit pas alors d'autres richesses. Ce fait est attesté par la tradition, qui nous apprend que l'homme fut pasteur avant d'être agricole; il l'est par le récit des poétes, qui, malgré leurs écarts, nous ont souvent conservé le souvenir des mœurs antiques. Le berger Endymion fut aimé de Diane; Paris conduisit sur le mont Ida les troupeaux du roi Priam, son père; Apollon gardoit ceux du roi Admete.

Un poète peut donc, sans blesser les règles de la convenance, remonter à ces siècles reculés, et nous conduire dans ces retraites écartées, où couloient sans remords leurs jours des particuliers qui, ayant reçu de leurs pères une fortune proportionnée à leurs besoins, se livroient à des jeux paisibles, et perpétuoient pour ainsi dire, leur enfance jusqu'à la fin de leur vie.

Il peut donner à ses personnages une émulation qui tiendra les ames en activité; ils penseront moins qu'ils ne sentiront; leur langage sera toujours simple, naïf, figuré, plus ou moins relevé suivant la différence des états, qui, sous le régime pastoral, se régloit sur la nature des possessions. On mettoit alors au

premier rang des biens, les vaches, ensuite les brebis, les chevres et les porcs. Mais comme le poète ne doit prêter à ses bergers que des passion douces, et des vices légers, il n'aura qu'un petit nombre de scènes à nous offrir; et les spectateurs se dégoûteront d'une uniformité aussi fatigante que celle d'une mer toujours tranquille, et d'un ciel toujour serein.

Faute de mouvement et de variété, l'éclogue ne flattera jamais autant notre goût que cette poésie où le cœur se déploie dans l'instant du plaisir, dans celui de la peine. Je parle des chansons, dont vous connoissez les différentes espèces. Je les ai divisées en deux classes. L'une contient les chansons de table; l'autre. celles qui sont particulières à certaines professions, telles que les chansons des moissonneurs, des vendangeurs, des éplucheuses, des meûniers, des ouvriers en laine, des tisserands, des nourrices, &c.

L'ivresse du vin, de l'amour, de l'amitié, de la joie, du patriotisme caractérisent les premières. Elles exigent un talent particulier; il ne faut point de préceptes à ceux qui l'ont reçu de la nature; ils seroient inutiles aux autres. Pindare a fait des chansons à boire; mais on chantera toujours celles d'Anacréon et d'Alcée. Dans le seconde espèce de chansons, le récit des travaux est adouci par le souvenir de certaines circonstances, ou par celui des avantages qu'ils procurent. J'entendis une fois un soldat à demiivre chanter une chanson militaire, dont je rendrai plutôt le sens que les parole. „Une lance, une épée, un bouclier, voilà tous

mes trésors; avec la lance; l'épée et le bouclier, j'ai des champs, des moissons, et du vin. J'ai vu des gens prosternés, à mes pieds; ils m'appelloient leur souverain, leur maître; ils n'avoient point la lance, l'épée et le bouclier. „

Combien la poésie doit se plaire dans un pays où la nature et les institutions forcent sans cesse des imaginations vives et brillantes à se répandre avec profusion! Car ce n'est pas seulement aux succès de l'épopée et de l'art dramatique, que les Grecs accordent des statues, et l'hommage plus précieux encore d'une estime réfléchie. Des couronnes éclatantes sont réservées pour toutes les espèces de poésie lyrique. Point de ville qui, dans le courant de l'année, ne solemnise quantité de fêtes en l'honneur de ses dieux; point de fête qui ne soit embellie par des cantiques qui ne soit chanté en présence de tous les habitans, et par des chœurs de jeunes gens tirés des principales familles. Quel motif d'émulation pour le poète! quelle distinction encore, losqu'en célébrant le victoires des athlètes, il mérite lui-même la reconnoissance de leur patrie! Transportons-le sur un plus beau théâtre. Qu'il soit destiné à terminer par ses chants les fêtes d'Olympie ou des autres grandes solemnités de la Grèce; quel moment que celui où vingt, trente milliers de spectateurs, ravis de ses accords, poussent jusqu'au ciel des cris d'admiration et de joie. Non, le plus grand potentat de la terre ne sauroit accorder au génie une récompense de si haute valeur.

De là, vient cette considération dont jouis-

sent parmi nous les poètes qui concourent à l'embellissement de nos fêtes, sur-tout lorsqu'ils conservent dans leur composition le caractère spécial de la divinité qui reçoit leurs hommages. Car relativement à son objet, chaque espèce de cantique devroit se distinguer par un genre particulier de style et de musique. Vos chants s'adressent-ils au maître des dieux? prenez un ton grave et imposant. S'adressent-ils aux Muses? faites entendre des sons plus doux et plus harmonieux. Les anciens observoient exactèment cette juste proportion; mais la plupart des modèrnes, qui se croient plus sages, parce qu'ils sont plus instruits, l'ont dédaignée sans pudeur.

Cette convenance, dis-je alors, je l'ai trouvée dans vos moindres usages, dès qu'ils remontent à une certaine antiquité; et j'ai admiré vos premiers législateurs, qui s'apperçurent de bonne heure qu'il valoit mieux enchaîner votre liberté par des formes que par la contrainte. J'ai vu de même, en étudiant l'origine des nations, que l'empire des rites avoit précédé par-tout celui des loix. Les rites sont comme des guides qui nous conduisent par la main dans des routes qu'ils ont souvent parcourues; les loix, comme des plans de géographie, où l'on a tracé les chemins par un simple trait, et sans égard à leurs sinuosités.

Je ne vous lirai point, reprit Euclide, la liste fastidieuse de tous les auteurs qui ont réussi dans la poésie lyrique, mais je vous en citerai les principaux. Ce sont, parmi les hom-

mes, Stésichore, Ibycus, Alcée, Alcman, Simonide, Bacchylide, Anacréon et Pindare; parmi les femmes, car plusieurs d'entre elles se sont exercées avec succès dans un genre si susceptible d'agrémens, Sapho, Erinne, Télésille, Praxille, Myrtis et Corinne.

Avant que d'aller plus loin, je dois faire mention d'un poème où souvent éclate cet enthousiasme dont nous avons parlé. Ce sont des hymnes en l'honneur de Bacchus, connus sous le nom de dithyrambes. Il faut être dans une sorte de délire quand on les compose; il faut y être quand on les chante; car ils sont destinés à diriger des danses vives et turbulentes, le plus souvent exécutées en rond.

Ce poème se reconnoît aisément aux propriétés qui le distinguent des autres. Pour peindre à la fois les qualités et les rapports d'un objet, on s'y permet souvent de réunir plusieurs mots en un seul, et il en résulte des expressions quelquefois si volumineuses, qu'elles fatiguent l'oreille; si bruyantes, qu'elles ébranlent l'imagination. Des métaphores qui semblent n'avoir aucun rapport entre elles, s'y succedent sans se suivre; l'auteur, qui ne marche que par des saillies impétueuses, entrevoit la liaison des pensées, et néglige de la marquer. Tantôt il s'affranchit des règles de l'art; tantôt il emploie les différentes mesures de vers, et les diverses espèces de modulation.

Tandis qu'à la faveur de ces licences, l'homme de génie déploie à nos yeux les grandes richesses de la poésie, les foibles imitateurs

s'efforcent d'en étaler le faste. Sans chaleur et sans intérêt, obscurs pour paroître profonds, ils répandent sur des idées communes, des couleurs plus communes encore. La plupart, dès le commencement de leurs pièces, cherchent à nous éblouir par la magnificence des images tirées des météores et des phénomènes célestes. De là cette plaisanterie d'Aristophane: il suppose dans une de ses comédies un homme descendu du ciel. On lui demande ce qu'il a vu: Deux ou trois poètes dithyrambiques, répond-il; ils couroient à travers les nuages et les vents, pour y ramasser les vapeurs et les tourbillons dont ils devoient construire leurs prologues. Ailleurs il compare les expressions de ces poètes à des bulles d'air, qui s'évaporent en perçant leur enveloppe avec éclat.

C'est ici que se montre encore aujourd'hui le pouvoir des conventions. Le même poète qui pour célébrer Apollon, avoit mis son esprit dans une assiette tranquille, s'agite avec violence, lorsqu'il entame l'éloge de Bacchus; et si son imagination tarde à s'exalter, il la secoue par l'usage immodéré du vin. Frappé de cette liqueur *, comme d'un coup de tonnerre, disoit Archiloque, je vais entrer dans la carrière.

Euclide avoit rassemblé les dithyrambes de ce dernier poète, ceux d'Arion, de Lasus, de Pindare, de Mélanippide; de Philoxène, de

* Le texte dit: Foudroyé par le vin.

Thimothée, de Télestès, de Polyidès, d'Ion, et de beaucoup d'autres, dont la plupart ont vécu de nos jours. Car ce genre qui tend au sublime, a un singulier attrait pour les poètes médiocres; et comme tout le monde cherche maintenant à se mettre au-dessus de son état, chaque auteur veut de même s'élever au-dessus de son talent.

Je vis ensuite un recueil d'impromptus, d'énigmes, d'acrostiches, et de toutes sortes de griphes *. On avoit dessiné dans les dernieres pages un œuf, un autel, une ache à deux tranchans, les ailes de l'amour. En examinant de près ces dessins, je m'apperçus que c'étoient des pièces de poésie, composées de vers dont les différentes mesures indiquoient l'objet qu'on s'étoit fait un jeu de représenter. Dans l'œuf, par exemple, les deux premiers vers étoient de trois syllabes chacun: les suivans croissoient toujours, jusqu'à un point donné, d'où décroissant dans la même proportion qu'ils avoient augmenté, ils se términoient en deux vers de trois syllabes comme ceux du commencement. Simmias de Rhodes venoit d'enrichir la littérature de ces productions, aussi puériles que laborieuses.

Lysis, passionné pour la poésie, craignoit toujours qu'on ne la mit au rang des amusemens frivoles; et s'étant apperçu qu'Euclide

* Espèce de logogriphes. Voyez la note à la fin de l'ouvrage.

avoit déclaré, plus d'une fois, qu'un poète ne doit pas se flatter du succès, lorsqu'il n'a pas le talent de plaire, il s'écria dans un moment d'impatience : C'est la poésie qui a civilisé les hommes, qui instruisit mon enfance, qui tempere la rigueur des préceptes, qui rend la vertu plus aimable en lui prêtant ses graces, qui éleve mon ame dans l'épopée, l'attendrit au théatre, la remplit d'un saint respect dans nos cérémonies, l'invite à la joie pendant nos repas, lui inspire une noble ardeur en présence de l'ennemi : et quand même ses fictions se borneroient à calmer l'activité inquiète de notre imagination, ne seroit-ce pas un bien réel de nous ménager quelques plaisirs innocens, au milieu de tant de maux dont j'entends sans cesse parler ?

Euclide sourit de ce transport ; et pour l'exciter encore, il répliqua : Je sais que Platon s'est occupé de votre éducation : auriez-vous oublié qu'il regardoit ces fictions poétiques comme des tableaux infideles et dangereux, qui, en dégradant les dieux et les héros, n'offrent à notre imagination que des phantômes de vertus ?

Si j'étois capable de l'oublier, reprit Lysis, ses écrits me le rappelleroient bientôt ; mais je dois l'avouer, quelquefois je me crois entraîné par la force de ses raisons, et je ne le suis que par la poésie de son style ; d'autres fois, le voyant tourner contre l'imagination les armes puissantes qu'elle avoit mises entre ses mains, je suis tenté de l'accuser d'ingrati-

tude et de perfidie. Ne pensez-vous pas, me dit-il ensuite, que le premier et le principal objet des poetes est de nous instruire de nos devoirs par l'attrait du plaisir? Je lui repondis: Depuis que, vivant parmi des hommes éclairés, j'ai étudié la conduite de ceux qui aspirent à la célébrité, je n'examine plus que le second motif de leurs actions; le premier est presque toujours l'intérêt où la vanité. Mais sans entrer dans ces discussions, je vous dirai simplement ce que je pense: les poètes veulent plaire, la poésie peut être utile.

Fin du Chapitre quatre-vingtième.

CHAPITRE LXXXI.

Suite de la Bibliothèque. La Morale.

La morale, nous dit Euclide, n'étoit autrefois qu'un tissu de maximes. Pythagore et ses premiers disciples, toujours attentifs à remonter aux causes, la lièrent à des principes trop élevés au-dessus des esprits vulgaires: elle devint alors une science; et l'homme fut connu, du moins autant qu'il peut l'être. Il ne le fut plus, lorsque les sophistes étendirent leurs doutes sur les vérités les plus utiles. Socrate, persuadé que nous sommes faits plutôt pour agir que pour penser, s'attacha moins à la theorie qu'à la pratique. Il rejeta les notions abstraites, et sous ce point de vue on peut dire qu'il fit descendre la philosophie sur la terre; ses disciples développèrent sa doctrine, et quelques-uns l'altèrerent par des idées si sublimes, qu'ils firent remonter la morale dans le ciel. L'école de Pythagore crut devoir renoncer quelfois à son langage mystérieux, pour nous éclairer sur nos passions et sur nos devoirs. C'est ce que Théagès, Métopus et Archytas exécutèrent avec succès.

Différens traités sortis de leurs mains se trouvoient placés, dans la bibliothèque d'Euclide, avant les livres qu'Aristote a composés sur les mœurs. En parlant de l'éducation des Athéniens, j'ai taché d'exposer la doctrine de

ce dernier, qui est parfaitement conforme à celle des premiers. Je vais maintenant rapporter quelques observations qu'Euclide avoit tirées de plusieurs ouvrages rassemblés par ses soins.

Les mot *vertu*, dans son origine, ne signifioit que la force et la vigueur du corps; c'est dans ce sens qu'Homère a dit, la *vertu* d'un cheval, et qu'on dit encore, la *vertu* d'un terrein.

Dans la suite, ce mot désigna ce qu'il y a de plus estimable dans un objet. On s'en sert aujourd'hui pour exprimer les qualités de l'esprit, et plus souvent celles du cœur.

L'homme solitaire n'auroit que deux sentimens, le desir et la crainte; tous ses mouvemens seroient de poursuite ou de fuite. Dans la société, ces deux sentimens pouvant s'exercer sur un grand nombre d'objets, se divisent en plusieurs espèces: de là, l'ambition, la haine et les autres mouvemens dont son ame est agitée. Or, comme il n'avoit reçu le desir et la crainte que pour sa propre conservation, il faut maintenant que toutes ses affections concourent tant à sa conservation qu'à celle des autres. Lorsque, réglées par la droite raison, elles produisent cet heureux effet, elles deviennent des vertus.

On en distingue quatre principales: la force, la justice, la prudence et la tempérance: cette distinction, que tout le monde connoit, suppose dans ceux qui l'établirent des lumières profondes. Les deux premières plus es-

timées, parce qu'elles sont d'une utilité plus générale, tendent au maintien de la société; la force ou le courage pendant la guerre, la justice pendant la paix. Les deux autres tendent à notre utilité particulière. Dans un climat où l'imagination est si vive et les passions si ardentes, la prudence devoit être la première qualité de l'esprit; la tempérance, la première du cœur.

Lysis demanda si les philosophes se partageoient sur certains points de morale. Quelquefois, répondit Euclide; en voici des exemples.

On établit pour principe qu'une action, pour être vertueuse ou vicieuse, doit être volontaire; il est question ensuite d'examiner si nous agissons sans contrainte. Des auteurs excusent les crimes de l'amour et de la colère, parce que, suivant eux, ces passions sont plus fortes que nous; ils pourroient citer, en faveur de leur opinion, cet étrange jugement prononcé dans un de nos tribunaux. Un fils qui avoit frappé son père, fut traduit en justice, et dit pour sa défense, que son père avoit frappé le sien; les juges, persuadés que la violence du caractère étoit héréditaire dans cette famille, n'osèrent condamner le coupable. Mais d'autres philosophes plus éclairés s'élèvent contre de pareilles décisions: Aucune passion, disent-ils, ne sauroit nous entraîner malgré nous-mêmes; toute force qui nous contraint est extérieure, et nous est étrangère.

Est-il permis de se venger de son ennemi? Sans doute, répondent quelques-uns; car il est

conforme à la justice de repousser l'outrage par l'outrage Cependant une vertu pure trouve plus de grandeur à l'oublier. C'est elle qui a dicté ces maximes que vous trouverez dans plusieurs auteurs : Ne dites pas du mal de vos ennemis; loin de chercher à leur nuire, tâchez de convertir leur haine en amitié. Quelqu'un disoit à Diogène : Je veux me venger; apprenez-moi par quels moyens. En devenant plus vertueux, répondit-il.

De ce conseil, Socrate en fit un précepte rigoureux. C'est de la hauteur où la sagesse humaine peut atteindre, qu'il crioit aux hommes: „ Il ne vous est jamais permis de rendre le mal pour le mal. „

Certains peuples permettent le suicide; mais Pythagore et Socrate, dont l'autorité est supérieure à celle de ces peuples, soutiennent que personne n'est en droit de quitter le poste que les dieux lui ont assigné dans la vie.

Les citoyens des villes commerçantes font valoir leur argent sur la place; mais dans le plan d'une république fondée sur la vertu, Platon ordonne de prêter sans exiger aucun intérêt.

De tout temps on a donné des éloges à la pureté des mœurs, à la bienfaisance; de tout temps on s'est élevé contre l'homicide, l'adultère, le parjure et toutes les espèces de vices. Les écrivains les plus corrompus sont forcés d'annoncer une saine doctrine, et les plus hardis de rejeter les conséquences qu'on tire de leurs principes. Aucun d'eux n'oseroit

soutenir qu'il vaut mieux commettre une injustice que de la souffrir.

Que nos devoirs soient tracés dans nos loix et dans nos auteurs, vous n'en serez pas surpris; mais vous le serez, en étudiant l'esprit de nos institutions. Les fêtes, les spectacles et les arts eurent, parmi nous, dans l'origine, un objet moral dont il seroit facile de suivre les traces. Des usages qui paroissent indifférens, présentent quelquefois une leçon touchante. On a soin d'élever les temples des Grâces dans des endroits exposés à tous les yeux, parce que la reconnoissance ne peut être trop éclatante. Jusques dans le mécanisme de notre langue, les lumières de l'instinct ou de la raison ont introduit des vérités précieuses. Parmi ces anciennes formules de politesse que nous plaçons au commencement d'une lettre, et que nous employons en différentes rencontres, il en est une qui mérite de l'attention. Au-lieu de dire: *Je vous salue*, je vous dis simplement: *Faites le bien*; c'est vous souhaiter le plus grand bonheur. Le même mot * désigne celui qui se distingue par sa valeur ou par sa vertu, parce que le courage est aussi nécessaire à l'une qu'à l'autre. Veut-on donner l'idée d'un homme parfaitement vertueux? on lui attribue la beauté et la bonté **, c'est-à-dire, les deux qualités qui attirent les plus l'admiration et la confiance.

* *Aristos* qu'on peut traduire par *excellent.*
** *Calos, cai agathos, bel et bon.*

Avant que de terminer cet article, je dois vous parler d'un genre qui, depuis quelque temps, exerce nos écrivains; c'est celui des caractères. Voyez, par exemple, avec quelles couleurs Aristote a peint la grandeur d'ame.

Nous appellons magnanime, celui dont l'ame naturellement élevée, n'est jamais ébloui par la prospérité, ni abattue par les revers.

Parmi tous les biens extérieurs, il ne fait cas que de cette considération qui est acquise et accordée par l'honneur. Les distinctions les plus importantes ne méritent pas ses transports, parce qu'elles lui sont dues, il y renonceroit plutôt que de les obtenir pour des causes légeres, ou par des gens qu'il méprise.

Comme il ne connoît pas la crainte, sa haine, son amitié, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit est a découvert; mais ses haines ne sont pas durables: persuadé que l'offense ne sauroit l'atteindre, souvent il la néglige, et finit par l'oublier.

Il aime à faire des choses qui passent à la postérité; mais il ne parle jamais de lui, parce qu'il n'aime pas la louange. Il est plus jaloux de rendre des services que d'en recevoir; jusques dans ses moindres actions, on apperçoit l'empreinte de la grandeur; s'il fait des acquisitions, s'il veut satisfaire des goûts particuliers, la beauté le frappe plus que l'utilité.

J'interrompis Euclide: Ajoutez, lui dis-je, que, chargé des intérêts d'un grand état, il développe dans ses entreprises et dans ses trai-

tés, toute la noblesse de son ame; que pour maintenir l'honneur de la nation, loin de recourir à de petits moyens, il n'employe que la fermeté, la franchise et la supériorité du talent; et vous aurez ébauché le portrait de cet Arsame avec qui j'ai passé en Perse des jours si fortunés, et qui, de tous les vrais citoyens de cet empire, fut le seul à ne pas s'affliger de sa disgrace.

Je parlai à Euclide d'un autre portrait qu'on m'avoit montré en Perse, et sont je n'avois retenu que le traits suivans:

Je consacre à l'épouse d'Arsame l'hommage que la vérité doit à la vertu. Pour parler de son esprit, il faudroit en avoir autant qu'elle; mais pour parler de son cœur, son esprit ne suffiroit pas, il faudroit avoir son ame.

Phédime discerne d'un coup-d'œil les différens rapports d'un objet; d'un seul mot, elle sait les exprimer. Elle semble quelquefois se rappeller ce qu'elle n'a jamais appris. D'après quelques notions, il lui seroit aisé de suivre l'histoire des égaremens de l'esprit: d'après plusieurs exemples, elle ne suivroit pas celle des égaremens du cœur; le sien est trop pur et trop simple pour les concevoir....

Elle pourroit, sans en rougir, contempler la suite des pensées et des sentimens qui l'ont occupée pendant toute sa vie. Sa conduite a prouvé que les vertus, en se réunissant, n'en font plus qu'une; elle a prouvé aussi qu'une telle vertu est le plus sûr moyen d'acquérir l'estime générale, sans exciter l'envie....

Au courage intrépide que donne l'énergie du caractère, elle joint une bonté aussi active qu'inépuisable; son ame, toujours en vie, semble ne respirer que pour le bonheur des autres....

Elle n'a qu'une ambition, celle de plaire à son époux; si dans sa jeunesse vous aviez relevé les agrémens de sa figure et ses qualités, dont je n'ai donné qu'une foible idée, vous l'auriez moins flattée que si vous lui aviez parlé d'Arsame....

Fin du Chapitre quatre-vingt unième.

CHAPITRE LXXXII.

Et Dernier.

Nouvelles entreprises de Philippe. Bataille de Chéronée. Portrait d'Alexandre.

La Grèce s'étoit élevée au plus haut point de la gloire; il falloit qu'elle descendit au terme d'humiliation fixé par cette destinée qui agite sans cesse la balance des empires. Le déclin, annoncé depuis long-temps, fut très-marqué pendant mon séjour en Perse, et très-rapide quelques années après. Je cours au dénouement de cette révolution; j'abrégerai le récit des faits, et me contenterai quelquefois d'extraire le journal de mon voyage.

SOUS L'ARCHONTE NICOMAQUE.

La 4.e année de la 109.e Olympiade.

(*Depuis le* 30 *Juin de l'an* 341, *jusqu'au* 19 *Juillet de l'an* 340 *avant J. C.*)

Philippe avoit formé de nouveau le dessein de s'emparer de l'île d'Eubée par sés intrigues, et de la ville de Mégare par les armes des Béotiens, ses alliés. Maître de ces deux postes, il l'eût été bientôt d'Athènes. Phocion a fait une seconde expédition en Eubée, et en a chassé les tyrans établis par Philippe; il a

marché ensuite au secours des Mégariens : a fait échouer les projets des Béotiens, et mis la place hors d'insulte.

Si Philippe pouvoit assujettir les villes Grecques qui bornent ses états du côté de l'Hellespont et de la Propontide, il disposeroit du commerce des blés que les Atheniens tirent du Pont-Euxin, et qui sont absolument nécessaires à leur subsistance. Dans cette vue il avoit attaqué la forte place de Périnthe. Les assiégés ont fait une résistance digne des plus grands éloges. Ils attendoient du secours de la part du roi de Perse; ils en ont reçu de la part des Byzantins. Philippe, irrité contre ces derniers, a levé le siège de Périnthe, et s'est placé sous les murs de Byzance, qui tout de suite a fait partir des députés pour Athènes. Ils ont obtenu des vaisseaux et des soldats commandés par Charès.

SOUS L'ARCHONTE THEOPHRASTE

La première année de la 110.e Olympiade.

(*Depuis le* 19 *Juillet de l'an* 340, *jusqu'au* 8 *Juillet de l'an* 339 *avant J. C.*)

La Grèce a produit de mon temps plusieurs grands hommes, dont elle peut s'honorer, trois sur tout dont elle doit s'enorgueillir : Epaminondas, Timoléon et Phocion. Je ne fis qu'entrevoir les deux premiers, j'ai mieux connu le dernier. Je le voyois souvent dans la petite maison qu'il occupoit au quartier de Mélite. Je

le trouvois toujours différent des autres hommes, mais toujours semblable à lui-même. Lorsque je me sentois découragé à l'aspect de tant d'injustices et d'horreurs qui dégradent l'humanité, j'allois respirer un moment auprès de lui, et je revenois plus tranquille et plus vertueux.

Le 13 *d'Anthestérion* *. J'assistois hier à la représentation d'une nouvelle tragédie, qui fut tout-à-coup interrompue. Celui qui jouoit le rôle de reine refusoit de paroître parce qu'il n'avoit pas un cortège assez nombreux. Comme les spectateurs s'impatientoient, l'entrepreneur Mélanthius poussa l'acteur jusqu'au milieu de la scène, en s'écriant: *Tu me demandes plusieurs suivantes, et la femme de Phocion n'en a qu'une quand elle se montre dans les rues d'Athènes!* Ce mot, que tout le monde entendit, furent suivis de si grands applaudissemens, que, sans attendre la fin de la pièce, je courus au plus vîte chez Phocion. Je le trouvai tirant de l'eau de son puit, et sa femme pétrissant le pain du ménage. Je tressaillis à cette vûe, et racontai avec plus de chaleur ce qui venoit de se passer au théatre. Ils m'écoutèrent avec indifférence. J'aurois du m'y attendre. Phocion étoit peu flatté des éloges des Athéniens, et sa femme l'étoit plus des actions de son époux, que de la justice qu'on leur rendoit.

* 23 Février 339.

Il étoit alors dégoûté de l'inconstance du peuple, et encore plus indigné de la bassesse des orateurs publics. Pendant qu'il me parloit de l'avidité des uns, de la vanité des autres, Démosthène entra. Ils s'entretinrent de l'état actuel de la Grèce. Démosthène vouloit déclarer la guerre à Philippe, Phocion maintenir la paix.

Ce dernier étoit persuadé que la perte d'une bataille entraineroit celle d'Athènes; qu'une victoire prolongeroit une guerre que les Athéniens trop corrompus n'étoient plus en état de soutenir; que loin d'irriter Philippe, et de lui fournir un prétexte d'entrer dans l'Attique, il falloit attendre qu'il s'épuisat en expéditions lointaines, et qu'il continuat d'exposer des jours dont le terme seroit le salut de la république.

Démosthène ne pouvoit renoncer au rôle brillant dont il s'est emparé. Depuis la dernière paix, deux hommes de génies différens, mais d'une obstination égale, se livrent un combat qui fixe les regards de la Grèce. On voit d'un côté un souverain jaloux de dominer sur toutes les nations, soumettant les unes par la force de ses armes, agitant les autres par ses émissaires, lui-même couvert de cicatrices, courant sans cesse à de nouveaux dangers, et livrant à la fortune telle partie de son corps qu'elle voudra choisir, pourvu qu'avec le reste, il puisse vivre comblé d'honneur et de gloire. D'un autre côté c'est un simple particulier qui lutte avec effort contre l'indolence des Athé-

niens, contre l'aveuglement de leurs alliés, contre la jalousie de leurs orateurs, opposant la vigilance à la ruse, l'éloquence aux armées; faisant retentir la Grèce de ses cris, et l'avertissant de veiller sur les démarches du Prince, envoyant de tous côtés des ambassadeurs, des troupes, des flottes pour s'opposer à ses entreprises, et parvenu au point de se faire redouter du plus redoutable des vainqueurs.

Mais l'ambition de Démosthène, qui n'échappoit pas à Phocion, se cachoit adroitement sous les motifs qui devoient engager les Athéniens à prendre les armes, motifs que j'ai développés plus d'une fois. Ces deux orateurs les discutèrent de nouveau dans la conférence où je fus admis. Ils parlèrent l'un et l'autre avec véhémence; Démosthène toujours avec respect, Phocion quelquefois avec amertume. Comme ils ne purent s'accorder, le premier dit en s'en allant: „ Les Athéniens vous feront mourir dans un moment de délire; Et vous, répliqua le second, dans un retour de bon sens.„

Le 16 d'Anthèstérion *. On a nommé aujord'hui quatre députés pour l'assemblée des Amphictyons, qui doit se tenir au printemps prochain à Delphes.

Le .... **. Il s'est tenu ici une assemblée générale. Les Athéniens, alarmés du siège de Byzance, venoient de recevoir une lettre de

* 26 Février 339.
** Vers le même temps.

Philippe, qui les accusoit d'avoir enfreint plusieurs articles du traité de paix et d'alliance qu'ils signèrent il y a 7 ans. Démosthène a pris la parole; et d'après son conseil, vainement combattu par Phocion, le peuple a ordonné de briser la colonne où se trouve inscrit ce traité, d'équiper des vaisseaux, et de se préparer à la guerre.

On avoit appris, quelques jours auparavant, que ceux de Byzance aimoient mieux se passer du secours des Athéniens, que de recevoir dans leurs murs des troupes commandées par un général aussi détesté que Charès. Le peuple a nommé Phocion pour le remplacer.

Le 30 d'Elaphébolion *. Dans la dernière assemblée des Amphictyons, un citoyen d'Amphissa, capitale des Locriens-Ozoles, située à 60 stades de Delphes, vomissoit des injures atroces contre les Athéniens, et proposoit de les condamner à une amende de 50 talens **, pour avoir, autrefois, suspendu au temple des boucliers dorés, monumens de leurs victoires contre les Medes et les Thébains. Eschine voulant détourner cette accusation, fit voir que les habitans d'Amphissa, s'étant emparés du port de Cirrha et de la contrée voisine, pays originairement consacré au temple, avoient encouru la peine portée contre les sacrileges. Le lendemain les députes de la ligue Amphictyo-

* 10 Avril 339.
** 270,000 livres.

nique, suivis d'un grand nombre de Delphiens, descendirent dans la plaine, brûlèrent les maisons, et comblèrent en partie le port. Ceux d'Amphissa, étant accourus en armes, poursuivirent les agresseurs jusqu'aux portes de Delphes.

Les Amphictyons indignés, méditent une vengeance éclatante. Elle sera prononcée dans la diète des Thérmopyles, qui s'assemble pour l'ordinaire en automne; mais on la tiendra plutôt cette année.

On ne s'attendoit point à cette guerre. On soupçonne Philippe de l'avoir suscitée; quelques uns accusent Eschine d'avoir agi de concert avec ce prince.

Le .... *. Phocion campoit sous les murs de Byzance. Sur la réputation de sa vertu, les magistrats de la ville introduisirent ses troupes dans la place. Leur discipline et leur valeur rassurèrent les habitans, et contraignirent Philippe à lever le siège. Pour couvrir la honte de sa retraite, il dit que sa gloire le forçoit à venger une offense qu'il venoit de recevoir d'une tribu de Scythes. Mais avant de partir, il eut soin de renouveller la paix avec les Athéniens, qui, tout de suite, oublièrent les décrets et les préparatifs qu'ils avoient faits contre lui.

Le... **. On a lu dans l'asssemblée généra-

---

* Vers le mois de Mai ou de Juin 339.
** Vers le même temps.

le deux décrets, l'un des Byzantins, l'autre de quelques villes de l'Hellespont. Celui des premiers porte, qu'en reconnoissance des secours que ceux de Byzance et de Périnthe ont reçus des Athéniens, ils leur accordent le droit de cité dans leurs villes, la permission d'y contracter des alliance et d'y acquérir des terres ou des maisons, avec la préseance aux spectacles et plusieurs autres privilèges. On doit ériger au Bosphore trois statues de 16 coudées * chacune, représentant le peuple d'Athènes couronné par ceux de Byzance et de Périnthe. Il est dit dans le second décret, que quatre villes de la Chersonèse de Thrace, protégées contre Philippe par la générosité des Athéniens, ont résolu de leur offrir une une couronne du prix de 60 talens **, et d'élever deux autels, l'un à la reconnoissance, et l'autre au peuple d'Athènes.

SOUS L'ARCHONTE LYSIMACHIDE.

La 2.e année de la 110.e Olimpiade.

(Depuis le 8 juillet de l'an 339, jusqu'au 28 Juin de l'an 338 avant J. C.)

Le... ***. Dans la diète tenue aux Thermopyles, les Amphictyons ont ordonné de mar-

* 22 de nos pieds et 8 pouces.

** 324,000 livres Cette somme est si forte, que je soupçonne le texte altéré en cet endroit.

*** Vers le mois d'Août 339.

cher contre ceux d'Amphissa, et ont nommé Cottyphe général de la ligue. Les Athéniens et les Thebains, qui désapprouvent cette guerre, n'avoient point envoyé de députés à l'assemblée. Philippe est encore en Scythie, et n'en reviendra pas sitôt, mais on présume que du fond de ces régions éloignées, il a dirigé les opérations de la diète.

Les malheureux habitans * d'Amphissa, vaincus dans un premier combat, s'étoient soumis à des conditions humiliantes; loin de les remplir, ils avoient, dans une seconde bataille, repoussé l'armée de la ligue, et blessé même le général. C'étoit peu de temps avant la dernière assemblée des Amphictyons: elle s'est tenue à Delphes. Des Thessaliens vendus a Philippe, ont fait si bien par leurs manœuvres, qu'elle lui a confié le soin de venger les outrages faits au temple de Delphes. Il dut à la première guerre sacrée, d'être admis au rang des Amphictyons: celle-ci le placera pour jamais à la tête d'une confédération à laquelle on ne pourra résister, sans se rendre coupable d'impiété. Les Thébains ne peuvent plus lui disputer l'entrée des Thermopyles. Ils commencent neanmoins à pénétrer ses vues, et comme il se défie de leurs intentions, il a ordonné aux peuples du Péloponèse, qui font partie du corps Amphictyonique, de se réunir au mois de Boédromion **, avec leurs armes et des provisions pour 40 jours.

---

* Au printemps de 338.

** Ce mois commenca le 26 Août de l'an 338.

Le mécontentement est général dans la Grèce. Sparte garde un profond silence; Athènes est incertaine et tremblante, elle voudroit et n'ose pas se joindre aux prétendus sacrilèges. Dans une de ses assemblées, on proposoit de consulter la Pythie : *Elle philippise*, s'est écrié Démosthène; et la proposition n'a pas passé.

Dans une autre, on a rapporté que la prêtresse interrogée, avoit répondu que tous les Athéniens étoient d'un même avis, à l'exception d'un seul. Les partisans de Philippe avoient suggéré cet oracle, pour rendre Démosthène odieux au peuple; celui-ci le retournoit contre Eschyne. Pour terminer ces débats puérils, Phocion a dit : „ Cet homme que vous cherchez, c'est moi, qui n'approuve rien de ce que vous faites. „

Le 25 d'Elaphébolion *. Le danger devient tous les jours plus pressant; les alarmes croissent à proportion. Ces Athéniens qui, l'année dernière, résolurent de rompre le traité de paix qu'ils avoient avec Philippe, lui envoient des ambassadeurs, pour l'engager à maintenir ce traité jusqu'au mois de Thargélion **.

Le premier de Munychion ***. On avoit envoyé de nouveaux ambassadeurs au roi pour le même objet; ils ont rapporté sa réponse. Il

* 27 Mars 338.
** Ce mois commença le 30 avril de l'an 338.
*** 31 Mars.

n'ignore point, dit-il dans sa lettre, que les Athéniens s'efforcent à détacher de lui les Thessaliens, les Béotiens et les Thébains. Il veut bien cependant souscrire à leur demande, et signer une trève; mais à condition qu'ils n'écouteront plus les funestes conseils de leurs orateurs.

Le 15 de Scirophorion *. Philippe avoit passé les Thermopyles, et pénétré dans la Phocide. Les peuples voisins étoient saisis de frayeur; cependant comme il protestoit qu'il n'en vouloit qu'aux Locriens, on commencoit à se rassurer. Tout-à-coup, il est tombé sur Elatée; c'est une de ces villes qu'il eut soin d'épargner en terminant la guerre des Phocéens. Il compte s'y établir, s'y fortifier; peut-être même a-t-il continué sa route : si les Thébains, ses alliés, ne l'arrêtent pas, nous le verrons dans deux jours sous les murs d'Athènes.

La nouvelle de la prise d'Elatée est arrivée aujourd'hui. Les Prytanes ** étoient à souper, ils se lèvent aussi-tôt; il s'agit de convoquer l'assemblée pour demain. Les uns mandent les généraux et le trompette; les autres courent à la place publique, en délogent les

* 12 Juin 338.

** C'étoient cinquante Sénateurs qui logeoient au Prytanée pour veiller sur les affaires importantes de l'état, et convoquer, au besoin, l'assemblée générale.

marchands et brûlent les boutiques. La ville est pleine de tumulte : un mortel effroi glace tous les esprits.

Le 16 de Scirophorion *. Pendant la nuit, les généraux ont couru de tous côtés, et la trompette a retenti dans toutes les rues. Au point du jour, les Sénateurs se sont assemblés sans rien conclure, le peuple les attendoit avec impatience dans la place. Les Prytanes ont annoncé la nouvelle; le courier l'a confirmée; les généraux, les orateues étoient présens. Le héraut s'est avancé et a demandé si quelqu'un vouloit monter à la tribune : il s'est fait un silence effrayant. Le héraut a répété plusieurs fois les mêmes paroles. Le silence continuoit, et les regards se tournoient avec inquietude sur Démosthène; il s'est levé: „ Si Philippe, a-t-il dit, étoit d'intelligence avec les Thébains, il seroit déja sur les frontières de l'Attique; il ne s'est emparé d'une place si voisine de leurs états, que pour réunir en sa faveur les deux factions qui les divisent, en inspirant de la confiance à ses partisans, et de la crainte à ses ennemis. Pour prévenir cette réunion, Athènes doit oublier aujourd'hui tous les sujets de haine qu'elle a depuis long-temps contre Thèbes sa rivale; lui montrer le péril qui la menace; lui montrer une armée prête à marcher à son secours; s'unir, s'il est possible, avec elle par une alliance et des ser-

* 13 Juin 338.

mens qui garantissent le salut des deux républiques, et celui de la Grèce entière „.

Ensuite il a proposé un décret dont voici les principaux articles. „ Après avoir imploré l'assistance des dieux protecteurs de l'Attique, on équipera 200 vaisseaux; les généraux conduiront les troupes à Eleusis; des députés iront dans toutes les villes de la Grèce; ils se rendront à l'instant même chez les Thébains, pour les exhorter à défendre leur liberté, leur offrir des armes, des troupes, de l'argent, et leur représenter que si Athènes a cru jusqu'ici qu'il étoit de sa gloire de leur disputer la prééminence, elle pense maintenant qu'il seroit honteux pour elle, pour les Thébains, pour tous les Grecs, de subir le joug d'une puissance étrangère „.

Ce décret a passé sans la moindre opposition; on a nommé cinq députés, parmi lesquels sont Démosthène et l'orateur Hypéride: ils vont partir incessamment.

Le . . . . Nos députés trouvèrent à Thèbes les députés des alliés de cette ville. Ces derniers, après avoir comblé Philippe d'éloges et les Athéniens de reproches, représentèrent aux Thébains, qu'en reconnoissance des obligations qu'ils avoient à ce prince, ils devoient lui ouvrir un passage dans leurs états, et même tomber avec lui sur l'Attique. On leur faisoit envisager cette alternative, ou que les dépouilles des Athéniens seroient transportées à Thèbes, ou que celles des Thébains deviendroient le partage des Macédoniens. Ces rai-

sons, ces menaces furent exposées avec beaucoup de force, par un des plus célèbres orateurs de ce siècle, Python de Byzance, qui parloit au nom de Philippe; mais Démosthène répondit avec tant de supériorité, que les Thébains n'hésitèrent pas à recevoir dans leurs murs l'armée des Athéniens, commandée par Charès et Stratoclès *. Le projet d'unir les Athéniens avec les Thébains, est regardé comme un trait de génie; le succès comme le triomphe de l'éloquence.

Le . . . . En attendant des circonstances plus favorables, Philippe prit le parti d'exécuter le décret des Amphictyons, et d'attaquer la ville d'Amphissa; mais, pour en approcher, il falloit forcer un défilé que défendoient Charès et Proxène, le premier avec un détachement de Thébains et d'Athéniens, le second avec un corps d'auxiliaires que les Amphissiens venoient de prendre à leur solde. Après quelques vaines tentatives, Philippe fit tomber dans leurs mains une lettre, dans laquelle il marquoit à Parménion que les troubles tout-à-coup élevés dans la Thrace, exigeoient sa présence, et l'obligeoient de renvoyer à un autre temps le siège d'Amphissa. Ce stratagème réussit. Cha-

* Diodore l'appelle Lysiclès, mais Eschine (de fals. leg pag. 451) et Polyen (strateg. lib. 4, cap. 2, §. 2,) le nomment Stratoclès. Le témoignage d'Eschine doit faire préférer cette dernière leçon.

rès et Proxène abandonnèrent le défilé; le roi s'en saisit aussi-tôt, battit les Amphissiens, et s'empara de leur ville.

SOUS L'ARCHONTE CHARONDAS.

La 3.e année de la 110.me Olympiade.

(*Depuis le* 28 *Juin de l'an* 338, *jusqu'au* 17 *Juillet de l'an* 337 *avant J. C.*)

Le . . . * Il paroît que Philippe veut terminer la guerre; il doit nous envoyer des ambassadeurs. Les chefs de Thébains ont entamé des négociations avec lui, et sont même prêts de conclure. Ils nous ont communiqué ses propositions, et nous exhortent à les accepter. Beaucoup de gens ici opinent à suivre leur conseil; mais Démosthène, qui croit avoir humilié Philippe, voudroit l'abattre et l'écraser.

Dans l'assemblée d'aujourd'hui, il s'est ouvertement déclaré pour la continuation de la guerre; Phocion, pour l'avis contraire „ Quand conseillerez-vous donc la guerre, „ lui a demandé l'orateur Hypéride? Il a répondu: „ Quand je verrai les jeunes gens observer la discipline, les riches contribuer, les orateurs ne pas épuiser le trésor „. Un avocat, du nombre de ceux qui passent leur vie à porter des accusations aux tribunaux de justice, s'est écrié: „ Eh quoi! Phocion, maintenant que les Athéniens

* Dans les premiers jours de juillet de l'an 338.

ont les armes à la main, vous osez leur proposer de les quitter. Oui, je l'ose, a-t-il repris, sachant très-bien que j'aurai de l'autorité sur vous pendant la guerre, et vous sur moi pendant la paix „. L'orateur Polyeucte a pris ensuite la parole; comme il est extrêmement gros, et que la chaleur étoit excessive, il suoit à grosses gouttes, et ne pouvoit continuer son discours sans demander à tout moment un verre d'eau. „ Athéniens, a dit Phocion, vous avez raison d'écouter de pareilles orateurs, car cet homme, qui ne peut dire quatre mots en votre présence sans étouffer, fera sans doute des merveilles, lorsque chargé de la cuirasse et du bouclier, il sera près de l'ennemi „. Comme Démosthène insistoit sur l'avantage de transporter le théâtre de la guerre dans la Béotie, loin de l'Attique; „ N'examinons pas, a répondu Phocion, où nous donnerons la bataille, mais où nous la gagnerons „. L'avis de Démosthène a prévalu : au sortir de l'assemblée, il est parti pour la Béotie.

Le . . . * Démosthène a forcé les Thébains et les Béotiens à rompre toute négociation avec Philippe. Plus d'espérance de paix.

Le . . . . Philippe s'est avancé à la tête de 30.000 hommes de pied, et de 2000 chevaux au moins, jusqu'à Chéronée en Béotie : il n'est plus qu'à 700 stades d'Athènes **.

---

* Vers le même temps.

** 700 stades font 26 de nos lieues et 1150 toises.

Démosthène est par-tout, il fait tout, il imprime un mouvement rapide aux diètes des Béotiens, aux conseils des généraux: jamais l'éloquence n'opéra de si grandes choses; elle a excité dans toutes les ames l'ardeur de l'enthousiasme, et la soif des combats. A sa voix impérieuse, on voit s'avancer vers la Béotie les bataillons nombreux des Achéens, des Corinthiens, des Leucadiens et de plusieurs autres peuples. La Grèce étonnée s'est levée, pour ainsi dire, en pieds, les yeux fixés sur la Béotie, dans l'attente cruelle de l'événement qui va décider de son sort. Athènes passe à chaque instant par toutes les convulsions de l'espérance et de la terreur. Phocion est tranquille. Hélas! je ne saurois l'être; Philotas est à l'armée. On dit qu'elle est plus forte que celle de Philippe.

La bataille est perdue. Philotas est mort; je n'ai plus d'amis; il n'y a plus de Grèce. Je retourne en Scythie.

Mon Journal finit ici, je n'eus pas la force de le continuer; mon dessein étoit de partir à l'instant; mais je ne pus résister aux prières de la sœur de Philotas et d'Apollodore son époux; je passai encore un an avec eux, et nous pleurames ensemble.

Je vais maintenant me rappeller quelques circonstances de la bataille, elle se donna le 7 du mois de métageitnion *.

---

* Le 3 août de l'an 338 avant J. C.

Jamais les Athéniens et les Thébains ne montrèrent plus de courage. Les premiers avoient même enfoncé la phalange Macédonienne; mais leurs généraux ne surent pas profiter de cet avantage. Philippe qui s'en apperçut, dit froidement que les Athéniens ne savoient pas vaincre; et il rétablit l'ordre dans son armée. Il commandoit l'aile droite, Alexandre son fils l'aile gauche. L'un et l'autre montrèrent la plus grande valeur. Démosthène fut des premiers à à prendre la fuite. Du coté des Athéniens plus de mille hommes périrent d'une mort glorieuse; plus de deux mille furent prisonniers. La perte des Thébains fut à-peu-près égale.

Le roi laissa d'abord éclater une joie indécente. Après un repas où ses amis, à son exemple, se livrèrent aux plus grands excès, il alla sur le champ de bataille, n'eut pas de honte d'insultèr ces braves guerriers qu'il voyoit étendus à ses pieds, et se mit à déclamer en battant la mesure, le décret que Démosthène avoit dressé pour susciter contre lui les peuples de la Grèce.

L'orateur Démade, quoique chargé de fers, lui dit: „Philippe, vous jouez le rôle de Thersite, et vous pourriez jouer celui d'Agamemnon„. Ces mots le firent rentrer en lui-même. Il jeta la couronne de fleurs qui ceignoit sa tête, remit Démade en liberté, et rendit justice à la valeur des vaincus.

La ville de Thèbes qui avoit oublié ses bienfaits, fut traitée avec plus de rigueur. Il laissa une garnison dans la citadelle; quelques-

uns des principaux habitans furent bannis, d'autres mis à mort. Cet exemple de sévérité qu'il crut nécessaire, éteignit sa vengeance, et le vainqueur n'exerça plus que des actes de modération. On lui conseilloit de s'assurer de plus fortes places de la Grèce; il dit qu'il aimoit mieux une longue réputation de clémence, que l'éclat passager de la domination. On vouloit qu'il sévît du moins contre ces Athéniens qui lui avoient causé de si vives alarmes; il répondit: „ Aux dieux ne plaise que je détruise le théâtre de la gloire, moi qui ne travaille que pour elle „. Il leur permit de retirer leurs morts et leurs prisonniers; ces derniers, enhardis par ses bontés, se conduisirent avec l'indiscrétion et la légéreté qu'on reproche à leur nation. Ils demandèrent hautement leurs bagages, et se plaignirent des officiers Macédoniens. Philippe eut la complaisance de se prêter à leurs vœux, et ne put s'empêcher de dire en riant: „ Ne semble-t-il pas que nous les ayons vaincus au jeu des osselets „? Quelque temps après, et pendant que les Athéniens se preparoient à soutenir un siège, Alexandre vint, accompagné d'Antipater, leur offrir un traité de paix et d'alliance.

Je vis alors cet Alexandre, qui depuis a rempli la terre d'admiration et de deuil. Il avoit 18 ans, et s'étoit déja signalé dans plusieurs combats. A la bataille de Chéronée, il avoit enfoncé et mis en fuite l'aile droite de l'armée ennemie. Cette victoire ajoutoit un nouvel éclat aux charmes de sa figure. Il a les traits régu-

liers, le teint beau et vermeil, le nez aquilain, les yeux grands, pleins de feu, les cheveux blonds et bouclés, la tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche, la taille moyenne, fine et dégagée, le corps bien proportionné et fortifié par un exercice continuel. On dit qu'il est très-léger à la course, et très-recherché dans sa parure. Il entra dans Athènes sur un cheval superbe qu'on nommoit Bucéphale, que personne n'avoit pu dompter jusqu'à lui, et qui avoit coûté 13 talens *.

Bientôt on ne s'entretint que d'Alexandre. La douleur où j'étois plongé ne me permit pas de le suivre de près. J'interrogeai dans la suite un Athénien qui avoit long temps séjourné en Macédoine; il me dit:

Ce prince joint à beaucoup d'esprit et de talens un desir insatiable de s'instruire, et du goût pour les arts qu'il protège sans s'y connoître. Il a de l'agrément dans la conversation, de la douceur et de la fidélité dans le commerce de l'amitié, une grande élévation dans les sentimens et dans les idées. La nature lui donna le germe de toutes les vertus, et Aristote lui en développa les principes. Mais au milieu de tant d'avantages, règne une passion funeste pour lui, et peut-être pour le genres humain; c'est une envie excessive de dominer, qui le tourmente jour et nuit. Elle s'annonce tellement dans ses regards, dans son

* 70,200 livres.

maintien, dans ses paroles et ses moindres actions, qu'en l'approchant on est comme saisi de respect et de crainte. Il voudroit être l'unique souverain de l'univers, et le seul dépositaire des connoissances humaines. L'ambition et toutes ces qualités brillantes qu'on admire dans Philippe, se trouvent dans son fils, avec cette différence que chez l'un elles sont melées avec des qualités qui les tempèrent, et que chez l'autre la fermeté dégénère en obstination, l'amour de la gloire en frénésie, le courage en fureur. Car toutes ses volontés ont l'inflexibilité du destin, et se soulèvent contre les obstacles, de même qu'un torrent s'élance en mugissant au-dessus d'un rocher qui s'oppose à son cours.

Philippe emploie différens moyens pour aller à ses fins; Alexandre ne connoît que son épée. Philippe ne rougit pas de disputer aux jeux Olympiques la victoire à de simples particuliers; Alexandre ne voudroit y trouver pour adversaires que des rois. Il semble qu'un sentiment secret avertit sans cesse le premier qu'il n'est parvenu à cette haute élévation qu'à force de travaux, et le second qu'il est né dans le sein de la grandeur *.

Jaloux de son père, il voudra le surpas-

* Voyez la comparaison de Philippe et d'Alexandre, dans l'excellente histoire que M. Olivier de Marseille publia du premier de ces princes en 1740, tom. 2, p. 425.

ser; émule d'Achille, il tâchera de l'égaler. Achille est à ses yeux le plus grand des héros, et Homère le plus grand des poètes, parce qu'il a immortalisé Achille. Plusieurs traits de ressemblance rapprochent Alexandre du modèle qu'il a choisi. C'est la même violence dans le caractère, la même impétuosité dans les combats, la même sensibilité dans l'ame. Il disoit un jour qu'Achille fut le plus heureux des mortels, puisqu'il eut un ami tel que Patrocle, et un panégyriste tel qu'Homère.

La négociation d'Alexandre ne traîna pas en longueur. Les Athéniens acceptèrent la paix. Les conditions en furent très-douces. Philippe leur rendit même l'île de Samos, qu'il avoit prise quelque temps auparavant. Il exigea seulement que leurs députés se rendissent à la diète qu'il alloit convoquer à Corinthe, pour l'intérêt général de la Grèce.

SOUS L'ARCHONTE PHRYNICUS.

La 4.e année de la 110.e Olimpiade.

(Depuis le 17 Juillet de l'an 337, jusqu'au 7 Juillet de l'an 335 avant J. C.)

Les Lacédémoniens refusèrent de paroître à la diète de Corinthe. Philippe s'en plaignit avec auteur, et reçut pour toute réponse ces mots: „ Si tu te crois plus grand après ta victoire, mesure ton ombre, elle n'a pas augmenté d'une ligne. „ Philippe répliqua: „ Si j'entre dans la Laconie, je vous en chasserai tous. „ Ils lui répondirent: „ Si. „

Un objet plus important l'empêcha d'effectuer ses menaces. Les députés de presque toute la Grèce étant assemblés, ce prince leur proposa d'abord d'éteindre toutes les dissentions qui jusqu'alors avoient divisé les Grecs, et d'établir un conseil permanent, chargé de veiller au maintien de la paix universelle. Ensuite il leur representa qu'il étoit temps de venger la Grèce des outrages qu'elle avoit éprouvés autrefois de la part des Perses, et de porter la guerre dans les états du Grand Roi. Ces deux propositions furent reçues avec applaudissement, et Philippe fut élu tout d'une voix, généralissime de l'armée des Grecs, avec les pouvoirs les plus amples; en même temps on régla le contingent des troupes que chaque ville pourroit fournir. Elles se montoient à 200,000 hommes de pied, 15,000 de cavalerie, sans y comprendre les soldats de la Macédoine, et ceux des nations barbares soumises à ses loix. Après ces résolutions il retoûrna dans ses états pour se préparer à cette glorieuse expédition.

Ce fut alors qu'expira la liberté de la Grèce; ce pays si fécond en grands hommes, sera pour long-temps asservi aux rois de Macédoine. Ce fut alors aussi que je m'arrachai d'Athènes, malgré les nouveaux efforts qu'on fit pour me retenir. Je revins en Scythie, dépouillé des préjugés qui m'en avoient rendu le séjour odieux. Accueilli d'une nation établie sur les bords du Boristhène, je cultive un petit bien qui avoit appartenu au sage Anachar-

sis, un de mes aïeux. J'y goûte le calme de la solitude, j'ajouterois toutes les douceurs de l'amitié, si le cœur pouvoit réparer ses pertes. Dans ma jeunesse je cherchai le bonheur chez les nations éclairées; dans un âge plus avancé, j'ai trouvé le repos chez un peuple qui ne connoît que les biens de la nature.

Fin du dernier Chapitre.

NOTES

CHAPITRE LXXIX. pag. 11.

Si les anciens Philosophes Grecs ont admis l'unité de Dieu.

Les premiers apologistes du christianisme, et plusieurs auteurs modernes, à leur exemple, ont soutenu que les anciens philosophes n'avoient reconnu qu'un seul Dieu. D'autres modernes, au contraire, prétendant que les passages favorables à cette opinion ne doivent s'entendre que de la nature, de l'ame du monde, du soleil, placent presque tous ces philosophes au nombre des spinosistes et des athées. Enfin il a paru, dans ces derniers temps, des critiques qui, après de longues veilles consacrées à l'étude de l'ancienne philosophie, ont pris un juste milieu entre ces deux sentimens. De ce nombre sont Brucker et Mosbem, dont les lumières m'ont été très-utiles.

Plusieurs causes contribuent à obscurcir cette question importante. Je vais en indiquer quelques-unes, mais je dois avertir auparavant qu'il s'agit ici principalement des philosophes qui précédèrent Aristote et Platon, parce que ce sont les seuls dont je parle dans mon ouvrage.

1.º La plupart d'entr'eux vouloient expliquer la formation èt la conservation de l'univers par les seules qualités de la matière; cette methode étoit si générale, qu'Anaxagore fut blâmé, ou de ne l'avoir pas toujours suivie, ou de ne l'avoir pas toujours abandonnée. Comme dans l'explications des faits particuliers, il avoit recours

tantôt à des causes naturelles, tantôt à cette intelligence qui, suivant lui, avoit débrouillé le chaos, Aristote lui reprochoit de faire au besoin descendre un dieu dans la machine, et Platon, de ne pas nous montrer, dans chaque phénomène, les voies de la sagesse divine. Cela supposé, on ne peut conclure du silence des premiers physiciens qu'ils n'aient pas admis un Dieu, et de quelques-unes de leurs expressions, qu'il aient voulu donner à la matière toutes les perfections de la divinité.

2.° De tous les ouvrages philosophiques qui existoient du temps d'Aristote, il ne nous reste en entier qu'une partie des siens, une partie de ceux de Platon, un petit traité du pithagoricien Timée de Locres sur l'ame du monde, un traité de l'univers par Ocellus de Lucanie, autre disciple de Pythagore. Ocellus, dans ce petit traité, cherchant moins à développer la formation du monde, qu'à prouver son éternité, n'a pas occasion de faire agir la divinité. Mais, dans un de ses ouvrages, dont Stobée nous a transmis un fragment, il disoit que l'harmonie conserve le monde, et que Dieu est l'auteur de cette harmonie. Cependant je veux bien ne pas m'appuyer de son autorité: mais Timée, Platon et Aristote ont établi formellement l'unité d'un Dieu; et ce n'est pas en passant, c'est dans des ouvrages suivis, et dans l'exposition de leurs systêmes fondés sur ce dogme.

Les écrits des autres philosophes ont péri. Nous n'en avons que des fragmens, dont les uns déposent hautement en faveur de cette doctrine, dont les autres, en très-petit nombre, semblent la détruire: parmi ces derniers, il en est qu'on peut interpréter de diverses manières, et d'autres qui ont été recueillis et altérés par des auteurs d'une secte opposée, tels que ce Velleius que Cicéron introduit dans son ouvrage sur la nature des dieux, et qu'on accuse d'avoir défiguré plus d'une fois les opinions des anciens. Si, d'après de si foibles témoignages,

on vouloit juger des opinions des anciens philosophes, on risqueroit de faire à leur égard, ce que, d'après quelques expressions détachées et mal interprétées, le P. Hardouin a fait à l'égard de Descartes, Malebranche, Arnaud, et autres qu'il accuse d'athéisme.

3.° Les premiers philosophes posoient pour principe que rien ne se fait de rien. De là, ils conclurent, ou que le monde avoit toujours été tel qu'il est, ou que du moins la matière est eternelle. D'autre part, il existoit une ancienne tradition, suivant laquelle toutes choses avoient été mises en ordre par l'être suprême. Plusieurs philosophes ne voulant abandonner ni le principe ni la tradition, cherchèrent à les concilier. Les uns, comme Aristote, dirent que cet être avoit formé le monde de toute éternité; les autres, comme Platon, qu'il ne l'avoit formé que dans le temps et d'après une matière préexistante, informe, dénuée des perfections qui ne conviennent qu'à l'être suprême. L'un et l'autre étoient si éloignés de penser que leur opinion pût porter atteinte à la croyance de la divinité, qu'Aristote n'a pas hésité à reconnoître Dieu comme première cause du mouvement, et Platon, comme l'unique ordonnateur de l'univers. Or de ce que les plus anciens philosophes n'ont pas connu la création proprement dite, plusieurs savans critiques prétendent qu'on ne les doit pas ranger danla classe des athées.

4.° Les anciens attachoient en général une autre idée que nous aux mots *incorporel*, *immatériel*, *simple*. Quelques-uns, à la vérité, paroissent avoir conçu la divinité comme une substance indivisible, sans étendue et sans mélange; mais par substance spirituelle, la plupart n'entendoient qu'une matière infiniment déliée. Cette erreur a subsisté pendant une longue suite de siècles, et parmi même des auteurs que l'église révère; et,

suivant quelques savans, on pourroit l'admettre sans mériter d'être accusé d'athéisme.

5.o Outre la disette des monumens dont j'ai parlé plus haut, nous avons encore à nous plaindre de l'espèce de servitude où se trouvoient réduits les anciens philosophes. Le peuple se moquoit de ses dieux, mais ne vouloit pas en changer. Anaxagore avoit dit que le soleil n'étoit qu'une pierre ou qu'une lame de métal enflammé. Il falloit le condamner comme physicien, on l'accusa d'impiété. De pareils exemples avoient depuis longtemps accoutumé les philosophes à user de ménagemens. Dé-là cette doctrine secrète qu'il n'étoit pas permis de révéler aux profanes. Il est très-difficile, dit Platon, de se faire une juste idée de l'auteur de cet univers; et si on parvenoit à la concevoir, il faudroit bien se garder de la publier. De là ces expressions équivoques qui concilioient en quelque manière l'erreur et la vérité. Le nom de Dieu est de ce nombre. Un ancien abus en avoit étendu l'usage à tout ce qui, dans l'univers, excite notre admiration; à tout ce qui, parmi les hommes, brille par l'excellence du mérite ou du pouvoir. On le trouve dans les auteurs les plus religieux, employé tantôt au singulier, tantôt au pluriel. En se montrant tour à tour sous l'une ou l'autre de ces formes, il satisfaisoit également le peuple et les gens instruits. Ainsi quand un auteur accorde le nom de Dieu à la nature, à l'ame du monde, aux astres, on est en droit de demander en quel sens il prenoit cette expression; et si, au-dessus de ces objets, il ne plaçoit pas un dieu unique auteur de toutes choses.

6.o Cette remarque est sur-tout applicable à deux opinions généralement introduite parmi les peuples de l'antiquité. L'une admettoit au-dessus de nous des génies destinés à régler la marche de l'univers. Si cette idée n'a pas tiré son origine d'une tradition ancienne et respectable, elle a dû

naître dans les pays où le souverain confioit les soins de son royaume à la vigilance de ses ministres. Il paroît en effet que les Grecs la reçurent des peuples qui vivoient sous un gouvernement monarchique; et de plus, l'auteur d'un ouvrage attribué faussement à Aristote, mais néanmois très-ancien, observe que puisqu'il n'est pas de la dignité du roi de Perse de s'occuper des minces détails de l'administration, ce travail convien encore moins à l'Etre suprême.

La seconde opinion avoit pour objet cette conduite d'actions et de réactions qu'on voit dans toute la nature. On supposa des ames particulières dans la pierre d'aimant, et dans les corps où l'on croyoit distinguer un principe de mouvement, et des étincelles de vie. On supposa une ame universelle, répandue dans toutes les parties de ce grand tout. Cette idée n'étoit pas contraire à la saine doctrine. Car rien n'empêche de dire que Dieu a renfermé dans la matière un agent invisible, un principe vital qui en dirige les opérations. Mais, par une suite de l'abus dont je viens de parler, le nom de Dieu fut quelquefois décerné aux génies et à l'ame du monde. De là les accusations intentées contre plusieurs philosophes, et en particulier contre Platon et contre Pythagore.

Comme le premier, ainsi que je l'ai déja dit, emploie le nom de Dieu tantôt au singulier, tantôt au pluriel, on lui a reproché de s'être contredit. La réponse étoit facile. Dans son Timée, Platon développant avec ordre ses idées, dit que Dieu forma l'univers, et que, pour le régir, il établit des dieux subalternes, ou des génies, ouvrages de ses mains, dépositaires de sa puissance, et soumis à ses ordres. Ici la distinction entre le Dieu suprême et les autres dieux est si clairement énoncee, qu'il est impossible de la méconnoître; et Platon pouvoit prêter les mêmes vues, et demander les mêmes graces au souverain et à ses ministres. Si quelquefois il donne

le nom de Dieu au monde, au ciel, aux astres, à la terre, ec., il est visible qu'il entend seulement les génies et les ames que Dieu a semés dans les différentes parties de l'univers, pour en diriger les mouvemens. Je n'ai rien trouvé dans ses autres ouvrages qui démentit cette doctrine.

Les imputations faites à Pythagore ne sont pas moins graves, et ne paroissent pas mieux fondées. Il admettoit, dit-on, une ame répandue dans toute la nature, étroitement unie avec tous les êtres qu'elle meut, conserve et reproduit sans cesse; principe éternel dont nos ames sont émanées, et qu'il qualifioit du nom de Dieu. On ajoute que, n'ayant pas d'autre idée de la divinité, il doit être rangé parmi les athées.

De savans critiques se sont élevés contre cette accusation, fondée uniquement sur un petit nombre de passages susceptibles d'une interprétation favorable. Des volumes entiers suffiroient à peine pous rédiger ce qu'on a écrit pour et contre ce philosophe; je me borne à quelques réflexions.

On ne sauroit prouver que Pythagore ait confondu l'ame du monde avec la divinité, et tout concourt à nous persuader qu'il a distingué l'une de l'autre. Comme nous ne pouvons juger de ses sentimens que par ceux de ses disciples, voyons comment quelques-uns d'entre eux se sont exprimés dans des fragmens qui nous restent de leurs écrits.

Dieu ne s'est pas contenté de former toutes choses, il conserve et gouverne tout. Un général donne ses ordres à son armée, un pilote à son équipage, Dieu au monde. Il est, par rapport à l'univers, ce qu'un roi est par rapport à son empire. L'univers ne pourroit subsister, s'il n'étoit dirigé par l'harmonie et par la providence. Dieu est bon, sage et heureux par lui-même. Il est regardé comme le père des dieux et des hommes, parce qu'il répand ses bienfaits sur tous ses sujets. Législa-

teur équitable, précepteur éclairé, il ne perd jamais de vue les soins de son empire. Nous devons modèler nos vertus sur les siennes, qui sont pures et exemptes de toute affection grossière.

Un roi qui remplit ses devoirs est l'image de Dieu. L'union qui règne entre lui et ses sujets est la même qui règne entre Dieu et le monde.

Il n'y a qu'un Dieu, très-grand, très-haut, et gouvernant toutes choses. Il en est d'autres qui possèdent différens degrés de puissance, et qui obéissent à ses ordres. Ils sont à son égard ce qu'est le chœur par rapport au coryphée, ce que sont les soldats par rapport au général.

Ces fragmens contredisent si formellement l'idée qu'on a voulu nous donner des opinions de Pythagore, que des critiques ont pris le parti de jeter sur leur authenticité des doutes qui n'ont pas arreté des savans également exercés dans la critique. Et en effet, la doctrine deposée dans ces fragmens est conforme à celle de Timée, qui distingue expressément l'Etre suprême d'avec l'ame du monde, qu'il suppose produite par cet être. On a prétendu qu'il avoit altéré le système de son maître. Ainsi pour condamner Pythagore, il suffira de rapporter quelques passages recueillis par des écrivains postérieurs de cinq à six cents ans à ce philosophe, et dont il est possible qu'ils n'aient pas saisi le véritable sens? et pour le justifier, il ne suffira pas de citer une foule d'autorités qui déposent en sa faveur, et sur-tout celle d'un de ses disciples qui vivoit presque dans le même temps que lui, et qui, dans un ouvrage conservé en entier, expose un système lié dans toutes ses parties?

Cependant on peut, à l'exemple de plusieurs critiques éclairés, concilier le temoignage de Timée avec ceux qu'on lui oppose. Pythagore reconnoissoit un Dieu suprême, auteur et conservateur du monde, être infiniment bon et sage, qui étend sa providence par-tout; voilà ce qu'attestent Ti-

mée et les autres Pythagoriciens dont j'ai cité les fragmens. Pythagore supposoit que Dieu vivifie le monde par une ame tellement attachée à la matière, qu'elle ne peut pas en être separée; cette ame peut être considérée comme un feu subtil, comme une flamme pure; quelque Pythagoriciens lui donnoient le nom de Dieu, parce que c'est le nom qu'ils accordoient à tout ce qui sortit des mains de l'Être suprême; voilà, si je ne me trompe, la seule maniere d'expliquer les passages qui jettent des doutes sur l'orthodoxie de Pythagore.

Enfin il est possible que quelques Pythagoriciens, voulant nous donner une image sensible de l'action de Dieu sur toute la nature, aient pensé qu'il est tout entier en tous lieux, et qu'il *informe* l'univers comme notre ame *informe* notre corps. C'est l'opinion que semble leur prêter le Grand-Prêtre de Cérès, au chapitre XXX de cet ouvrage. J'en ai fait usage en cet endroit pour me rapprocher des auteurs que je citois en note, et pour ne pas prononcer sur des questions qu'il est aussi pénible qu'inutile d'agiter. Car enfin, ce n'est pas d'après quelques expressions équivoques et par un long étalage de principes et de conséquences qu'il faut juger de la croyance de Pythagore. C'est par sa morale pratique, et sur-tout par cet institut qu'il avoit formé, et dont un des principaux devoirs étoit de s'occuper de la divinité, de se tenir toujours en sa présence, et de meriter ses faveurs par les abstinences, la prière, la méditation, et la pureté de cœur. Il faut avouer que ces pieux exercices ne conviendroient guères à une société de spinosistes.

7.º Ecoutons maintenant l'auteur des Pensées sur la comète. „ Quel est l'état de la question lorsqu'on veut philosopher touchant l'unité de Dieu? c'est de savoir s'il y a une intelligence parfaitement simple, totalement distinguée de la matière et de la forme du monde, et productrice de toutes cho-

ses. Si l'on affirme cela, l'on croit qu'il n'y a qu'un Dieu; mais si l'on ne l'affirme pas, on a beau siffler tous les dieux du paganisme, et témoigner de l'horreur pour la multitude des dieux, on admettra réellement une infinité des dieux. „ Bayle ajoute qu'il seroit mal aisé de trouver, parmi les anciens, des auteurs qui aient admis l'unité de Dieu, sans entendre une substance composée. „ Or, une telle substance n'est une qu'abusivement et improprement, ou que sous la notion arbitraire d'un certain tout, ou d'un être collectif. „

Si pour être placé parmi les polythéistes, il suffit de n'avoir pas de justes idées sur la nature des esprits, il faut, suivant Bayle lui-même, condamner non seulement Pythagore, Platon, Socrate, et tous les anciens, mais encore presque tous ceux qui, jusqu'à nos jours, ont écrit sur ces matières. Car voici ce qu'il dit dans son Dictionnaire : „ Jusqu'à M. Descartes, tous nos docteurs, soit théologiens, soit philosophes, avoient donné une étendue aux esprits, infinie à Dieu, finie aux anges et aux ames raisonnables. Il est vrai qu'ils soutenoient que cette étendue n'est point matérielle, ni composée de parties, et que les esprits sont tout entiers dans chaque partie de l'espace qu'ils occupent. De là sont sorties les trois espèces de présence locale : la première pour les corps, la seconde pour les esprits crées, la troisième pour Dieu. Les Cartésiens ont renversé tous ces dogmes; ils disent que les esprits n'ont aucune sorte d'étendue ni de présence locale ; mais on rejette leur sentiment comme très-absurde. Disons donc qu'encore aujourd'hui tous nos philosophes et tous nos théologiens enseignent, conformément aux idées populaires, que la substance de Dieu est répandue dans des espaces infinis. Or il est certain que c'est ruiner d'un côté ce que l'on avoit bâti de l'autre ; c'est redonner en effet à Dieu la matérialité que l'on lui avoit ôtée. „

L'état de la question n'est donc pas tel que Bayle l'a proposé. Mais il s'agit de savoir si Platon, et d'autres philosophes antérieurs à Platon, ont reconnu un premier être, éternel, infiniment intelligent, infiniment sage et bon, qui à formé l'univers de toute éternité ou dans le temps; qui le conserve et le gouverne par lui-même ou par ses ministres; qui a destiné dans ce monde ou dans l'autre des récompenses à la vertu ou des punitions au crime. Ces dogmes sont clairement énoncés dans les écrits de presque tous les anciens philosophes. S'ils sont accompagnés d'erreurs grossières sur l'essence de Dieu, nous répondrons que ces auteurs ne les avoient pas apperçues, ou du moins ne croyoient pas qu'elles détruisissent l'unité de l'être suprême. Nous dirons encore qu'il n'est pas juste de reprocher à des écrivains qui ne sont plus, des conséquences qu'ils auroient vraisemblablement rejettées, s'ils en avoient connu le danger. Nous dirons que notre intention n'est pas de soutenir que les philosophes dont je parle avoient des idées aussi saines sur la divinité que les notres, mais seulement qu'ils étoient en général aussi éloignés de l'athéisme que du polythéisme.

MEME CHAPITRE, pag. 18

Sur la Théologie morale des anciens Philosophes Grecs.

Les premiers écrivains de l'Eglise eurent soin de recueillir les témoignages des poètes et des philosophes Grecs, favorables au dogme de l'unité d'un Dieu, à celui de la Providence, et à d'autres également essentiels.

Ils crurent aussi devoir rapprocher de la morale du christianisme, celle que les anciens philosophes avoient établie parmi les nations, et recon-

nurent que la seconde, malgré son imperfection, avoit préparé les esprits à recevoir la première, beaucoup plus pure.

Il a paru, dans ces derniers temps, différens ouvrages sur la doctrine religieuse des payens; et de très-savans critiques, après l'avoir approfondie, ont reconnu que, sur certains points, elle mérite les plus grands éloges. Voici comment s'explique M. Freret, par rapport au plus essentiel des dogmes: ,, Les Egyptiens et les Grecs ont donc connu et adoré le Dieu suprême, le vrai Dieu, quoique d'une manière indigne de lui. ,, Quant à la morale, écoutons le célèbre Huet, évêque d'Avranche. *Ac mihi quidem sæpe numerum contigit, ut cum ea legerem, quae ad vitam rectè probèque instituendam, vel a Platone, vel ab Aristotele, vel a Cicerone, vel ab Epicteto tradita sunt, mihi viderer ex aliquibus christianorum scriptis capere normam pietatis.*

Autorisé par de si grands exemples, et forcé par le plan de mon ouvrage, à donner un précis de la théologie morale des Grecs, je suis bien éloigné de penser qu'on puisse la confondre avec la nôtre, qui est d'un ordre infiniment supérieur. Sans relever ici les avantages qui distinguent l'ouvrage de la sagesse divine je me borne à un seul article. Les législateurs de la Grèce s'étoient contentés de dire: *Honorez les Dieux*. L'Evangile dit: *Vous aimerez votre Dieu de tout votre cœur, et le prochain comme vous même*. Cette loi qui les renferme et qui les anime toutes, St. Augustin prétend que Platon avoit connue en partie; mais ce que Platon avoit enseigné à cet égard n'étoit qu'une suite de sa théorie sur le souverain bien, et influa si peu sur la morale des Grecs, qu'Aristote assure qu'il seroit absurde de dire qu'on aime Jupiter.

CHAPITRE LXXX. pag. 31.

Sur quelques citations de cet ouvrage.

A l'époque que j'ai choisie, il couroit dans la Grèce des hymnes et d'autres poésies qu'on attribuoit à de très-anciens poètes ; les personnes instruites en connoissoient si bien la supposition, qu'Aristote doutoit même de l'existence d'Orphée. Dans la suite on plaça les noms les plus célèbres à la tête de quantité d'écrits dont les vrais auteurs étoient ignorés. Tels sont quelques traités qui se trouvent aujourd'hui dans les editions de Platon et d'Aristote ; je les ai cités quelquefois sous les noms de ces grands hommes, pour abréger, et parce qu'ils sont insérés parmi leurs ouvrages.

MEME CHAPITRE, pag. ibid.

Sur le nombre des pièces de théâtre qui existoient parmi les Grecs, vers le milieu du 4.me siècle avant J. C.

C'est d'après Suidas, Athénée, et d'autres auteurs dont les témoignages ont été recueillis par Fabricius, que j'ai porté à environ 3000 le nombre de ces pièces. Les calculs de ces écrivains ne méritent pas la même confiance pour chaque article en particulier. Mais il faut observer qu'ils ont cité quantité d'auteurs dramatiques, qui vécurent avant le jeune Anacharsis, ou de son temps, sans spécifier le nombre des pièces qu'ils avoient composées. S'il y a exagération d'un côté, il y a omission de l'autre, et le résultat ne pouvoit guères différer de celui que j'ai donné. Il monteroit peut-être au triple et au quadruple, si, au-lieu de

m'arrêter à une époque précise, j'avois suivi toute l'histoire du théâtre Grec. Car dans le peu de monumens qui servent a l'eclaircir, il est fait mention d'environ 350 poètes qui avoient composé des tragédies et des comédies.

Il ne nous reste en entier que sept pièces d'Eschyle, sept de Sophocle, dix-neuf d'Euripide, onze d'Aristophane, en tout quarante-quatre. On peut y joindre les dix-neuf pièces de Plaute et les six de Térence, qui sont des copies ou des imitations des comédies Grècques.

Le temps n'a épargné aucune des branches de la litterature des Grecs, livres d'histoire, ouvrages relatifs aux sciences exactes, sistémes de philosophie, traités de politique, de morale, de médecine, &c. presque tout a péri; les rives des Romains ont eu le même sort; ceux des Egyptiens, des Phéniciens et de plusieurs autres nations éclairées, ont été engloutis dans un naufrage presque universel.

Les copies d'un ouvrage se multiplioient autrefois si difficilement, il falloit être si riche pour se former une petite bibliothèque, que les lumières d'un pays avoient beaucoup de peine à pénétrer dans un autre, et encore plus à se perpétuer dans le même endroit. Cette considération devroit nous rendre très-circonspects à l'égard des connoissances que nous accordons ou que nous refusons aux anciens.

Le défaut des moyens, qui les égaroit souvent au milieu de leurs recherches, n'arrête plus les modernes. L'imprimerie, cet heureux fruit du hasard, cette découverte, peut-être la plus importante de toutes, met et fixe dans le commerce les idées de tous les temps et de tous les peuples. Jamais elle ne permettra que les lumières s'éteignent, et peut-être les portera-t-elle à un point, qu'elles seront autant au-dessus des nôtres, que les nôtres nous paroissent être au-dessus de celles des anciens. Ce seroit un beau sujet à traiter que l'influence

qu'a eue jusqu'à présent l'imprimerie sur les esprits, et celle qu'elle aura dans la suite.

MEME CHAPITRE pag. 44.

Sur les griphes et les im-promptus.

Le mot *griphe* signifie un filet, et c'est ainsi que furent désignés certains problêmes qu'on se faisoit un jeu de proposer pendant le souper, et dont la solution embarrassoit quelquefois les convives. Ceux qui ne pouvoient pas les résoudre se soumettoient à une peine.

On distinguoit différentes espèces de griphes. Les uns n'étoient, à proprement parler, que des énigmes. Tel est celui-ci: „ Je suis très-grande à ma naissance, très-grande dans ma vieillesse, très-petite dans la vigueur de l'âge. „ *L'ombre.* Tel est cet autre. „ Il existe des sœurs qui ne cessent de s'engendrer l'une l'autre. „ *Le jour et la nuit.* Le mot qui désigne le jour est féminin en grec.

D'autres griphes rouloient sur la ressemblance des noms. Par exemple: „ Qu'est-ce qui se trouve à la fois sur la terre, dans la mer et dans les cieux? „ *Le chien, le serpent, l'ourse.* On a donné le nom de ces animaux à des constellations.

D'autres jouoient sur les lettres, sur les syllabes, sur les mots. On demandoit un vers déja connu qui commençât par telle lettre, ou qui manquant de telle autre; un vers qui commençât ou se terminât par des syllabes indiquées; des vers dont les pieds fussent composés d'un même nombre de lettres, ou pussent changer mutuellement de place sans nuire à la clarté ou à l'harmonie.

Ces derniers griphes, et d'autres que je pourrois citer, ayant quelques rapports avec nos logogriphes qui sont plus connus, j'ai cru pouvoir leur donner ce nom dans le chapitre XXV de cet ouvrage.

Les poètes, et sur-tout les auteurs de comédies, faisoient souvent usage de ces griphes. Il paroît qu'on en avoit composé des recueils, et c'est un de ces recueils que je suppose dans la bibliothèque d'Euclide.

Je dis dans le même endroit que la bibliothèque d'Euclide contenoit des im-promptu. Je cite en marge un passage d'Athénée, qui rapporte six vers de Simonide faits sur le champ. On peut demander en conséquence si l'usage d'improviser n'étoit pas connu de ces Grecs, doués d'une imagination aussi vive que les Italiens, et dont la langue se prêtoit encore plus à la poésie que la langue Italienne. Voici deux faits dont l'un est antérieur de deux siècles, et l'autre postérieur de trois siècles au voyage d'Anacharsis. 1.o Les premiers essais de la tragédie ne furent que des im-promptu, et Aristote fait entendre qu'ils étoient en vers. 2.o Strabon cite un poète qui vivoit de son temps, et qui étoit de Tarse en Cilicie; quelque sujet qu'on lui proposât, il le traitoit en vers avec tant de supériorité, qu'il sembloit inspiré par Apollon; il réussissoit sur-tout dans les sujets de tragédie. Strabon observe que ce talent étoit assez commun parmi les habitans de Tarse. Et de là étoit venue sans doute l'épithète de Tarsique qu'on donnoit à certains poètes qui produisoient, sans préparation, des scènes de tragédie, au gré de ceux qui les demandoient.

AVERTISSEMENT

SUR

LES TABLES SUIVANTES.

J'ai pensé que ces Tables pourroient être utiles à ceux qui liront le Voyage du jeune Anacharsis, & à ceux qui ne le liront pas.

La première contient les principales époques de l'histoire Grecque, jusqu'au règne d'Alexandre. Je les ai toutes discutées avec soin; & quoique j'eusse choisi des guides très-éclairés, je n'ai presque jamais déféré à leurs opinions, qu'après les avoir comparées à celles des autres chronologistes.

J'ai donné des Tables d'approximation pour les distances des lieux, et pour la valeur des monnoies d'Athènes, parce qu'il est souvent question dans mon ouvrage, & de ces monnoies & de ces distances. Les Tables des mesures itinéraires des Romains étoient nécessaires pour pervenir à la connoissance des mesures des Grecs.

Je n'ai évalué ni les mesures cubiques des anciens, ni les monnoies des différens peuples de la Grèce, parce que j'aurai rarement occasion d'en parler, & que je n'ai trouvé que des résultats incertains.

Sur ces sortes de matières, on n'obtient souvent, à force de recherches, que le droit d'avouer son ignorance; & je crois l'avoir acquis.

TABLE I.re

Contenant les principales Epoques de l'Histoire Grecque, depuis la fondation du royaume d'Argos, jusqu'au règne d'Alexandre.

Je dois avertir que pour les temps antérieurs à la première Olympiade, j'ai presque toujours suivi les calculs de feu Mr. Fréret, tels qu'ils sont exposés, soit dans sa Défense de la Chronologie, soit dans plusieurs de ses Mémoires insérés parmi ceux de l'Académie des Belles-Lettres. Quant aux temps postérieurs à la première Olympiade, je me suis communément réglé sur les Fastes Attiques du P. Corsini.

	Années av. J.C.
Colonie conduite par Inachus à Argos.	1970
Phoroné son fils	1945
Déluge d'Ogygès dans la Béotie . . .	1796
Colonie de Cécrops à Athènes . . .	1657
Colonie de Cadmus à Thèbes . . .	1594
Colonie de Danaus à Argos	1586
Déluge de Deucalion aux environs du Parnasse, ou dans la partie méridionale de la Thessalie	1580
Commencement des arts dans la Grèce.	1547
Règne de Persée à Argos	1458

Époques	Années av. J.C.
Fondation de Troie	1425
Arrivée de Pélops dans la Grèce .	1423
Naissance d'Hercule	1383
Naissance de Thésée	1367
Expedition des Argonautes: on peut placer cette époque vers l'an . . .	1360
Atrée commence à régner à Olympie .	1345
Première guerre de Thèbes, entre Etéocle et Polynice, fils d'Œdipe . .	1329
Guerre de Thésée contre Créon, roi de Thèbes	1326
Seconde guerre de Thèbes, ou guerre des Epigones	1319
Mort de Thésée	1305
Mort d'Atrée	1301
Prise de Troie	1282
Retour des Héraclides dans le Péloponèse	1202
Mort de Codrus, dernier roi d'Athènes.	1092
Etablissement des Archontes perpétuels.	Idem
Passages des Ioniens dans l'Asie mineure. Ils y fondent les villes d'Ephèse, de Milet, de Colophon, ec. . . .	1076
Naissance de Lycurgue	926
Homère, vers l'an	900
Rétablissement des jeux olympiques, par Iphitus	884
Législation de Lycurgue	845
Sa mort.	841

HUITIÈME SIÈCLE
AVANT JESUS-CHRIST.

Depuis l'an 800, jusqu'à l'an 700.

Olympiades.		Années av. J.C.
ol. 1	Olympiade où Corœbus remporta le prix du stade, et qui a depuis servi de principale époque à la chronologie — — — — — — —	776
	(Chaque Olympiade est composée de quatre années. Chacune de ces années commençant à la nouvelle lune qui suit le solstice d'été, répond à deux années juliennes, et comprend les 6 derniers mois de l'une, et les 6 premiers de la suivante.)	
ol. 2, ann. 3	Théopompe, petit fils de Charilaus, neveu de Lycurgue, monte sur le trône de Lacédémone — — — —	770
ol. 5, 2	Ceux de Chalfis dans l'Eubée envoient une colonie à Naxos en Sicile - — — —	758
3	Fondation de Syracuse et de Corcyre par les Corinthiens.	757

Olympiades.	EPOQUES.	Années av. J.C.
	Fondation de Sybaris et de Crotone vers le même temps	
ol. 7, 1	Ceux de Naxos en Sicile établissent une colonie à Catane	752
	Les Archontes d'Athènes cessent d'être perpétuels ; leur pouvoir est borné à dix ans.	
ol. 9, 2	Commencement de la première guerre de Messine	743
ol. 14, 1	Fin de la première guerre de Messine	724
ol. 18, 1	La double course du stade admise aux jeux olympiques.	
	Rétablissement de la lutte et du pentathle aux jeux olympiques	708
	Phalante, Lacédémonien, conduit une colonie à Tarent.	

SEPTIÈME SIÈCLE AVANT JESUS-CHRIST.

Depuis l'an 700, jusqu'à l'an 600.

ol. 23, ann. 4	Commencent de la seconde guerre de Messine, 39 ans après la fin de la première.	684

Olympiades.	EPOQUES.	Années av. J.C.
	Vers le même temps le poète Tyrtée fleurit.	
ol. 24, 1	Les Archontes d'Athènes deviennent annuels - — —	688
ol. 25	Course des chars à quatre chevaux, instituée à Olympie vers l'an - — — — —	680
ol. 28, 1	Fin de la seconde guerre de Messinée, par la prise d'Ira.	668
ol. 29,	Une partie des Messéniens s'établit à Zancle en Sicile. Cette ville prit dans la suite le nom de Messine —	664
ol. 30 3	Cypsélus s'empare du trône de Corinthe, et règne 30 ans.	658
	Fondation de Byzance par ceux de Mégare.	
ol. 33 1	Le combat du pancrace admis aux jeux olympiques. — —	648
ol. 34 1	Terpandre, poète et musicien de Lesbos, fleurit — — —	644
ol. 35 1	Naissance de Thalès de Milet, chef de l'école d'Ionie. —	640
3	Naissance de Solon. - — —	638
ol. 37 1	Le combat de la course et de la lutte pour les enfans introduit aux jeux olympiques.	632
ol. 38 1	Mort de Cypsélus, tyran de Sicyone. Son fils Périandre lui succède. — — — —	628

Olympiades.	EPOQUES.	Années av. J.C.
ol. 39 1	Archontat et législation de Dracon à Athènes. — —	624
ol. 41 1	Pugilat des enfans établi aux jeux olympiques. - — —	616
ol. 42 1	Meurtre des partisans de Cylon à Athènes. — — —	612
3	Naissance du philosophe Anaximandre de Milet. — —	610
ol. 44 1	Alcée et Sapho, poètes, fleurissent. — — — — —	604

SIXIÈME SIÈCLE

AVANT JESUS-CHRIST.

Depuis l'an 600, jusqu'à l'an 500.

ol. 45	Naissance de Pythagore vers l'an. - — — — — — —	600
	Il mourut âgé d'environ 90 ans.	
ann. 4	Eclipse de soleil prédite par Thalès, et survenue pendant la bataille que se livroient Cyaxare, roi des Mèdes, et Alyattès, roi de Lydie, le 9 Juillet. - — — — —	597
ol. 45 4	Epiménide de Crète purifie la ville d'Athènes, souillée par	

Olympiades.	EPOQUES.	Années av. J.C.
	le meurtre des partisans de Cylon. — — — — — —	597
ol. 46 1	Solon dans l'assemblée des Amphictyons, fait prendre la résolution de marcher contre ceux de Cyrrha, accusés d'impiété envers le temple de Delphes. — —	596
3	Archontat et législation de Solon. — — — — — —	594
4	Solon va en Egypte, en Cypre, en Lydie, ec. - — — —	593
ol. 47	Arrivée du sage Anacharsis à Athènes. - — — — — —	592
3	Pittacus commence à régner à Mytilène. — — — —	590
	Il conserve le pouvoir pendant dix ans.	
ol. 48	Concours de musiciens, établi aux jeux Pythiques. — —	585
4	Ces jeux se célébroient à Delphes au printemps.	
	Mort de Périandre. Les Corinthiens recouvrent la liberté.	
ol. 49 4	Première Pythiade, servant d'époque aù calcul des années où l'on célébroit les jeux publics à Delphes. —	581
ol. 50 1	Premiers essais de la comédie, par Susarion. - — — —	580

Olympiades.	EPOQUES.	Années av. J.C.
ol. 51	Quelques années après, Thespis donne les premiers essais de la tragédie.	
2	Anaximandre, philosophe de l'école de Milet, devient célèbre. — — — — —	575
ol. 52	Esope florissoit. — — —	572
3	Mort de Pittachus de Mytilène. - — — — — —	570
ol. 55 1	Pisistrate usurpe le pouvoir souverain à Athènes. - —	560
ol. 55 1	Cyrus monte sur le trône. Commencement de l'empire des Perses. — — — — —	560
2	Solon meurt âgé de 80 ans. —	559
3	Naissance du poète Simonide. — — — — — —	558
ol. 58	Mort du philosophie Thalès. -	548
1	Le poète Théognis florissoit. - Icendie du temple de Delphes.	
ol. 59 ann. 2	Bataille de Thymbrée; Croesus, roi de Lydie, est défait. Cyrus s'empare de la ville de Sardes. — — —	543
ol. 61 1	Thespis donne son Alceste. Prix établi pour la tragédie. — — —. — — —	536
ol. 62 1	Anacréon florissoit. - — —	532

Olympiades.		Années av. J.C.
4	Mort de Cyrus. Son fils Cambyse lui succède. - — —	529
ol. 63 1	Mort de Pysistrate, tyran d'Athènes. Ses fils Hippias et Hipparque lui succèdent. —	528
4	Naissance du poète Eschile. -	525
ol. 64	Choerilus, auteur tragique, florissoit. - — — — —	524
3	Mort de Polycrate, tyran de Samos, après 11 ans de règne. - — — — — — —	522
4	Darius, fils d'Hystaspe, commence à régner en Perse. —	521
ol. 65	Naissance de Pindare. — —	517
3		
ol. 66 3	Mort d'Hipparque, tyran d'Athènes. — — — —	514
ol. 67 3	Darius s'empare de Babylone, et la remet sous l'obéissance des Perses. — — — —	510
	Hippias, chassé d'Athènes. —	
	Clistènes établit dix tribus à Athènes, au lieu de quatre qu'il y en avoit auparavant.	
ol. 68 1	Expédition de Darius contre les Scythes. — — — —	508
ol. 69 1	L'Ionie se soulève contre Darius. Incendie de Sardes. —	504

Olympiades.	EPOQUES.	Années av. J.C.
	CINQUIÈME SIÈCLE AVANT JESUS-CHRIST	
	Depuis l'an 500, jusqu'à l'an 400.	
ol. 70 ann. 1	Course du char traîné par deux mules, introduite aux jeux olympiques, l'an — —	500
	Naissance du philosophe Anaxagore.	
	Eschile, agé de 25 ans, concourt pour le prix de la tragédie, avec Pratinas et Choerilus.	
4	Naissance de Sophocle. — —	497
ol. 71 1	Prise et destruction de Milet par les Perses Phrynieus, disciple de Thespis, en fit le sujet d'une tragédie. Il introduisit les rôles de femmes sur la scène. - — —	496
	Naissance de Démocrite. Il vécut 90 ans.	
2	Naissance de l'historien Hellanicus de Lesbos. — —	495
ol. 72 2	Gélon, roi de Syracuse. - —	491

Olympiades.	EPOQUES. 11	Années av. J.C.
3	Bataille de Marathon, le 29 septembre, gagnée par Miltiade — — — — —	490
4	Miltiade n'ayant pas réussi au siège de Paros, et poursuivi, et meurt - — —	489
ol. 73, 1	Chionidès, d'Athènes, donne une comédie - — — —	488
3	Mort de Darius, roi de Perse. Xerxès son fils lui succède - — — — — —	485
4	Naissance d'Enripide - - -	484
	Naissance d'Hérodote	
ol. 74, 4	Xerxès passe l'hiver à Sardes.	481
	Xerxès traverse l'Hellespont au printemps, et séjourne un mois - - - - - - - -	480
ol. 75, 1	Combat des Thermopyles au commencement d'août. Xerxès arrive à Athènes, vers la fin de ce mois - - - -	Idem
	Combat de Salamine, le 20 octobre	
	Naissance de l'orateur Antiphon	
2	Batailles de Platée et de Mycale, le 22 semptembre -	479

Olympiades.	EPOQUES.	Années av. J.C.
ol. 77, 1	Naissaince de Thucydide –	471
	Exil de Thémistocle.	
3	Victoire de Cimon contre les Perses, auprès de l'Eurymédon - - - - - - - -	470
	Eschile et Sophocle se disputent le prix de la tragédie, qui est décerné au second.	469
	Naissance de Socrate.	
	Cimon transporte les ossemens de Thésée à Athènes	
ol. 78, 1	Mort de Simonide - — —	468
2	Mort d'Aristide — — —	467
4	Mort de Xersès. Artaxercès Longuemain lui succède, et règne 40 ans — — —	465
ol. 79, 1	Tremblement de terre à Lacédémone — — — —	
	Troisième guerre de Messénie. Elle dura 10 ans	464
4	Cimon conduit les Athéniens au secours des Lacédémoniens, qui, les soupconnant de perfidie, les renvoient; source de la mésintelligence entre les deux nations.	
	Exil de Cimon — — —	461

Olympiades.	EPOQUES.	Années av. J.C.
ol. 80, 1	Naissance d'Hippocrate —	460
2	Naissance de l'orateur Lysias.	459
ol. 81, 1	Mort d'Eschile — — —	456
	Les Athéniens, sous la conduite de Tolmidès, et ensuite de Périclès, ravagent les côtes de la Laconie.	
2	Cratinus et Platon, poètes de l'ancienne comédie — —	455
ol. 82, 1	Ion donne ses tragédies —	452
	Mort de Pindare.	
3	Trève de 5 ans entre ceux du Péloponèse et les Athéniens, par les soins de Cimon, qui avoit été rappelé de son exil et qui bientôt après conduisit une armée en Cypre.	450
4	Cimon contraint le roi de Perse à signer avec les Grecs une traité ignominieux pour ce prince — — — —	449
	Mort de Cimon.	
	Mort de Thémistocle âgé de 65 ans.	
ol. 83, 3	Les Eubéens et les Mégariens se séparent des Athéniens,	

Olympiades.		Années av. J.C.
ol. 83, ann. 3	qui les seumettent sous la conduite de Périclès - —	446
	Expiration de la trève de 5 ans entre les Lacédémoniens et les Athéniens. Nouvelle trève de 30 ans - — — —	445
ol. 84, 1	Mélissus, Protagoras et Empédocle, philosophes, florissoient - — — — —	444
	Hérodote lit son histoire aux jeux olympiques.	
	Périclès reste sans concurrens. Il se mêloit de l'administration depuis 25 ans ; il jouit d'un pouvoir presque absolu pendant quinze ans encore.	
3	Euripide, âgé de 43 ans, remporte pour la première fois le prix de la tragédie —	442
ol. 85, 3	Les Athéniens envoient une colonie à Amphipolis —	437
	Construction des Propylées à la citadelle d'Athènes.	
	Rétablissement de la comédie, interdite 3 ans auparavant.	
ol. 86,	La guerre commence entre	

Olympiades.	EPOQUES.	Années av. J.C.
1	ceux de Corinthe et ceux de Corcyre — — — —	436
	Naissance d'Isocrate.	
	Alors florissoient les philosophes Démocrite, Empédocle, Hippocrate, Gorgias, Hippias, Prodicus, Zénon d'Elée, Parménide et Socrate.	
ol. 87, ann. 1	Le 17 Juin, Méton observa le solstice d'été, et produisit un nouveau cycle qu'il fit commencer à la nouvelle lune qui suivit le solstice, et qui répondit au 16 juillet — — — — —	432
	L'année civile concourroit auparavant avec la nouvelle lune qui suit le solstice d'hiver. Elle commenca depuis avec celle qui vient après le solstice d'été. Ce fut aussi à cette dernière époque, que les nouveaux Archontes entrèrent en charge.	
2	Commencement de la guerre du Péloponèse au printemps de l'année — — — —	431
3	Peste d'Athènes — — —	430

Olympiades.		Années av. J.C.
	Eupolis commence a donner des comédies.	
	Naissance de Platon au mois de mai - — — — — —	429
4	Mort de Périclès vers le mois d'octobre.	
ol. 88, 1	Mort d'Anaxagore - — —	428
2	Les Athéniens s'emparent de Mytilène, et se divisent les terres de Lesbos - — —	427
	L'orateur Gorgias persuade aux Athéniens de secourir les Léontins en Sicile.	
3	Les Athèniens purifient l'île de Délos - — — — —	426
4	Les Athéniens s'emparent de Pylos dans le Péloponèse -	425
	Mort d'Artaxercès Longue-main. Xercès II lui succède.	
ol. 89, 1	Bataille de Délium entre les Athéniens et les Béotiens, qui remportent la victoire. Socrate y sauve les jours au jeune Xénophon - — —	424
	Mort de Xerxès II, roi de Perse. Darius Nothus lui succède, et règne 19 ans.	

Olympiades.	EPOQUES.	Années av. J.C.
	Première représentation des Nuées d'Aristophane - -	423
2	Incendie du temple de Junon à Argos.	
3	Bataille d'Amphibolis, où périssent Brasidas, général des Lacédémoniens, et Cléon, général des Athéniens - -	422
3	Trêve de 50 ans entre les Athéniens et les Lacédémoniens - - - - - - - -	421
4	Les Athéniens, sous différens prétextes, songent à rompre la trêve, et se lient avec les Argiens, les Eléens et les Mantinéens.	
ol. 91, 1	Alcibiade remporte le prix aux jeux olympiques - — —	416
	Les Athéniens s'emparent de Mélos.	
	Expédition des Athéniens en Sicile — — — — —	415
3	La trêve de 50 ans, conclue entre les Lacédémoniens et les Athéniens, finit par une rupture ouverte, après avoir duré 6 ans et dix mois —	414
	Les Lacédémoniens s'emparent de Décélie, et la fortifient — — — — —	413

Olympiades.	Epoques	Années av. J. C.
4	L'armée des Athéniens est totalement défaite en Sicile. Nicias et Démosthène, mis à mort au mois de septembre.	
ol. 92, 1	Alcibiade quitte le parti des Lacédémoniens — — —	411
	Quatre cents citoyens mis à la tête du gouvernemens, vers le commencement de l'année.	
2	Les 400 sont déposés, vers le mois de Juillet de la même année.	
	Exil d'Hyperbolus; cessation de l'ostracisme.	
ol. 93, 2	Mort d'Euripide, vers l'an -	407
3	Denys l'ancien monte sur le trône de Syracuse — —	406
	Mort de Sophocle.	
	Combat des Arginuses, où la flotte des Athéniens battit celle des Lacédémoniens.	
	Lysander remporte une victoire signalée sur les Athéniens, auprès d'Ægos Potamos — — — — —	406
4	Mort de Darius Nothus. Ar-	

Olympiades.	EPOQUES.	Années av. J.C.
	taxerxès Mnémon lui succède.	
	Prise d'Athènes, vers la fin d'avril de l'année — —	404
ol. 94, 1	Lysander établit à Athènes 30 magistrats connus sous le nom de tyrans. Leur tyrannie est abolie huit mois après.	
2	La démocratie rétablie à Athènes. Archontat d'Euclide ; amnistie qui réunit tous les citoyens d'Athènes.	
4	Expédition du jeune Cyrus -	400

QUATRIÈME SIÈCLE

AVANT JESUS-CHRIST

Depuis l'an 400, jusqu'à la mort d'Alexandre.

ol. 95, ann. 1	Mort de Socrate, vers le mois de Juin — — —	399
ol. 96, 3	Victoire de Conon sur les Lacédémoniens, auprès de Cnide — — — — — — —	394
	Agésilas, roi de Lacédémone, défait les Thébains à Coronée. - — — — —	393

Olympiades.		Années av. J.C.
4	Conon rétablit les murs du Pirée	
ol. 97, 1	Les Athéniens, sous la conduite de Thrasybule, se rendent maîtres d'une partie de Lesbos — — — —	392
	Mort de Thucydide — —	391
ol. 98 2	Paix d'Antalcidas entre les Perses et le Grecs — —	387
3	Naissance de Démosthène —	385
ol. 99 1	Naissance d'Aristote — —	384
ol. 100, 3	Pélopidas et les autres réfugiés de Thèbes, partent d'Athènes, et se rendent maîtres de la citadelle de Thèbes, dont les Lacédémoniens s'étoient emparés pour de temps auparavant.	378
4	Bataille navale auprès de Naxos, où Chabrias, général des Athéniens, défait les Lacédémoniens — — —	377
ol. 101,	Eubulus, d'Athènes, auteur de plusieurs comédies —	376
2	Thimothée, général Athénien, s'empare de Corcyre, et défait les Lacédémoniens à Leucade — — — —	375
3	Artaxerxès Mnémon, roi de	

Olympiades.	EPOQUES	Années av. J.C.
	Perse, pacifie la Grèce. Les Lacédémoniens conservent l'empire de la terre; les Athéniens obtiennent celui de la mer — — — —	374
	Mort d'Evagoras, roi de Chyre	
4	Apparition d'une comète dans l'hiver de 373 et 372 - —	372
	Tremblemens de terre dans le Péloponèse. Les villes d'Hélice et de Bura détruites.	
Ol. 102, 1	Platée détruite par les Thébains.	
2	Bataille de Leuctres, le 8 Juillet. Les Thébains, commandés par Epaminondas, défont les Lacédémoniens commandés par le roi Cléombrote, qui est tué - —	371
	Fondation de la ville de Mégalopolis en Arcadie.	
3	Mort de Jason, tyran de Phères - — — — — —	369
4	Expédition d'Epaminondas en Laconie. Fondation de la ville de Messène. Les Athéniens commandés par Iphicrate, viennent au secours des Lacédémoniens.	

Olympiades.	22 EPOQUES.	Années av. J.C.
	Apharée, fils adoptif d'Isocrate, commence a donner des tragédies - — — —	368
ol. 103.	Eudoxe de Cnide florissoit.	
1	Mort de Denys l'ancien, roi de Siracuse. Son fils, de même nom, lui succède au printemps de l'année - —	367
2	Aristote vient s'établir à Athènes, âgé de 18 ans.	
ol. 104, 1	Pélopidas attaque et défait Alexandre, tyran de Perse et périt lui-même dans le combat . — — — —	364
2	Bataille de Mantinée. Mort d'Epaminondas, le 12 du mois de scirophorion, qui correspond au 5 de juillet — — — — — — —	362
3	Mort d'Agésilas, roi de Lacédémone.	
	Mort d'Artaxerxès Mnémon. Ochus lui succède.	
	Troisième voyage de Platon en Sicile, vers les premiers mois de l'année - — —	361
	Il y passe 15 a 16 mois.	
ol. 105, 1	Philippe monte sur le trône de Macédoine — — —	360

Olympiades.	EPOQUES. 23	Années av. J.C.
3	Guerre sociale. Les îles de Chio, de Rodes, de Cos, et la ville de Byzance, se séparent des Athéniens —	358
4	Expédition de Dion en Sicile; il s'embarque à Zacynthe, au mois d'août de l'an	357
	Eclipse de lune le 9 août.	
	Commencement de la guerre sacrée. — — — — —	356
ol. 106, 1	Naissance d'Alexandre; vers la fin de Juillet.	
	Philippe, son père, couronné vainqueur aux jeux olympiques, vers le même temps.	
3	Iphicrate et Thimothée, accusés et privés du commandement. - — — — —	354
3	Demosthène monte pour la première fois à la tribune aux harangues.	
4	Mort de Mausole, roi de Carie. Artémise, son épouse et sa soeur, lui succède, et et règne deux ans. — —	353
ol. 107. 4	Les Olynthiens assiegés par Philippe, implorent le secours des Athéniens. — —	349
ol. 108, 1	Mort de Platon au mois de mai de l'an. - — — —	347

Olympiades.	EPOQUES.	Années av. J.C.
2	Traité d'alliance et de paix entre Philippe et les Athéniens, conclu par ces derniers le 19 mars, signé par ce prince vers le milieu de mai. - — — — — — —	346
	Philippe s'empare de la Phocide au mois de juin de la même année.	
ol. 109, 2	Timoléon chasse de Syracuse le roi Denys, et l'envoie à Corinthe. — — — — —	343
8	Naissance d'Epicure au mois de janvier. — — — — —	341
	Naissance de Ménandre, vers le même temps.	
ol. 110, 3	Bataille de Chéronée le 3 août.	338
	Mort d'Isocrate.	
4	Mort de Timoléon. - — — —	337
ol. 111, 1	Mort de Philippe, roi de Macédoine. - — — — — —	336
ol. 113, 1	Philémon commence à donner ses comédies. - — — — —	328
ol. 114, 1	Mort d'Alexandre au commencement de — — —	323
	Mort de Diogène.	
	Mort d'Aristote. — — —	322
	Mort de Démosthène.	

Fin de la première Table.

TABLE IIe

Contenant les noms de ceux qui se sont distingués dans les lettres et dans les arts, depuis les temps voisins de la prise de Troie, jusqu'au siècle d'Alexandre inclusivement.

L'objet de cette Table est d'exposer d'une manière prompte et sensible les progrès successifs des lumières parmi les Grecs. On y verra que le nombre des gens de lettres et des artistes, très borné dans les siècles les plus anciens, augmenta prodigieusement dans le sixieme siècle avant Jesus-Christ, et alla toujours croissant dans le cinquième et dans le quatrième, où finit le règne d'Alexandre. On en doit inférer que le sixième siècle avant Jesus-Crist, fut l'époque de la première, et peut-être de la plus grande des révolutions qui se soient opérées dans les esprits.

On y verra quelles sont les villes qui ont produit les plus de gens à talens, et les espèces de litterature que l'on a cultivées avec le plus de soin dans chaque siècle.

Ce tableau peut servir d'introduction à l'histoire des arts et des sciences des Grecs. Je le dois à l'amitié de M. le Baron de Sainte-Croix, de l'Académie des Belles-Lettres. Ses profondes connoissances doivent rassurer sur l'exactitude

de ses calculs ; et l'on peut juger de la difficulté de son travail, par les réflexions qu'il m'a communiquées, et que je joins ici.

„ En rédigeant cette Table, je n'ai rien négligé pour m'assurer de l'âge, de la patrie et de la profession de chacun de ceux dont elle offre le nom. J'ai remonté aux sources ; j'ai discuté et comparé les différens témoignages, ne suivant aveuglement, ni Pline sur les artistes, ni Diogène Laerce sur les philosophes.

„ J'ai déterminé le temps où ces hommes ont vécu, par des autorités formelles ; ou quand elles m'ont manqué, par l'analogie des faits et le calcul des générations : rarement mes conjectures ont été dénuées de preuves.

„ Les trois premiers siècles sont très vides et assez incertains. J'en ai exclu les personnages imaginaires et fabuleux.

„ C'est dans le temps qu'un homme florissoit, que je l'ai nommé, de manière que Socrate est placé au cinquième siècle avant J. C., quoiqu'il soit mort au commencement du quatrième ; ce qui prouve encore que je n'ai pas prétendu mettre entre deux hommes une grande distance, quoique j'aie rapporté leurs noms dans des siècles différens. L'exemple d'Hésiode et d'Homère le montre clairement. Sur leur âge, j'ai suivi la chronique de Paros, dont je ne me suis pas écarté dans mes calculs.

„ Souvent j'ai mis entre le maître et le di-

sciple une génération. Quelquefois aussi je les aï rapportés l'un après l'autre, comme à l'égard de Chersiphron et de Métagène son fils, parce qu'ils avoient dirigé ensemble la construction du fameux temple d'Ephèse, ec. ec.

„ Pour faire connoître dans chaque siècle le goût dominant et les progrès de chaque science ou de chaque art, j'ai parlé quelquefois des personnages qui n'ont pas eu une égale célébrité; mais la réunion de tous ces noms étoit nécessaire. Ainsi, en jetant les yeux sur le quatrième siècle, on jugera de l'espèce de passion qu'eurent les Grecs pour la philosophie, lorsqu'on y verra ce nombre de disciples de Socrate et de Platon à la suite les uns des autres.

„ Quand une science ou un art m'a paru avoir été négligé dans un siècle, c'est alors que j'ai cherché jusqu'au moindre personnage qui l'a cultivé.

„ Si un homme ouvre la carrière dans un genre quelconque, je nomme ce genre, comme la peinture monochrome, la moyenne comédie, ec. qui eurent pour auteurs Cléophante, Sotade, ec.; et dans la suite, je cesse de répéter ce même genre. Je mets Hérophile, médecin-anatomiste, parce que c'est le premier qui se soit appliqué sérieusement à l'anatomie; Philinus, médecin-empirique; Erasistrate, médecin-dogmatique, parce que l'un a donné lieu à la secte empirique, et l'autre à la secte dogmatique ec.

„ J'ai toujours désigné le genre où chacun s'est le plus distingué. Tous les philosophes embrassoient l'encyclopedie des connoissances de leur temps, principalement ceux de l'école de Pythagore. Cependant j'ai marqué quand quelqu'un d'eux s'est fait une réputation dans un genre quelconque. S'ils en ont embrassé plusieurs, c'est toujours le premier que je nomme, parce qu'ils l'ont cultivé plus particulierement. Pour les personnages tels que Thalès, Pythagore, ec., une pareille distinction m'a paru inutile; il suffisoit de les nommer. „

TREIZIÈME, DOUZIÈME ET ONZIÈME SIÈCLES AVANT JESUS-CHRIST

Depuis l'an 1300, jusqu'à l'an 1000.

Ciron, de Thessalie, astronome, medecin et musicien.
Palamède, d'Argos, poete musicien et tacticien.
Thamyris, de Thrace, musicien.
Tirésias, poete et devin.
Manto, ou Daphné, devineresse et poetesse. (*)
Corinnus, disciple de Palamède, poete.
Sisyphe, de Cos, poete.
Darès de Phrigie, } poetes-historiens.
Dictys, de Cnosse, }
Automède, de Mycène, poete.
Démodoque, de Corcyre, son disciple.
Phénomoé, devineresse et poetesse.
Podalire, } médecins.
Machaon, }
Phémius, d'Ithaque, musicien.
Oxylus, d'Elée, législateur.
Dédale, } sculpteurs, peintres et architectes.
Eudocus, son disciple, }
Nicomaque, fils de Machaon, } médecins.
Gorgasus son frère, }
Oroebantius, de Trézène, poete.

(*) *On hasard ce mot, pour abréger.*

DIXIÈME SIÈCLE

AVANT JESUS-CHRIST

Depuis l'an 1000, jusqu'à l'an 900.

Ardale, de Trézène, poete-musicien.
Thalès, de Gortyne en Crète, legislateur, poete lyrique et musicien.
Xénodame, de Cythère, poete-musicien.
Onomacrite, de Crète, législateur.
Mélisandre, de Milet, poete.
Pronapide, d'Athènes, poete et grammairien.
Hésiode, d'Ascra en Béotie, poete dialectique;

NEUVIÈME SIÈCLE

AVANT JESUS-CHRIST

Depuis l'an 900, jusqu'à l'an 800.

Homere, de Chio, poete épique.
Phidon, d'Argos, législateur.
Eumèle, de Corinthe, poete-historien.
Arctinus, de Milet, poete.
Lycurgue, de Sparte, législateur.
Cléophante, de Corinthe, peintre monochrome.

Charmadas,
Dinias
Hygiémon,
Eumare d'Athènes, } peintres.
Polymneste, de Colophon, poete-musicien.

HUITIÈME SIÈCLE

AVANT JESUS-CHRIST

Depuis l'an 800, jusqu'à l'an 700.

Iphitus d'Elée, législateur.
Callinus, poete élégiaque.
Cimon, de Cléone, peintre.
Bularque, de Lydie, peintre polychrome.
Zaleucus, de Locres, legislateur.
Aminocle, de Corinthe, constructeur de navires.
Cinaethon, de Sparthe, poete.
Philolaus, de Corinthe, législateur de Thèbes.
Archiloque, de Paros, poete lyrique et satirique.
Aristocle, de Cydonie, peintre.
Xénocrite, de Locres, poete-musicien.
Charondas de Catane, législateur.
Pisandre, de Camire, poete.
Périclite, de Lesbos, musicien.
Eupalinus, de Mégare, architecte.

SEPTIÈME SIÈCLE

AVANT JESUS-CHRIST.

Depuis l'an 700, jusqu'à l'an 600.

Tirthée, d'Athènes, } poetes musiciens.
Alcman, de Sardes, }
Leschès, de Lesbos, poete epique.
Terpandre, de Lesbos, } poetes-musiciens.
Clonas, de Tégée, }
Dibutade, de Corinthe, sculpteur en phlastique.
Cépion, musicien.
Stésichore l'ancien, d'Himère, poete-musicien.
Hélianax son frère, législateur.
Rhoecus, de Samos, fondeur et architecte.
Arion, de Méthymne, poète-musicien.
Théodore, de Samos, fondeur, architecte et graveur.
Dracon, d'Athènes, législateur.
Alcée, de Mytilène, poète, militaire et satyrique.
Sapho, de Mitylène, } poetesses érotiques.
Erinna, de Lesbos, }
Damophile, }
Ibycus, de Rhégium, poete lyrique.
Epiménide, de Crète, philosophe, devin, poete et musicien.

Phocylide, de Milet, poete gnomologique.
Euchyr, de Corinthe, statuaire.

SIXIÈME SIÈCLE.

AVANT JESUS-CHRIST,

Depuis l'an 600, jusqu'à l'an 500.

Cadmus de Milet, historien en prose.
Acusilaus, d'Argos, historien.
Thalès, de Milet, philosophe et législateur.
Glaucus, de Chio, ouvrier en fer.
Periandre, de Corinthe, un des sept sages, législateur.
Bias, de Priène, un des sept sages, poete et législateur.
Chilon, de Sparte, un des sept sages.
Cléobule, de Linde, un des sept sages, législateur.
Myson, de Laconie, un des sept sages.
Solon, d'Athènes, un des sept sages, législateur, et poète élégiaque.
Dropide, son frère, poete.
Mélas: de Chio, statuaire.
Chersias, d'Orchomène, poete.
Pisistrate, tyran d'Athènes, éditeur d'Homère.
Esope, de Cotis en Phrygie, fabuliste.
Mimnerme, de Smyrne, législateur des Chalcidiens de Thrace.

Sacados, d'Argos, poete élégiaque et musicien.
Micciade, de Chio, statuaire.
Polyzèle, de Messène, historien.
Antistate, architecte.
Onomacrite, d'Athènes, poete hymnographe.
Calleschros,
Antimachide, } architectes.
Porinus,
Dédale, de Sicyone.
Dipoenus, de Crète, son élève, } statuaires.
Scyllis, Crétois, son autre élève,
Dontas, de Sparte,
Périle, d'Agrigente, fondeur.
Archémus, de Chio, statuaire.
Lasus, d'Hermione, poete dithyrambique et musicien.
Susarion, d'Icarie dans l'Attique, } farceurs.
Dolon son compatriote,
Simonide, de Céos, poete et grammairien.
Théognis, de Mégare, poete gnomologique.
Hipponax, d'Ephèse, poete satirique.
Spinthare, de Corinthe, architecte.
Anaximandre, de Milet, philosophe.
Xénophane, de Colophon, philosophe et législateur.
Anaximène, de Milet, philosophe.
Matricétas, de Métymne, astronome.
Thespis, d'Athènes, poete tragique.
Cléostrate, de Ténédos, astronome.

Bupalus, de Chio,
Athénis, son compatriote,
Cléarque, de Rhégium,
Théocle,
Dorycléidas,
Médon, de Sparte,
Tectée, } statuaires.
Angélion,
Ménoechme, de Naupacte,
Soidas, son compatriote,
Callon, d'Egine,
Daméas, de Crotone,

Mélanippide, de Mélos, poete dithyrambique.

Démocede, de Crotone, médecin.

Eugamon, de Cyrène, poete épique.

Mémnon, architecte.

Phrynique, d'Athènes, poete tragique.

Bacchylide, poete lyrique dithyrambique.

Anacréon, de Téos, poete lyrique et érotique.

Choerile, d'Athènes, poete tragique.

Phérécyde, de Scyros, philosophe.

Damophon, de Messène,
Pythodore, de Thèbes, } statuaires.
Laphaès, de Messène,

Mnésiphile, de Phréar dans l'Attique, orateur.

Pythagore, de Samos, philosophe et législateur.

Antiochus, de Syracuse, historien.

Héraclite, d'Ephèse, } philosophes.
Parménide, d'Elée, }
Aristée, de Crotone, philosophe et mathématicien.
Théano, de Crète, poetesse lyrique et philosophe.
Arignote, de Samos, femme philosophe.
Damo, fille de Pythagore, philosophe.
Cinoethe, de Syracuse, éditeur d'Homère.
Cléobuline, de Linde; poétesse.
Hellanicus, de Lesbos. } historiens.
Damaste, de Sigée. }
Xénomède, de Chio. }
Xanthus, de Lydie. }
Hippodique, de Chalcis, poete-musicien.
Mélissus, de Samos, philosophe.

CINQUIÈME SIÈCLE

AVANT JESUS-CHRIST,

Depuis l'an 500, jusqu'à l'an 400.

Eschyle, d'Athènes, poete tragique.
Agatarque, architecte scénique.
Pratinas, de Philonte, poete tragique.
Ocellus, de Lucanie, philosophe.
Alcmoeon, de Crotone, philosophe et médecin.

Hécatée, de Milet,
Théagène, de Rhégium, } istoriens.
Aristéas, de Proconnèse,
Hippase, de Métapont, philosophe.
Corinne, de Tanagre, poétesse lyrique.
Onatas, d'Egine,
Callitèle son élève,
Glaucias, d'Egine, } statuaires.
Hégias, d'Athènes,
Agéladas, d'Argos,
Timagoras, de Chalcis. } peintres.
Panoenus, d'Athènes.
Panyasis, d'Halicarnasse, poete épique.
Pindare, de Thèbes, poete lyrique.
Myrtis, d'Anthédon, poétesse.
Eugéon, de Samos,
Désochut, de Proconnèse,
Eudème, de Paros, } historiens.
Démocle, de Phigalée,
Mélésagore, de Chalcédoine;
Chionidès, d'Athènes, poete comique.
Harpalus, astronome.
OEnipode, de Chio, philosophe, astronome et mathématicien.
Phéax, d'Agrigente, architecte.
Denys, de Milet, } historiens.
Phérécide, de Léros,
Stomius,
Somis, } statuaires.
Anaxagore, d'Egine,
Simon son compatriote,

Archias, de Corinthe, architecte.
Sophron, de Syracuse, poete mimographe.
Leucippe, d'Abdère, philosophe, astronome et physicien.
Diogéne, d'Apollodie, philosophe, physicien et orateur.
Scylax, de Cariande, navigateur géographe.
Mandrocle, de Samos, architecte.
Zénon, d'Elée. } philosophes.
Démocrite, d'Abdère. }
Lamprus, d'Erytrée, poete-musicien.
Xanthus, poete lyrique.
Bion, d'Abdère, mathématicien.
Denys, de Rhégium. } statuaires.
Glaucus, de Messène. }
Sophocle, d'Athènes, poete tragique.
Corax, de Syracuse, rhéteur.
Tisias, de Sicile, son disciple.
Stésimbrote, de Thasos, historien.
Protagore d'Abdère, philosophe et rhéteur.
Métrodore, de Chio, philosophe et historien.
Xénarque, de Syracuse, poete mimographe.
Hippias, d'Elée, philosophe.
Aristodème, de Thébes, } statuaires.
Socrate, son compatriote, }
Hippodamus, de Milet, architecte et politique.
Empédocle, d'Agrigente, philosophe.
Télésille, d'Argos, poétesse.
Acron, d'Agrigente, médecin.
Praxille, de Sicyone, poétesse dithyrambique.

Euriphon, de Cnide, médecin.
Hérodote, d'Halicarnasse, historien.
Eladas, d'Argos, statuaire.
Hérodicus, de Sylebrie, médecin.

Prodicus de Cos, Gorgias, de Léonte, Polus, d'Agrigente, Alcidamas, d'Elée en Italie, Théodore, de Byzance,	rhéteurs, ou sophistes.

Socrate, d'Athènes, philosophe.

Hippocrate, de Cos, Thessalus son fils, Polybe son gendre, Dexippe, de Cos, son disciple, Apollonius son autre disciple,	médecins-observateurs.
Euripide, d'Athènes, Agathon, d'Athènes,	poetes tragiques.
Magnès, Cratès, Eupolis, Cratinus,	poetes comiques.

Stésichore le jeune, d'Himère, poete élégiaque.
Amériste son frère, mathématicien.
Phryxis, de Mytilène, musicien.
Périclès, d'Athènes, orateur.
Aspasie, de Milet, poétesse et sophiste.
Phidias, d'Athènes, statuaire.

Myus, graveur.

Coroebus, Ménésicle, Xénocle, d'Athènes, Métagène, de Xypète, Callicrate, Ictinus, Carpion, — architectes.

Artémon, de Clazomène, méchanicien.

Myrmécide, sculpteur en ivoire.

Anaxagore, de Clazomène, philosophe.

Alcamène, d'Athènes, Agoracrite, de Paros, — statuaires de l'école de Phidias.

Critias-Nésiotes, ou l'insulaire, statuaire.

Damon, d'Athènes, musicien.

Acragas, graveur.

Archélaus, de Milet, philosophe.

Ion, de Chio, poete tragique et historien.

Cratyle, disciple d'Héraclite, Hermogène, disciple de Parménide, — philosophes.

Antiphon, d'Athènes, Thrasymaque, de Chalcédoine. Polycrate, d'Athènes. — rhéteurs.

Aristophane, d'Athènes, poete de l'ancienne comédie.

Phrynicus, Stratis, Phérécrate, Platon, Téleclide, Théopompe, — poetes comiques.

Andocides, d'Athènes, orateur.
Thucydide, d'Alimonte dans l'Attique, historien.
Phaenus, d'Athènes, astronome.
Lysias, d'Athènes, orateur.
Méton, d'Athènes,
Euctémon, d'Athènes, } astronomes.
Théodore, de Cyrène,
Hippocrate, de Chio, } mathématiciens.
Antimaque, de Colophon, poete épique.
Théophile, d'Epidaure, poete comique.
Hégémon, de Thasos, poete tragique et parodiste.
Choerile, de Samos, poete et historien.
Polyclète, d'Argos, statuaire et architecte.
Phradmon, d'Argos,
Gorgias,
Callon, d'Elée,
Myron, d'Eleuthrée,
Pérelius, } statuaires.
Pythagore, de Rhégium, statuaire.
Timocréon, de Rhodes, poete comique et satirique.
Théophraste, de Piérie, musicien.
Nicodore, de Mantinée, législateur.
Diagoras, de Mélos, philosophe.
Evénus, de Paros, poete élégiaque.
Simonide, de Mélos, poete et grammairien.
Dioclès, de Syracuse, législateur.
Epicharme, de Cos, poete comique.

Cratippe, historien.
Polignote, de Thamos, peintre.
Clitodème, historien.
Alexis, de Sicyone,
Asopodore, d'Argos,
Aristide, } statuaire de l'école
Phrynon, } de Polyclète.
Dinon,
Athénodore, de Clitore,
Damias, de Clitore.
Micon d'Athènes,
Démophile, d'Himère, } peintres.
Nésèas, de Thasos,
Gorgasus, de Sicile,
Lycius, fils de Myron, } statuaires.
Antiphane, d'Argos,
Aglaophon, de Thasos,
Chepisodore,
Phryllus,
Evénor, d'Ephèse, } peintres.
Panson, son compatriote,
Denys, de Colophon,
Canthare, de Sicyone, } statuaires.
Clèon son compatriote,
Nicanor, de Paros,
Arcésilaus son compatriote, } peintres encaus-
Lysippe, d'Egine, } tiques.
Bryètes, de Sycione,
Coeriphon, de Sphettie, poéte tragique.
Théramène, d'Athènes, orateur.

Carcinus, d'Athènes, poéte tragique.
Théatète, astronome et mathématicien.
Teleste, de Sélinonte, poéte dithyrambique.

QUATRIÈME SIÈCLE.

AVANT JESUS-CHRIST,

Depuis l'an 400, jusqu'à l'an 300.

Philolaus, de Crotone, philosophe et astronome.*

Euryre, de Métapont,
Clinias, de Tarente, } philosophes.

Histiée, de Colophon, musicien.

Naucyde, d'Argos,
Diomène,
Patrocle, de Cotrone,
Téléphane, de Phocée,
Canachus, de Sicyone,
Aristocle son frere, } statuaires.

Apollodore, d'Athènes, peintre.
Critias, d'Athènes, poéte et orateur.

Chersiphron, de Cnosse,
Métagène son fils, } architectes.

Timée, de Locres, philosophe.

Zeuxis, d'Héraclée,
Parrhasius, d'Ephèse,
Timanthe, de Cithnos,
Androcyde, de Cysique,
Euxénidas, de Sicyone,
Eupompe son compatriote, } peintres

Diogène, d'Athènes, poéte tragique.

Nicostrate, fils d'Aristophane, acteur et poete comique.

Théodore,
Paulus,
Callipide,
Méniscus, } acteurs tragiques.

Sotade, d'Athènes, poéte de la moyenne comédie.

Eschines, d'Athènes,
Antisthène, d'Athènes,
Aristippe, de Cyrène.
Cebès, d'Athènes,
Criten, d'Athènes,
Euclide, de Mégare,
Ménédème, d'Erétrie,
Phaedon, d'Elée.
Simias, de Thèbes. } philosophes de l'école de Socrate.

Timothée, de Milet, poete dithyrambique et musicien.

Ecphante, de Crotone,
Hippon, de Rhégium, } philosophes.

Léodamas, de Thasos, mathématicien.

Archytas, de Tarente, philosophe, méchanicien et musicien.

Néoclite, mathématicien.

Echécrate, de Locres, philosophe.

Diogène, de Sicyone, historien.

Philoxène, de Cithère, poete lyrique, dithyrambique et tragique.

Philiste, de Syracuse, orateur et historien.

Polycide, zoographe et musicien,

Xénagore, de Syracuse, constructeur de navires.

Antigénides, de Thèbes, musicien.

Anaxandride, de Camire, poete tragique et comique.

Arété, fille d'Aristippe, philosophe.

Eubule, d'Athènes, poete comique.

Scopas,
Bryaxis,
Timothée,
Léocharès, } statuaires.

Ctésias, de Cnide, médecin et historien.

Phytéus,
Satyras, } architectes.

Tinichus, de Chalcis, poete hymnographe.

Anaximandre, de Milet, historien.

Pausias, de Sicyone, peintre.

Théodore, l'athée,
Archippe, de Tarente, } philosophes.

Pamphile, de Macédoine, peintre.

Denys, de Thèbes, poete-musicien.

Lysis, philosophe et poete.

Euphranor, de Corinte, peintre et statuaire.

Xénophon, d'Athènes, philosophe et historien.

Cydias, de Cithnos,
Nicomaque,
Calades, } peintres.

Hégésias-Pisithanatus, philosophe.

Philiston, de Locres, médecin.
Léon, mathématicien.
Echion, } pentres et statuaires.
Thérimaque,
Annicéris, } philosophes.
Platon, d'Athènes,
Eudoxe, de Cnide, philosophe, astronome et mathématicien.
Dion, de Syracuse, philosophe.
Isocrate, d'Athènes, rhéteur et philosophe.
Amicas, d'Héraclée, } mathématiciens.
Ménoexme,
Dinostrate son frère,
Theudius, de Magnésie,
Athénée, de Cyzique,
Hermotique, de Colophon,
Philippe, de Medinée, astronome et géometre.
Aristolans, } peintres, élèves de Pausias.
Méchopane,
Antidote,
Calliclès,
Hélicon, de Cyzique, astronome.
Policlès, d'Athènes, } statuaires de l'école d'Athènes.
Céphisodote son compatriote,
Hippatodore,
Aristogiton,
Hermias, de Méthymne, } historien.
Eubulide, de Milet,
Athanis, de Syracuse,

Timoléon, de Corinte, législateur.
Céphalus, de Corinthe, jurisconsulte.

Théodecte, de Phasélis, rhéteur et poéte tragique,		Tous de l'école d'Isocrate.
Théopompe, de Chio, historien,		
Naucrate, rhéteur,		
Ephore, de Cume, historien,		
Céphisodore, rhéteur,		
Asclépias, de Trogile en Sicile.	poétes tragiques.	
Astydamas, d'Athènes,		
Lacrite, d'Athènes orateurs,		
Androtion, orateur et agrographe,		

Zoile d'Amphipolis, rhétheur, critique et grammairien.
Polyide, de Thessalie, méchanicien.

Euphante, d'Olynte,	historien.
Dionyhodore, de Béotie,	
Anaxis son compatriote,	

Phaléas, de Chalcédoine, politique.

Charès, de Lemnos,	agrographes.
Apollodore, de Lemnos,	

Praxitèle, d'Athènes, statuaire.

Lycurgue, d'Athènes,	orateurs.
Isée, de Chalcis,	

Speusippe, d'Athènes,	Philosophes de l'école de Platon.
Philippe, d'Oponte, astronome,	
Hestiée, de Périnthe,	
Eraste, de Scepsis,	

Corisque son compatriote, Timolaus, de Cysique, Euaeon, de Lapsaque,	Philosophes de l'école de Platon.
Pithon, d'Œnée, Héraclide son compatriote. Hippotaie, d'Athènes. Calippe son compatriote.	Philosophes de l'ecole de Platon.
Lasthénie, de Mantinée, Axiothée, de Philonte,	femmes philosophes.

Callistrate, d'Athènes, orateur.
Ménécrate, de Syracuse, médecin.
Critobule, médecin-chirurgien.

Nicomaque, Asclépiode, Théomneste, Mélanthius,	derniers peintres de l'école Sicyone.

Téléphane, de Mégère, musicien.
Syennésis, de Cypre, médecin physiologiste.

Démosthènes, d'Athènes, Hypéride, de Colyto dans l'Attique, Eschine d'Athènes, Dinarque, de Corinthe,	orateurs.

Autolicus, de Pitanée, astronome.
Praxagore, de Cos, médecin.

Xénophile, Chalcidien de Thrace, Echécrate, de Philonte, Phanton son compatriote, Dioclès, de Philonte,	derniers philosophes de l'école de Pithagore.

Polymneste son compatriote.

Pythéas, d'Athènes, orateur.
Dinon, historien.
Xénocrate, de Chalcédoine, philosophe.
Ænéas, tacticien.
Aristote, de Stagire, philosophe.
Anaximène, de Lampsaque, rhéteur et historien.
Diogène, de Sinope, philosophe.
Hérophile, de Chalcédoine, médecin-anatomiste.
Néophron, de Sicyone, poete-tragique.
Timothée, de Thébes, musicien.
Apelle, de Cos, peintre.
Aristide, de Thébes,
Protogène, de Caunie,
Antiphile, de Naucrate,
Nicias, d'Athènes,
Nicophane,
Alcimaque,
} peintres.
Philinus, de Cos, médecin empirique.
Démophile, fils d'Ephore, historien.
Calippe, de Cyzique, astronome.
Phocion, d'Athènes, philosophe et orateur.
Monime, de Syracuse, philosophe.
Marsyas, de Pella, historien.
Callisthene, d'Olinthe, philosophe et historien.
Aristoxène, de Tarente, philosophe, historien et musicien.
Onésicrite, d'Egine, philosophe et historien.
Alexis, de Thurium, poete comique.

Phanias, d'Erèse, Hyriade, Antiphane, de Délos, Epigène,	physiciens.

Cratès, de Thèbes, philosophe.
Hipparche, femme philosophe.
Métrocle, philosophe.

Diognète, Boeton, Nicobule,	arpenteurs géographes.

Choeréas, d'Athènes, méchanicien et agrographe.
Diade, méchanicien.
Ergotèle, graveur.
Thrasias, de Mantinée, médecin.
Antiphane, de Rhodes, poete comique.
Dinocrate, architecte.
Zénon, de Citium, philosophe.
Chrisippe, de Cnide, médecin.

Lysippe, de Sicyone, Lysistrate, de Sicyone, Sthénis, d'Olinthe, Euphronide, Socrate, de Chio, Ion, Silanion, d'Athènes,	statuaires.

Eudème, de Rodes, astronome, historien, géometre et physicien.
Granton, de Soles, philosophe.
Néarque, de Crète, navigateur-geographe.

Iphippus, d'Olinthe, historien.
Alexias, médecin.
Androsthène, de Thasos, voyageur-géographe.
Clitarque, fils de Dinon, historien.
Callias, d'Athènes, métallurgiste.
Théocraste, d'Erèse, philosophe.
Timée, de Taurominium, historien.
Ménandre, d'Athènes, }
Philémon, de Soles, } poetes de la nouvelle
Apollodore, de Géla, } comédie.
Nénédème, d'Erétrie, philosophe.
Tisicrate, de Sicyone, }
Zeuxis son disciple, } statuaires, élèves de
Iade, } Lysippe.
Aristobule, historien.
Héraclide, de Pont, philosophe historien, et politique.
Divllus, d'Athènes, historien.
Pamphile, d'Amphipolis, grammarien et agrographe.
Hécathée, d'Abdère, historien.
Démocharès, d'Athènes, orateur et historien.
Stilphon, de Mégare, philosophe.
Pythéas, de Marseille, astronome.
Epicure, d'Athènes, philosophe.
Métrodore, de Lampsaque, son disciple.
Léontium, courtisanne et philosophe.
Ptolomée, fils de Lagus, }
Callias, de Syracuse, } historiens.
Herménias, de Colophon, poete élégiaque.
Mégasthène, voyageur-géographe.

Eumène, de Cardie, historien.
Démétrius, de Phalère, philosophe et orateur.
Patrocle, navigateur-géographe.
Léon, de Byzance, historien.
Dicoearque, de Messène, philosophe, historien et géographe.
Simias, de Rhodes, poete énigmatique et grammairien.
Reinthon, de Syracuse, poete tragique.
Daimaque, voyageur et tacticien.
Epimaque, d'Athènes, architecte, méchanicien.
Philon, architecte.
Diphile, de Sinope, poete comique.
Apollonide,
Cronius, } graveur.
Eyhémère, de Messène, philosophe-mythologiste.
Diognète, de Rhodes, architecte-méchanicien
Charès, de Linde, fondeur.
Callias d'Arade, architecte-méchanicien.
Philétas, de Cos; critique et grammairien.
Polémon, d'Athenes,
Straton, de Lampsaque, } philosophes.
Arcésilaus, d'Eolie,
Euthychide,
Euthicrate,
Lahippe,
Timarque, } statuaires de l'école de Lysippe.
Céphisodore,
Pyromaque,

Erasistrate, de Cos, médecin-dogmatique.
Timocharis, astronome.
Zénodote, poete, grammaticien, et éditeur d'Homere.
Euclide, mathématicien.

N B. *On a ajouté quatre ans à ce siècle, qui finit à l'archontat d'Hégémaque exclusivement, afin de n'etre pas obligé de supprimer quelques hommes de lettres ou artistes qui s'étoient déjà fait connoitre à cette époque.*

Fin de la Table deuxième.

TABLE III.me

Contenant les noms des Hommes illustres, rangés par ordre alphabetique.

Dans la table précédente, les noms des auteurs ou des artistes sont rangés par ordre chronologique; ils le sont dans celle-ci par ordre alphabétique, et accompagnés de notes qui renvoient aux différens siècles avant l'ère vulgaire.

On a cru qu'en liant ainsi les deux tables, on épargneroit des recherches à ceux qui lisent ou qui écrivent. Quand on verra, par exemple, à côté du nom de Solon, le chiffre romain VI, on pourra recourir à la table précédente; et, en parcourant la liste des hommes illustres qui ont vécu dans le sixième siècle avant J. C., on trouvera que Solon est un des premiers de cette liste, et qu'il a dû en conséquence fleurir vers l'an 590 avant J. C.

L'étoile que l'on a placée à côté d'un petit nombre de noms, désigne le treizième, douzième et onzième siècles avant J. C.

A

Noms & qualités.	*Siècles avant J. C.*
Acragas, graveur.	v
Acron, médecin	v
Acusilaus, historien	vi
Æneas, tacticien	iv
Agatharque, architecte	v
Agathon, poete.	v
Agéladas, statuaire	v
Aglaophon, peintre	v
Agoracrite, statuaire	v
Alcamène, statuaire.	v
Alcée, poete	vii
Alcidamas, rhéteur	v
Alcimaque, peintre	iv
Alcmœon, philosophe	v
Alcman, poete	vii
Alexias, médecin	iv
Alexis, poete	iv
Alexis, statuaire	v
Amériste, mathématicien	v
Amiclas, mathématicien	iv
Aminocle, constructeur de navires	viii
Anacréon, poete	vi
Anaxagore, philosophe	v
Anaxagore, statuaire	v
Anaxandride, poete	iv

Noms & qualités.	*Siècles avant J. C.*
Anaximandre, historien	iv
Anaximandre, philosophe	vi
Anaximène, philosophe	vi
Anaximène, rhéteur	iv
Anaxis, historien	iv
Andocide, orateur	v
Androcyde, peintre	iv
Androdamas, législateur	vi
Androsthène, voyageur	iv
Androtion, orateur	iv
Angélion, statuaire	vi
Annicéris, philosophe	iv
Antidote, peintre	iv
Antigénide, musicien	iv
Antimachide, architecte	vi
Antimaque, poete	v
Antiochus, historien	vi
Antiphone, physicien	iv
Antiphane, poete	iv
Antiphane, statuaire	v
Antiphile, peintre	iv
Antiphon, rhéteur	v
Antistate, architecte	vi
Antistène, philosophe	iv
Apelle, peintre	iv
Apollodore, argographe	iv
Apollodore, peintre	iv
Apollodore, poete	iv

Noms & qualités.	*Siècles avant J. C.*
Apollonide, graveur	iv
Apollonius, médecin	v
Arcésilaus, peintre	v
Arcésilaus, philosophe	iv
Archélaus, philosophe	v
Alchémus, statuaire	vi
Archias, architecte	v
Archiloque, poete	viii
Archippe, philosophe	iv
Archytas, philosophe	iv
Arctinus, poete	ix
Ardale, poete	x
Arète, philosophe	iv
Arignote, femme philosophe	vi
Arion, poete	vii
Aristéas, historien	v
Aristée, philosophe	vi
Aristide, peintre	iv
Aristide, statuaire	iv
Aristippe, philosophe	iv
Aristobule historien	iv
Aristocle, peintre	viii
Aristocle, statuaire	iv
Aristogiton, statuaire	iv
Aristolaus, peintre	iv
Aristomede, statuaire	v
Aristophane, poete	v
Aristophon, peintre	iv

Noms & qualités.	*Siècles avant J. C.*
Aritsote, philosophe.	iv
Aristoxene, philosophe	iv
Artémon, méchanicien	v
Asclépias, poete	iv
Asclépiodore, peintre	vi
Asopodore, statuaire	v
Aspasie, poete	v
Astydamus, poete	iv
Athanis, historien	iv
Athénée, mathématicien	iv
Athénis, statuaire	vi
Athénodore, statuaire	v
Autolicus, astronome	iv
Automede, poete	*
Axiothée, femme philosophe	iv

B

Bacchylide, poete	vi
Bias, un des 7 sages, poete	iv
Bion, mathématicien	v
Bœton, arpenteur	iv
Briétès, peintre	v
Bryaxis, statuaire	iv
Bularque, peintre	viii
Bupalus, statuaire	vi

C

Noms & qualités.	*Siècles avant J. C.*
Cadmus, historien	vi
Caladès, peintre	iv
Calleschros, architecte	vi
Callias, architecte	iv
Callias, historien	iv
Callias, métallurgiste	iv
Calliclès, peintre	iv
Callicrate, architecte	v
Callius, poete	viii
Callipide, acteur	iv
Callippe, astronome.	iv
Callippe, philosophe	iv
Callisthène, philosophe	iv
Callistrate, orateur	iv
Callitèle, statuaire	v
Callon, statuaire	vi
Callon, statuaire	v
Canachus, statuaire	iv
Canthare, statuaire	v
Carcinus, poete	v
Carpion, architecte	v
Cebès, philosophe	iv
Céphalus, jurisconsulte	iv
Céphisodore, peintre	v
Céphisodore, rhéteur	iv

Noms & qualités.	*Siècles avant J. C.*
Céphisodote, statuaire	iv
Cépion, musicien	vii
Chionidès, poète	v
Cœréas, méchanicien	iv
Chœrile, poete	vi
Chœrile, poete	v
Chœriphon, poete	v
Charès, agrographe	iv
Charès, fondeur	iv
Charmadas, peintre	ix
Charondas, législateur	viii
Chersias, poète	vi
Chersiphron, architecte	iv
Chilon, un des 7 sages	vi
Chionides, poete	v
Chiron, astronome	v
Chrysippe, médecin	iv
Cimon, peintre	viii
Cinœthe, éditeur d'Homère	vi
Cinœthon, poete	viii
Cléarque, statuaire	vi
Cléobule, un des 7 sages, législateur	vi
Cléobuline, poete	vi
Cléon, statuaire	v
Cléophante, peintre	ix
Cléostrate, astronome	vi
Clinias, philosophe	iv
Clitarque, historien	iv

Noms & qualités.	*Siècles avant J. C.*
Clitodème, historien	v
Clonas, poete	vii
Corax, rhéteur	v
Corinne, poetesse	v
Corinnus, poete	*
Corisque, philosophe	iv
Corœbus, architecte	v
Crantor, philosophe	iv
Cratès, philosophe	iv
Cratès, poete	v
Cratinus, poete	v
Cratippe, historien	v
Cratyle, philosophe	v
Critias-Nesiotes, statuaire	v
Critias, poete	iv
Critobule, médecin	iv
Criton, philosophe	iv
Cronius, graveur	iv
Ctésias, médecin	iv
Cydias, peintre	iv

D

Damaque, voyageur	iv
Damaste, historien	iv
Daméas, statuaire	iv
Damias, statuaire	v
Damo, femme philosophe	vi

Noms & qualités.	*Siècles avant J. C.*
Damon, musicien	v
Damophile, poetesse	vii
Damopbon, statuaire	vi
Daphné ou Mantu, devineresse	*
Darès, poete	*
Dédale, sculpteur	*
Dédale, statuaire	vi
Déichous, historien	v
Démétrius, philosophe	iv
Démocède, médecin	vi
Démocharès, orateur	iv
Démocle, historien	v.
Démocrite, philosophe	v
Démodoque, poéte	*
Démophile, historien	iv
Démophile, peintre	v
Démosthène, orateur	iv
Denys, historien	v
Denys, poete	iv
Denys, statuaire	v
Dexippe, médecin	v
Diade, méchanicien	iv
Diagoras, philosophe	v
Dibutade, sculpteur	vii
Dicæarque, philosophe	iv
Dictis, poete	*
Dinarque, orateur	iv
Dinias, peintre	ix

Noms & qualités.	*Siècles avant J. C.*
Dinocrate, architecte	iv
Dinomène, statuaire	iv
Dinon, historien	iv
Dinon, statuaire	v
Dinostrate, mathématicien	iv
Dioclès, legislateur	v
Dioclès, philosophe	iv
Diogène, historien	iv
Diogène, philosophe	v
Diogène, philosophe	iv
Diogène, poete	iv
Diognète, architecte	iv
Diognète, arpenteur	iv
Dion, philosophe	iv
Dionysiodore, historien	iv
Diphile, poete	iv
Dipœnus, statuaire	vi
Diyllus, historien	iv
Dolon, farceur	vi
Dontas, statuaire	vi
Doryclidas, statuaire	vi
Dracon, législateur	vii
Dropide, poete	vii

E

Echécrate, philosophe	iv
Echion, peintre	iv

Noms & qualités.	*Siècles avant J. C.*
Ecphante, philosophe	iv
Eladas, statuaire	v
Empédocle, philosophe	v
Ephore, historien	iv
Epicharme, poete	v
Epicure, philosophe	iv
Epidème, astronome	iv
Epigène, physicien	iv
Epimaque, architecte	iv
Epiménide, philosophe	vii
Erasistrate, médecin	iv
Eraste, philosophe	iv
Ergotèle, graveur	iv
Erinna, poetesse	vii
Eschine, orateur	iv
Eschine, philosophe	iv
Eschyle, poete	v
Esope, fabuliste	vi
Evénor, peintre	v
Evénus, poete	v
Evhémère, philosophe	iv
Eubule, poete	iv
Eubulide, historien	iv
Euchir, statuaire	vii
Euclide, mathématicien	iv
Euclide, philosophe	iv
Euctémon, astronome	v
Eudème, historien	v

Noms & qualités.	*Siècles avant J. C.*
Eudocus, sculpteur	*
Eudoxe, philosophe	iv
Eugamon, poete	iv
Eugéon, historien	v
Eumare, peintre	ix
Eumule, poete	ix
Eumène, historien	iv
Euoeon, philosophe	iv
Eupalinus, architecte	viii
Euphanse, historien	iv
Euphranor, peintre	iv
Euphronide, statuaire	iv
Enpolis, poete	v
Eupompe, peintre	iv
Euriphon, médecin	v
Euripide, poete	v
Euryte, philosophe	iv
Euthyclide, statuaire	iv
Euthycrate, statuaire	iv
Euxénidas, peintre	iv

G

Glaucias, statuaire	v
Glaucus, ouvrier en fer	vi
Glaucus, statuaire	v
Gorgasus, médecin	*

Noms & qualités.	*Siècles avant J. C.*
Gorgasus, peintre	v
Gorgias, rhéteur	v
Gorgias, statuaire	v

H

Harfalus, astronome	v
Hécatée, historien	v
Hécatée, historien	iv
Hégémon, poete	v
Hégésias-Pisithanatus, philosophe	iv
Hégésias, statuaire	v
Hélianax, législateur	vii
Hélicon, astronome	iv
Hellanicus, historien	vi
Héraclide, philosophe	iv
Héraclite, philosophe	vi
Hermésianax, poete	iv
Hermias, historien	iv
Hermogène, philosophe	v
Hermotime, mathématicien	iv
Hérodicus, médecin	v
Hérodote, historien	v
Hérophile, médecin	iv
Hésiode, poete	x
Hestiée, philosophe	iv
Hippon, philosophe	iv
Hipparchie, femme philosophe	iv

Noms & qualités.	*Siècles avant J. C.*
Hippase, philosophe	v
Hippias, philosophe	v
Hippocrate, mathématicien	v
Hippocrate, médecin	v
Hippodamus, architecte	v
Hippodique, poete	vi
Hipponax, poete	vi
Hippotale, philosophe	iv
Histiée, musicien	iv
Homère, poète	ix
Hygiémon, peintre	ix
Hipatodore, statuaire	iv
Hypéride, orateur	iv
Hyriade, physicien	iv

I

Iade, statuaire	iv
Ibycus, poete	vii
Ictinus, architecte	v
Ion, poete	v
Ion, statuaire	iv
Iphippus, historien	iv
Iphitus, legislateur	viii
Isée, orateur	iv
Isocrate, rhéteur	iv

L

Noms & qualités.	*Siècles avant J. C.*
Lacrite, orateur	iv
Lahippe, statuaire	iv
Lamprus, poete	v
Laphaès, statuaire	vi
Lasthénie, femme philosophe	iv
Lasus, poete	vi
Léocharès, statuaire	iv
Léodamas, mathématicien	iv
Léon, historien	iv
Léon, mathématicien	iv
Léontium, courtisane, philosophe	iv
Leschès, poete	vii
Leucippe, philosophe	v
Lycius, statuaire	v
Lycurgue, législateur	ix
Lycurgue, orateur	iv
Lysias, orateur	v
Lysippe, peintre	v
Lysippe, statuaire	iv
Lysis, philosophe	iv
Lysistrate, statuaire	iv

M

Machaon, médecin	*
Magnès, poete	v

Noms & qualités.	*Siècles avant J. C.*
Mandrocle, architecte	v
Manto ou Daphné, devineresse	*
Marsyas, historien	iv
Matricétas, astronome	iv
Méchopane, peintre	iv
Médon, statuaire	vi
Mégastène, voyageur	iv
Mélanippide, poete	vi
Mélanthus, peintre	iv
Mélas, statuaire	iv
Mélésagore, historien	v
Mélisandre, poete	x
Mélissus, philosophe	vi
Memnon, architecte	vi
Ménoechme, statuaire	vi
Ménoechme, mathématicien	iv
Ménandre, poete	iv
Ménécrate, médecin	iv
Ménédème, philosophe	iv
Ménésicle, architecte	v
Méniscus, acteur	iv
Métagène, architecte	v
Métagène, architecte	iv
Méton, astronome	v
Métrocle, philosophe	iv
Métrodore, philosophe	v
Métrodore, philosophe	iv
Micciade, statuaire	vi

Noms & qualités.	*Siècles avant J. C.*
Micon, peintre	v
Mimnerme, poete	vi
Mnésiphile, orateur	vi
Monime, philosophe	iv
Myrmécide, sculpteur	v
Myron, statuaire	v
Myrtis, poete	v
Myson, un des 7 sages	vi
Myus, graveur	v

N

Naucrate, rhéteur	iv
Naucyde, statuaire	iv
Néarque, navigateur	iv
Néoclite, mathématicien	iv
Néophron, poete	iv
Néséas, peintre	v
Nicanor, peintre	v
Nicias, peintre	iv
Niobule, arpenteur	iv
Nicodore, législateur	v
Nicomaque, médecin	*
Nicomaque, peintre	iv
Nicophane, peintre	iv
Nicostrate, acteur	iv

O

Noms & qualités.	*Siècles avant J. C.*
Ocellus, philosophe	v
Œnipode, philosophe	v
Onatas, statuaire	v
Onésicrite, philosphe	iv
Onomacrite, législateur	x
Onomacrite, poete	vi
Orœbantius, poete	*
Oxylus, législateur	*

P

Palamede, poete	*
Pamphile, grammairien	iv
Pamphile, peintre	iv
Paneus, peintre	v
Panyasis, poete	v
Pauson peintre	v
Parménide, philosophe	vi
Parrasius, peintre	iv
Patrocle, navigateur	iv
Patrocle, statuaire	iv
Pausias, peintre	v
Pérellus, statuaire	v
Périandre, législateur	vi
Péricles, orateur	v
Périclite, musicien	viii
Périle, fondeur	vi

Noms & qualités	*Siècles avant J. C.*
Phædon, philosophe	iv
Phænus, astronome	v
Phaléas, politique	iv
Phanias, physicien	iv
Phanton, philosophe	iv
Phéax, architecte	v
Phémius, musicien	*
Phémonoé, devineresse	*
Phérécrate, poete	v
Phérécide, philosophe	vi
Phérécide, historien	v
Phidias, statuaire	v
Phidon, législateur	ix
Philémon, poete	iv
Philétas, critique	iv
Philinus, médecin	iv
Philippe, astronome	iv
Philiste, orateur	iv
Philistion, médecin	iv
Philolaus, législateur	viii
Philolaus, philosophe	iv
Philon, architecthe	iv
Philoxène, poete	iv
Phocion, philosophe	iv
Phocylide, poete	vii
Phradmon, statuaire	v
Phryllus, peintre	v
Phrinicus, poete	v

Noms & qualités	*Siècles avant J. C.*
Phrynique, poete	iv
Phrynon, statuaire	v
Phryxis, musicien	v
Phytéus, architecte	iv
Pindare, poete	v
Pisandre, poete	viii
Pisistrate, éditeur d'Homère	vi
Pithon, philosophe	iv
Pittacus, un des 7 sages	vi
Platon, philosophe	iv
Platon, poete	v
Podalire, médecin	*
Polémon, philosophe	iv
Polus, acteur	iv
Polus, rhéteur	v
Polybe, médecin	v
Polycide, zoographe	iv
Polyclès, statuaire	iv
Polyclète, statuaire	v
Policrate, rhéteur	v
Polygnote, peintre	v
Polyde, mécanicien	iv
Polymneste, philosophe	iv
Polymneste, poete	ix
Polyzèle, historien	iv
Porinus, architecte	vi
Pratinas, poete	v
Praxagore, médecin	iv

Noms & qualités	*Siècles avant J. C.*
Praxille, poete	v
Praxitèle, statuaire	iv
Prodicus, rhéteur	v
Pronapide, poete	x
Protagore, philosophe	v
Protogène, peintre	iv
Ptolémée, historien	iv
Pyromaque, statuaire	iv
Pythagore, philosophe	vi
Pythagore, statuaire	v
Pythéas, astronome	iv
Pythéas, orateur	iv
Pythodore, statuaire	vi

R

Rhœcus, fondeur	vii
Rhinthon, poete	iv

S

Sacadas, poete	vi
Sapho, poétesse	vii
Satyrus, architecte	iv
Scopas, statuaire	iv
Scylax, navigateur	v
Scyllis, statuaire	vi
Silanion, statuaire	iv

Noms & qualités.	*Siècles avant J. C.*
Simias, philosophe	iv
Simias, poete	iv
Simon, statuaire	v
Simonide, poete	vi
Simonide, poete	v
Sisyphe, poete	*
Socrate, philosophe	v
Socrate, statuaire	v
Soldas, statuaire	vi
Solon, un de 7 sages	vi
Somis, statuaire	v
Sophocle, poete	v
Sophron, poete	v
Sostrate, statuaire	iv
Sotade, poete	iv
Speusippe, philosophe	iv
Spinthare, architecte	vi
Stésicore l'ancien, poete	vii
Stésicore le jeune, poete	v
Stésimbrote, historien	v
Sthénis, statuaire	iv
Stilpon, philosophe	iv
Stomius, statuaire	v
Stratis, poete	v
Straton, philosophe	iv
Susarion, farceur	vi
Sycunésis, médecin	iv

T

Noms & qualités.	*Siècles avant J. C.*
Tectée, statuaire	vi
Téleclide, poete	v
Téléphane, musicien	iv
Téléphane, statuaire	iv
Télésile, poete	v
Teleste, poete	v
Terpandre, poete	vii
Thalés, législateur	x
Thalés, philosophe	vi
Thamyris, musicien	*
Theætète, astronome	v
Théagène, historien	v
Théano, poete	vi
Théocle, statuaire	iv
Théodecte, rhéteur	iv
Théodore, acteur	iv
Théodore, fondeur	vii
Théodore, mathématicien	v
Théodore, philosophe	iv
Théodore, rhéteur	v
Théognis, poete	vi
Théomnestre, peintre	iv
Théophile, poete	v
Théophraste, musicien	v
Théopraste, philosophe	iv
Théopompe, historien	iv

Noms & qualités.	*Siècles avant J. C.*
Théopompe, poete	v
Téramène, orateur	v
Thérimaque, peintre	iv
Thespis, poete	vi
Thessalus, médecin	v
Theudius, mathématicien	iv
Thrasymaque, rhéteur	v
Thucydide, historien	v
Timagoras, peintre	v
Thimante, peintre	iv
Timarque, statuaire	iv
Timée, historien	iv
Timée, philosophe	iv
Timocharis, astronome	iv
Timocréon, poete	v
Timolaus, philosophe	iv
Timoléon, législateur	iv
Timothée, musicien	iv
Timothée, poete	iv
Timothée, statuaire	v
Tinicus, poete	iv
Tirésias, poete	*
Tirtée, poete	vii
Tisias, rhéteur	v
Tisicrate, statuaire	iv

X

Noms & qualités.	*Siècles avant J. C.*
Xantus, historien	vi
Xanthus, poete	v
Xénagore, constructeur de navires	iv
Xénarque, poete	v
Xénocle, architecte	v
Xénocrate, philosophe	iv
Xénocrite, poete	viii
Xénodame, poete	x
Xénomène, historien	vi
Xénophane, philosophe	vi
Xénophile, philosophe	iv
Xénophon, philosophe	iv

Z

Zaleucus, législateur	viii
Zénode, poete	iv
Zénon, philosophe	v
Zénon, philosophe	iv
Zeuxis, peintre	iv
Zeuxis, statuaire	iv
Zoïle, rhéteur	iv

Fin de la Table troisième.

TABLE IV.e

Rapport des Mesures Romaines avec les nôtres.

Il faut connoître la valeur du pied et du mille Romain, pour connoître les mesures itinéraires des Grecs.

Notre pied de roi est divisé en 12 pouces et en 144 lignes. On subdivise le total de ces lignes en 1440 parties, pour en avoir les dixièmes:

dixièmes de lignes.	*pouces.*	*lignes.*	
1440	12	„	
1430	11	11	
1420	11	10	
1410	11	9	
1400	11	8	
1390	11	7	
1380	11	6	
1370	11	5	
1360	11	4	
1350	11	3	
1340	11	2	
1330	11	1	
1320	11	„	
1315	10	11	5 dixièmes.
1314	10	11	4 id.
1313	10	11	3 id.
1312	10	11	2 id.

dixièmes de lignes.	*pouces.*	*lignes.*	
1311	10	11 1	dixièmes.
1310	10	11	
1309	10	10 9	id.
1308	10	10 8	id.
1307	10	10 7	id.
1306	10	10 6	id.
1305	10	10 5	id.
1304	10	10 4	id.
1303	10	10 3	id.
1302	10	10 2	id.
1301	10	10 1	id.
1300	10	10	
1299	10	9 9	id.
1298	10	9 8	id.
1297	10	9 7	id.
1296	10	9 6	id.
1295	10	9 5	id.
1294	10	9 4	id.
1293	10	9 3	id.
1292	10	9 2	id.
1291	10	9 1	id.
1290	10	9	

On s'est partagé sur le nombre des dixièmes de ligne qu'il faut donner au pied Romain. J'ai cru devoir lui en attribuer, avec M. d'Anville et d'autres savans, 1306, c'est-à-dire, 10 pouces, 10 lignes, 6 dixièmes de ligne.

Suivant cette évaluation, le pas Romains,

composé de 5 pieds, sera de 4 pieds de roi, 6 pouces, 5 lignes.

Le mille Romain, composé de 1000 pas, sera de 755 toises, 4 pieds, 8 pouces, 8 lignes. Pour éviter le fractions, je porterai avec M. d'Anville, le mille Romain, à 756 toises.

Comme on compte communément 8 stades au mille Romain, nous prendrons la huitième partie de 756 toises, valeur de ce mille, et nous aurons pour le stade 94 toises et demie. (D'Anville, mes. itinér. p. 70.

Les Grecs avoient diverses espèces de stades. Il ne s'agit ici que du stade ordinaire connu sous le nom d'Olympique.

Fin de la Table quatrième.

TABLE V.me

Rapport du pied Romain avec le pied de roi.

pieds romains.	pieds de roi.	pouces.	lignes.	
1	,,	10	10 6	dixièmes.
2	1	9	9 2	id.
3	2	8	7 8	id.
4	3	7	6 4	id.
5	4	6	5	
6	5	5	3 6	id.
7	6	4	2 2	id.
8	7	3	,, 8	id.
9	8	1	11 4	id.
10	9	,,	10	
11	9	11	8 6	id.
12	10	10	7 2	id.
13	11	9	5 8	id.
14	12	8	3 4	id.
15	13	7	2	
16	14	6	1 6	id.
17	15	5	,, 2	id.
18	16	3	10 8	id.
19	17	2	9 4	id.
20	18	1	8	
21	19	,,	6 6	id.
22	19	11	5 2	id.
23	20	10	3 8	id.
24	21	9	2 4	id.
25	22	8	1	

pieds romains.	*pieds de roi.*	*pouces.*	*lignes.*	
26	23	6	11 6	dixièmes.
27	24	5	10 2	id.
28	25	4	8 8	id.
29	26	3	7 4	id.
30	27	2	6	
31	28	1	4 6	id.
32	29	„	3 2	id.
33	29	11	1 8	id.
34	30	10	„ 4	id.
35	31	8	11	
36	32	7	9 6	id.
37	33	6	8 2	id.
38	34	5	6 8	id.
39	35	4	5 4	id.
40	36	3	4	
41	37	2	2 6	id.
42	38	1	1 2	id.
43	38	10	11 8	id.
44	39	10	10 4	id.
45	40	9	9	
46	41	8	7 6	id.
47	42	7	6 2	id.
48	43	6	4 8	id.
49	44	5	3 4	id.
50	45.	4	2	
60	54	5	„	
70	63	5	10	
80	72	6	8	
90	81	7	6	

pieds romains.	*pieds de roi.*	*pouces.*	*lignes.*
100	90	8	4
200	181	4	8
300	272	1	
400	362	9	4
500	453	6	8
600	544	2	
700	634	10	4
800	725	6	8
900	816	3	
1000	906	11	4
2000	1813	10	8
3000	2720	10	
4000	3627	9	4
5000	4534	8	8
6000	5441	8	
7000	6348	7	4
8000	7255	6	8
9000	8162	6	
10000	9069	5	4
15000	13604	2	
20000	18138	10	8

Fin de la Table cinquième.

TABLE VI.me

Rapport des Pas Romains avec nos Toises.

J'ai dit plus haut que le pas Romain composé de 5 pieds, pouvoit être de 4 de nos pieds, 6 pouces 5 lignes. (Voyez ci-dessus, pag. 81.)

pas romains.	*toises.*	*pieds.*	*pouces.*	*lignes.*
1	,,	4	6	5
2	1	3	,,	10
3	2	1	7	3
4	3	,,	1	8
5	3	4	8	1
6	4	3	2	6
7	5	1	8	11
8	6	,,	3	4
9	6	4	9	9
10	7	3	4	2
11	8	1	10	7
12	9	,,	5	,,
13	9	4	11	5
14	10	3	5	10
15	11	2	,,	3
16	12	,,	6	8
17	12	5	1	1
18	13	3	7	6
19	14	2	1	11
20	15	,,	8	4

pas romains.	*toises.*	*pieds.*	*pouces.*	*lignes.*
21	15	5	2	9
22	16	3	9	2
23	17	2	3	7
24	18	,,	10	,,
25	18	5	4	5
26	19	3	10	10
27	20	2	5	3
28	21	,,	11	8
29	21	5	6	1
30	22	4	,,	6
31	23	2	6	11
32	24	1	1	4
33	24	5	7	9
34	25	4	2	2
35	26	2	8	7
36	27	1	3	,,
37	27	5	9	5
38	28	4	3	10
39	29	2	10	3
40	30	1	4	8
41	30	5	11	1
42	31	4	5	6
43	32	2	11	11
44	33	1	6	4
45	34	,,	,,	9
46	34	4	7	2
47	35	3	1	7
48	36	1	8	,,

pas romains,	*toises.*	*pieds.*	*pouces.*	*lignes.*
49	37	,,	2	5
50	37	4	8	10
51	38	3	3	3
52	39	1	9	8
53	40	,,	4	1
54	40	4	10	6
55	41	8	4	11
60	45	2	1	,,
70	52	5	5	2
80	60	2	9	4
90	68	,,	1	6
100	75	3	5	8
200	151	,,	11	4
300	226	4	5	,,
400	302	1	10	8
500	377	5	4	4
600	453	2	10	,,
700	529	,,	3	8
800	604	3	9	4
900	680	1	3	,,
1000	755	4	8	8
2000	1511	3	5	4
3000	2267	2	2	,,
4000	3023	,,	10	8
5000	3778	5	7	4
10000	7557	5	2	8
20000	15115	4	5	4
30000	22673	3	8	,,

pas romains.	*toises.*	*pieds.*	*pouces.*	*lignes.*
40000	30231	2	10	8
50000	37789	2	1	4
100000	75578	4	2	8
200000	151157	2	5	4
300000	226736	,,	8	,,
400000	302314	4	10	8

Fin de la Table sixième.

TABLE VII.me

Rapport des Milles Romains avec nos Toises.

On a vu par la table précédente, qu'en donnant au pas Romain 4 pieds 6 pouces 5 lignes, le mille Romain contiendroit 755 toises 4 pieds 8 pouces 8 lignes. Pour éviter les fractions nous le portons, avec M. d'Anville, à 756 toises.

Il résulte de cette addition d'un pied 3 pouces 4 lignes, faite au mille Romain, une légère différence entre cette table et la précédente. Ceux qui exigent une précision rigoureuse, pourront consulter la sixième table; les autres pourront se contenter de celle-ci, qui dans l'usage ordinaire, est plus commode.

milles romains.	*toises.*	*milles romains*	*toises.*
1	756	11	8316
2	1512	12	9072
3	2268	13	9828
4	3024	14	10584
5	3780	15	11340
6	4536	16	12096
7	5292	17	12852
8	6048	18	13608
9	6804	19	14364
10	7560	20	15120

milles romains.	toises.	milles romaines.	toises.
21	15876	39	29484
22	16632	40	30240
23	17388	41	30996
24	18144	42	31752
25	18900	43	32508
26	19656	44	33264
27	20412	45	34020
28	21168	46	34776
29	21924	47	35532
30	22680	48	36288
31	23436	49	37044
32	24192	50	37800
33	24948	100	75600
34	25704	200	151200
35	26460	300	226800
36	27216	400	302400
37	27972	500	378000
38	28728	1000	756000

Fin de la Table septième.

TABLE VIII.me

Rapport du pied Grec à notre pied de roi.

Nous avons dit que notre pied est divisé en 1440 dixièmes de lignes, et que le pied romain en avoit 1306.

Le rapport du pied Romain au pied Grec, étant comme 24 à 25, nous aurons pour ce dernier 1360 dixièmes de ligne, et une très-légère fraction que nous négligerons : 1360 dixièmes de ligne donnent 11 pouces 4 lignes.

pied grecs.	*pieds de roi.*	*pouces.*	*lignes.*
1	”	11	4
2	1	10	8
3	2	10	
4	3	9	4
5	4	8	8
6	5	8	
7	6	7	8
8	7	6	4
9	8	6	
10	9	5	4
11	10	4	8
12	11	4	
13	12	3	4
14	13	2	8

pieds grecs.	*pied de roi.*	*pouces.*	*lignes.*
15	14	2	
16	15	1	4
17	16	8	
18	17		
19	17	11	4
20	18	10	8
21	19	10	
22	20	9	4
23	21	8	8
24	22	8	
25	23	7	4
26	24	6	8
27	25	6	
28	26	5	4
29	27	4	8
30	28	4	
31	29	3	4
32	30	2	8
33	31	2	
34	32	1	4
35	33		8
36	34		
37	34	11	4
38	35	10	8
39	36	10	
40	37	9	4
41	38	8	8
42	39	8	

pied grecs.	*pied de roi.*	*pouces.*	*lignes.*
43	40	7	4
44	41	6	8
45	42	6	
46	43	5	4
47	44	4	8
48	45	4	
49	46	3	4
50	47	2	8
100	94	5	4
200	188	10	8
300	283	4	
400	377	9	4
500	472	2	8
600	566	8	

Suivant cette table, 600 pieds Grecs ne donneroient que 94 toises 2 pieds 8 pouces, au-lieu de 94 toises 3 pieds, que nous assignons au stade. Cette légère différence vient de ce qu'à l'exemple de M. d'Anville, nous avons, pour abréger les calculs, donné quelque chose de plus au mille romain, et quelque chose de moins au stade.

Fin de la Table huitième.

TABLE IX.me

Rapport des Stades avec nos Toises, ainsi qu'avec les Milles Romain; le Stade fixé à 94 toises et demie.

stades.	*toises.*	*milles.*		
1	94 et demie		1	huitième.
2	189		2	id.
3	283 et demie		3	id.
4	378		4	id.
5	472 et demie		5	id.
6	567		6	id.
7	661 et demie		7	id.
8	756	1		
9	850 et demie	1	1	id.
10	945	1	2	id.
11	1039 et demie	1	3	id.
12	1134	1	4	id.
13	1228 et demie	1	5	id.
14	1323	1	6	id.
15	1417 et demie	1	7	id.
16	1512	2		
17	1606 et demie	2	1	id.
18	1701	2	2	id.
19	1795 et demie	2	3	id.
20	1890	2	4	id.
21	1984 et demie	2	5	id.
22	2079	2	6	id.

stades.	*toises.*	*milles.*		
23	2173 et demie	2	7	id.
24	2268	3		
25	2362 et demie	3	1	id.
26	2457	3	2	id.
27	2551 et demie	3	3	id.
28	2646	3	4	id.
29	2740 et demie	3	5	id.
30	2835	3	6	id.
35	3307 et demie	4	3	id.
40	3780	5		
45	4252 et demie	5	5	id.
50	4725	6	2	id.
55	5197 et demie	6	7	id.
60	5670	7	4	id.
65	6142 et demie	7	7	id.
70	6615	8	6	id.
75	7087 et demie	9	3	id.
80	7560	10		
85	8032 et demie	10	5	id.
90	8505	11	2	id.
95	8977 et demie	11	7	id.
100	9450	12	4	id.
200	18900	25		
300	28350	37	4	id.
400	37800	50		
500	47250	62	4	id.
600	56700	75		
700	66150	87	4	id.

stades.	*toises.*	*milles.*
800	75600	100 huitieme.
900	85050	112 4 id.
1000	94500	125
2000	189000	250
3000	283500	375
4000	378000	500
5000	472500	625
6000	567200	750
7000	661500	875
8000	756000	1000
9000	850500	1125
10000	945000	1250
11000	1039500	1375
12000	1134000	1500
13000	1228500	1625
14000	1323000	1750
15000	1417500	1875
16000	1512000	2000
17000	1606500	2125
18000	1701000	2250
19000	1795500	2375
20000	1890000	2500

Fin de la Table neuvième.

TABLE X.me

Rapport des Stades avec nos lieues de 2500 toises.

stades.	*lieues.*	*toises.*
1		94 et demie
2		189
3		283 et demie
4		378
5		472 et demie
6		567
7		661 et demie
8		756
9		850 et demie
10		945
11		1039 et demie
12		1134
13		1228 et demie
14		1323
15		1417 et demie
16		1512
17		1606 et demie
18		1701
19		1795 et demie
20		1890
21		1984 et demie
22		2079
23		2173 et demie

stades.	Lieues.	toises.
24		2268
25		2362 et demie
26		2457
27	1	52 et demie
28	1	146
29	1	240 et demie
30	1	335
35	1	407 et demie
40	1	1280.
45	1	1752 et demie
50	1	2225
55	2	197 et demie
60	2	670
65	2	1142 et demie
70	2	1615
75	2	2087 et demie
80	3	60
85	3	532 et demie
90	3	1005
95	3	1477 et demie
100	3	1950
110	4	395
120	4	1340
130	4	2285
140	5	730
150	5	1675
160	6	120
170	6	1065

stades.	*lieues.*	*toises.*
180	6	2010
190	7	455
200	7	1400
210	7	2345
220	8	790
230	8	1735
240	9	180
250	9	1125
260	9	2070
270	10	515
280	10	1460
290	10	2405
300	11	850
400	15	300
500	18	2250
600	22	1700
700	26	1150
800	30	600
900	34	50
1000	37	2000
1500	56	1750
2000	75	1500
2500	94	1250
3000	113	1000
4000	151	500
5000	189	
6000	226	2000
7000	264	1500

stades.	*lieues.*	*toises.*
8000	302	1000
9000	340	500
10000	378	
11000	415	2000
12000	453	1500
13000	491	1000
14000	529	500
15000	567	
16000	604	2000
17000	642	1500
18000	680	1000
19000	718	500
20000	756	
25000	945	
30000	1134	
40000	1412	
50000	1890	
60000	2268	
70000	2646	
80000	3024	
90000	3402	
100000	3780	
110000	4158	
120000	4536	
130000	4914	
140000	5292	
150000	5670	
160000	6048	

stades.	*lieues.*
170000	6426
180000	6804
190000	7182
200000	7560
210000	7938
220000	8316
230000	8694
240000	9072
250000	9450
260000	9828
270000	10206
280000	10584
290000	10962
300000	11340
400000	15120

Fin de la Table dixième.

TABLE XI.me

Traduction des monnoies d'Athènes.

Il ne s'agit pas ici des monnoies d'or et de cuivre, mais simplement de celles d'argent. Si on avoit la valeur des dernières, on auroit bientôt celle des autres.

Le talent valoit . . . . 6000 drachmes.
La mine . . . . 100 dr.
Le tétradracme . . . . . 4 dr.
La drachme se divisoit en six oboles.

On ne peut fixer d'une manière précise la valeur de la drachme. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'en approcher. Pour y parvenir, on doit en connoître le poids et le titre.

J'ai opéré sur les tétradracmes, parce qu'ils sont plus communs que les dracmes, leurs multiples et leurs subdivisions.

Des gens de lettres, dont l'exactitude m'étoit connue, ont bien voulu se joindre à moi pour peser une très-grande quantité de ces médailles. Je me suis ensuite adressé à M. Tillet, de l'Académie des Sciences, Commissaire du Roi pour les essais et affinages des monnoies. Je ne parlerai ni de ses lumières, ni de son amour pour le bien public, et son zèle pour le progrès des lettres; mais je dois le remercier de la bonté qu'il a eue de faire fondre quel-

ques tétradracmes que j'avois reçus d'Athènes, d'en constater le titre, et d'en comparer la valeur avec celle de nos monnoies actuelles.

On doit distinguer deux sortes de tétradracmes ; les plus anciens qui ont été frappés jusqu'au temps de Périclès, et peut-être jusques vers la fin de la guerre du Péloponèse, et ceux qui sont postérieurs à cette époque. Les uns et les autres représentent d'un côté la tête de Minerve, et au revers une chouette. Sur les seconds, la chouette est posée sur un vase ; et l'on y voit des monogrammes ou des noms, et quelquefois, quoique rarement, les un mêlés, avec les autres.

1.º *Tétradracmes plus anciens* Ils sont d'un travail plus grossier, d'un moindre diamètre, et d'une plus grande épaisseur. Les revers présentent des traces plus ou moins sensibles de la forme quarrée qu'on donnoit au coin dans les temps les plus anciens. Voyez les Mém. de l'Acad. de bell. lett. t. 24 p. 30.

Eisenschmid (de ponder. et mens. sect. 1, cap. 3.) en publia un qui pesoit, à ce qu'il dit, 333 grains ; ce qui donneroit pour la drachme 83 grains un quart. Nous en avons pesé 14 semblables, tirés la plupart du cabinet du Roi ; et les mieux conservés ne nous ont donné que 324 grains un quart. On en trouve un pareil nombre dans le recueil des médailles de villes de feu M. le docteur Hunter (pag. 48 et 49).

Le plus fort est de 265 grains et demi, poids anglais, qui répondent à 323 et demi de nos grains.

Ainsi, nous avons d'un côté, un médaillon qui pesoit, suivant Eisenschmid, 333 grains, et de l'autre 28 médaillons, dont les mieux conservés n'en donnent que 324. Si cet auteur ne s'est point trompé, si l'on découvre d'autres médaillons du même temps et du même poids, nous conviendrons que dans quelques occasions, on les a portés à 332 ou 336 grains; mais nous ajouterons qu'en général ils n'en pesoient qu'environ 324; et comme dans l'espace de 2200 ans, ils ont dû perdre quelque chose de leur poids, nous pourrons leur attribuer 328 grains; ce qui donne pour la dracme 82 grains.

Il falloit en connoître le titre. M. Tillet a eu la complaisance d'en passer à la coupelle un qui pesoit 324 grains: il a trouvé qu'il étoit à 11 deniers 20 grains de fin, et que la matière presque pure dont il étoit composé, valoit intrinséquement, au prix du tarif, 52 liv. 14 s. 3. den. le march.

„ Ce tétradrachme, dit M. Tillet, valoit donc intrinséquement 3 liv. 14 sols, tandis que 324 grains de la valeur de nos écus, n'ont de valeur intrinseque que 3 liv. 8 sols.

„ Mais la valeur de l'une et de l'autre matière d'argent, considérée comme monnoie, et chargée des frais de fabrication et du droit de

seigneuriage, recoit quelque augmentation au-delà de la matière brute; et de là vient qu'un marc d'argent, composé de 8 écus de 6 liv. et de 3 pièces de 12 sols; vaut, par l'autorité du prince, dans la circulation du commerce, 49 liv. 16 sols, c'est-à-dire, une liv. 7 sols au-delà du prix d'un autre marc non monnoyé, de la matière des écus „. Il faut avoir égard à cette augmentation, si l'on veut savoir combien un pareil tétradrachme vaudroit de notre monnoie actuelle.

Il résulte des opérations de M. Tillet, qu'un marc de tétradrachmes, dont chacun auroit 324 grains de poids, et 11 deniers 20 grains de fin, vaudroit maintenant dans le commerce 54 livres 3 sols 9 den.; chaque tétradrachme, 3 liv. 16 s.; chaque drachme, 19 sols, et le talent 5700 livres.

Si le tétradrachme pese 328 grains, et la drachme 82, elle aura valu 19 sols, et environ 3 den. et le talent à-peu-près 5775 liv.

A 332 grains de poids pour le tétradrachme, la drachme pesant 83 grains, vaudroit 19 sols et environ 6 deniers, et le talent à-peu-près 5850 liv.

A 336 grains pour le tétradrachme, à 84 pour la dracme, elle vaudroit 19 sols 9 den., et le talent environ 5925 liv.

Enfin, donnons au tétradrachme 340 grains de poids, à la dracme 85, la valeur de la dra-

chme sera d'environ une liv., et celle du talent d'environ 6000 liv.

Il est inutile de remarquer que si on attribuoit un moindre poids au tétradrachme, la valeur de la dracme et du talent diminueroit dans la même proportion.

2.° *Tétradrachmes moins anciens*. Il ont eu cours pendant 4 ou 5 siècles : ils sont en beaucoup plus grand nombre que ceux de l'article précédent, et en diffèrent par la forme, le travail, les monogrammes, les noms des magistrats, et d'autres singularités que présentent les revers, et sur-tout par les riches ornemens dont la tête de Minerve est parée. Il y a même lieu de penser que les graveurs dessinèrent cette tête d'après la célèbre statue qu'on voyoit à la citadelle d'Athènes. Pausanias (lib. 1. cap. 24, pag. 56.) observe qu'entre autres ornemens, Phidias avoit représenté un griffon sur chaque côté du casque de la Déesse; et ce symbole paroit en effet sur les tétradrachmes postérieurs au temps de cet artiste, et jamai sur les plus anciens.

Nous avons pesé plus de 160 tétradrachmes dont je parle maintenant. Le cabinet du roi en possède plus de 120. Les plus forts, mais en très-petit nombre, vont à 320 grains ; les plus communs à 315, 314, 313, 312, 310, 306, ec. quelque chose de plus ou de moins, suivant les différens degrés de leur conservation. Il s'en trou-

ve d'un poids fort inférieur, parce qu'on en avoit altéré la matière.

Sur plus de 90 tétradrachmes décrits avec leur poids, dans la collection des médailles de villes de M. le docteur Hunter, publiée, avec beaucoup de soin en Angleterre, 7 à 8 pesent au-delà de 320 de nos grains, un entre autres, qui présente les noms de Mentor et de Moschion, pese 271 trois quarts de grains anglois, environ 331 de nos grains; singularité d'autant plus remarquable, que de cinq autres médaillons du même cabinet avec les mêmes noms, le plus fort ne pese qu'environ 318 de nos grains, et le plus foible, que 312, de même qu'un médaillon semblable du cabinet du roi. J'en avois témoigné ma surprise à M. Combe, qui a publié cet excellent recueil. Il a eu la bonté de vérifier le poids du tétradrachme dont il s'agit, et il l'a trouvé exact. Ce monument prouveroit tout au plus qu'il y eut dans le poids de la monnoie une augmentation qui n'eut pas de suite.

Quoique la plupart des tétradrachmes aient été altérés par le fret et par d'autres accidens, on ne peut se dispenser de reconnoître à l'inspection générale, que le poids des monnoies d'argent avoit éprouvé de la diminution. Fut-elle successive? à quel point s'arrêta-t-elle? c'est ce qui est d'autant plus difficile à décider, que sur les médaillons de même temps, on voit

tantôt une uniformité de poids très-frappante, et tantôt une différence qui ne l'est pas moins. De trois tétradrachmes qui offrent les noms de Phanoclès et d'Apollonius (recueil de Hunter, pag. 54), l'un donne 253 grains, l'autre 253 un quart, et le troisième 253 trois quarts, poids anglois; environ 308 grains un tiers, 308 grains deux tiers, 308 grains, poids françois; tandis que neuf autres, avec les noms de Nestor et de Mnaséas, s'affoiblissent insensiblement depuis environ 320 de nos grains, jusqu'à 310 (ibid. pag. 53).

Outre les accidens qui ont par-tout altéré le poids des médailles anciennes, il paroît que les monétaires grecs, obligés de tailler tant de drachmes à la mine ou au talent, comme les nôtres tant de pièces de 12 sols au marc, étoient moins attentifs qu'on ne l'est aujourd'hui à égaliser le poids de chaque pièce.

Dans les recherches qui m'occupent ici, on est arrêté par une autre difficulté. Les tétradrachmes d'Athènes n'ont point d'époque; et je n'en connois qu'un dont on puisse rapporter la fabrication à un temps déterminé. Il fut frappé par ordre du tyran Aristion, qui, en 88 avant J. C., s'étant emparé d'Athènes, au nom de Mithridate, en soutint le siège contre Sylla. Il représente d'un côté la tête de Minerve; de l'autre, une étoile dans un croissant, comme sur les médailles de Mithridate. Autour de

ce type, est le nom de ce prince, celui d'Athènes, et celui d'Aristion. Il est dans la collection de M. Hunter. M. Combe, à qui je m'étois adressé pour en avoir le poids, à bien voulu prendre la peine de s'en assurer, et de marquer que le médaillon pese 254 grains anglois, qui équivalent à 309 et 18 32.e de nos grains. Deux tétradrachmes du même cabinet, où le nom du même Aristion se trouve joint à deux autres noms, pésent de 313 à 314 de nos grains.

Parmi tant de variations que je ne puis pas discuter ici, j'ai cru devoir choisir un terme moyen. Nous avons vu qu'avant et du temps de Périclès, la drachme étoit de 81, 82 et même 83 grains. Je suppose qu'au siècle suivant, temps où je place le voyage d'Anacharsis, elle étoit tombée à 79 grains; ce qui donne pour le tétradrachme 316 grains: je me suis arrêté à ce terme, parce que la plupart des tétradrachmes bien conservés en approchent.

Il paroît qu'en diminuant le poids des tétradrachmes, on en avoit affoibli le titre. A cet égard, il n'est pas facile de multiplier les essais. M. Tillet a eu la bonté de passer deux tétradrachmes à la coupelle. L'un pesoit 311 grains et environ deux tiers; l'autre 310 grains, un 16.e de grains. Le premier s'est trouvé de 11 deniers 12 grains de fin, et n'avoit en conséquence qu'une 24.e partie d'alliage; l'autre étoit de 11 deniers 9 grains de fin.

En donnant au tétradrachme 316 grains de poids, 11 deniers, 12 grains de fin, M. Tillet s'est convaincu que la drachme équivaloit à 18 sols et un quart de denier de nôtre monnoie. Nous dirons qu'en supposant, ce qui est très-vraisemblable, ce poids et ce titre, le talent valoit 5400 liv. de notre monnoie actuelle. C'est d'après cette évaluation, que j'ai dressé la table suivante. Si en conservant le même titre, on n'attribuoit au tétradrachme que 312 grains de poids, la drachme de 78 grains, ne seroit que de 17 sols 9 den., et le talent de 5325 liv. Ainsi, la diminution ou l'augmentation d'un grain de poids par drachme, diminue ou augmente de 3 den. la valeur de cette drachme, et de 75 liv. celle du talent. On suppose toujours le même titre.

Pour avoir un rapport plus exact de ces monnoies avec les nôtres, il faudroit comparer la valeur respective des denrées. Maïs j'ai trouvé tant de variations dans celles d'Athènes, et si peu de secours dans les auteurs anciens, que j'ai abandonné ce travail. Au reste, il ne s'agissoit pour la table que je donne ici, que d'une aproximation générale.

Elle suppose, comme je l'ai dit, une drachme de 79 grains de poids, de 11 den. 12 grains de fin, et n'est relative qu'à la seconde espèce de tétradrachmes.

dracmes.	*livres.*	*sols.*
une drache		18
obole, ou sixième partie de la dracme		3
2	1	16
3	2	14
4	3	12
5	4	10
6	5	8
7	6	6
8	7	4
9	8	2
10	9	
11	9	18
12	10	16
13	11	14
14	12	12
15	13	10
16	14	8
17	15	6
18	16	4
19	17	2
20	18	
21	18	18
22	19	16
23	20	14
24	21	12
25	22	10
26	23	8

dracmes.	*livres*	*sols.*
27	24	6
28	25	4
29	26	2
30	27	
31	27	18
32	28	16
33	29	14
34	30	12
35	31	10
36	32	8
37	33	6
38	34	4
39	35	2
40	36	
41	36	18
42	37	16
43	38	14
44	39	12
45	40	10
46	41	8
47	42	6
48	43	4
49	44	2
50	45	
51	45	18
52	46	16
53	47	14
54	48	12
55	49	10

dracmes.	livres.	sols.
56	50	3
57	51	6
58	52	4
59	53	2
60	54	
61	54	18
62	55	16
63	56	14
64	57	12
65	58	10
66	59	8
67	60	6
68	61	4
69	62	2
70	63	
71	63	18
72	64	16
73	75	15
74	66	12
75	67	10
76	68	8
77	69	6
78	70	4
79	71	2
80	72	
81	72	18
82	73	16
83	74	14

dracmes.	*livres.*	*sols.*
84	75	12
85	76	10
86	77	8
87	78	6
88	79	4
89	80	2
90	81	
91	81	18
92	82	16
93	83	14
94	84	12
95	85	10
96	86	8
97	87	6
98	88	4
99	89	2

dracmes.		*livres.*
100 dracmes	ou 1 mine	90
200	ou 2	180
300	ou 3	270
400	ou 4	360
500	ou 5	450
600	ou 6	540
700	ou 7	630
800	ou 8	720
900	ou 9	810
1000	ou 10	900

dracmes.		*livres.*
2000	ou 20	1800
3000	ou 30	2700
4000	ou 40	3600
5000	ou 50	4500
6000	ou 50 mines composent le talent.	

talens.	
1	5,400
2	10,800
3	16,200
4	21,600
5	27,000
6	32,400
7	37,800
8	33,200
9	48,600
10	54,000
11	59,400
12	64,800
13	70,200
14	75,600
15	81,000
16	86,400
17	91,800
18	97,200
19	102,600
20	108,000
25	135,000

talens.	*livres.*
30	162,000
40	216,000
50	270.000
60	324,000
70	378,000
80	432,000
90	486,000
100	540,000
200	1,080,000
300	1,620,000
400	2,160,000
500	2,700,000
600	3.240,000
700	3,780,000
800	4,320,000
900	4,860,000
1000	5,400,000
2000	10,800,000
3000	16,200,000
4000	21,600,000
5000	27,000,000
6000	32,400,000
7000	37,800,000
8000	43,200,000
9000	48,600,000
10000	54,000,000

Fin de la Table onzième.

TABLE XII.me

Rapport des poids Grecs avec les nôtres.

Le talent Attique pesoit 60 mines ou 6000 drachmes ; la mine 100 drachmes : nous supposons toujours que la drachme pesoit 79 de nos grains. Parmi nous, le gros pese 72 grains ; l'once, composée de 8 gros, pese 576 grains ; le marc, composé de 8 onces, pese 4608 grains ; la livre composée de 2 marcs, pese 9216 grains.

drachmes.	*livres.*	*marcs.*	*onces.*	*gros.*	*grains.*
1	"	"	"	1	7
2	"	"	"	2	14
3	"	"	"	3	21
4	"	"	"	4	28
5	"	"	"	5	35
6	"	"	"	6	42
7	"	"	"	7	49
8	"	"	1	"	56
9	"	"	1	1	63
10	"	"	1	2	70
11	"	"	1	4	5
12	"	"	1	5	12
13	"	"	1	6	19
14	"	"	1	7	26
15	"	"	2	"	33
16	"	"	2	1	40
17	"	"	2	2	47

dracmes.	*livres.*	*marcs.*	*onces.*	*gros.*	*grains.*
18	,,	,,	2	3	54
19	,,	,,	2	4	61
20	,,	,,	2	5	68
21	,,	,,	2	7	3
22	,,	,,	3	,,	10
23	,,	,,	3	1	17
24	,,	,,	3	2	24
25	,,	,,	3	3	31
26	,,	,,	3	4	38
27	,,	,,	3	5	45
28	,,	,,	3	6	52
29	,,	,,	3	7	59
30	,,	,,	4	,,	66
31	,,	,,	4	2	1
32	,,	,,	4	3	8
33	,,	,,	4	4	15
34	,,	,,	4	5	22
35	,,	,,	4	6	29
36	,,	,,	4	7	36
37	,,	,,	5	,,	43
38	,,	,,	5	1	50
39	,,	,,	5	2	57
40	,,	,,	5	3	64
41	,,	,,	5	4	71
42	,,	,,	5	6	6
43	,,	,,	5	7	13
44	,,	,,	6	,,	20
45	,,	,,	6	1	27

mines.	*livres.*	*marcs.*	*onces.*	*gros.*	*grains.*
46	,,	,,	6	2	34
47	,,	,,	6	3	41
48	,,	,,	6	4	48
49	,,	,,	6	5	55
50	,,	,,	6	6	62
60	,,	1	,,	1	60
70	,,	1	1	4	58
80	,,	1	2	7	56
90	,,	1	4	2	54
100 dr. ou une mine		1	5	5	52
2 mines	1	1	3	3	32
3	2	1	1	1	12
4	3	,,	6	6	64
5	4	,,	4	4	44
6	5	,,	2	2	24
7	6	,,	,,	,,	4
8	6	1	5	5	56
9	7	1	3	3	36
10	8	1	1	1	16
11	9	,,	6	6	68
12	19	,,	4	4	48
13	11	,,	2	2	28
14	12	,,	,,	,,	8
15	12	1	5	5	60
16	13	1	3	3	40
17	14	1	1	1	20
18	15	,,	6	7	,,
19	16	,,	4	4	52

talens.	*livres.*	*marcs.*	*onces.*	*gros.*	*grains.*
50	2,571	1	1	6	48
60	3,085	1	7	,,	,,
70	3,600	,,	4	1	24
80	4,114	1	1	2	48
90	4,628	1	6	4	,,
100	5,143	,,	3	5	24
500	25,716	,,	2	2	48
1000	51,432	,,	4	5	24
2000	102,864	1	1	2	48
3000	154,296	1	6	,,	,,
4000	205,729	,,	2	5	24
5000	257,161	,,	7	2	48
10000	514,322	1	6	5	24

Fin de la Table douzième.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIERES

Contenues dans le Voyage d'Anacharsis et dans les notes.

Nota. Le chiffre romain indique le tome ; le chiffre arabe, la page du volume.

A


Digitized by Google

B

C

D

E

I

L

N

F

R

S

T

Fin de la Table des matières.

TABLE.

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

Fin du septième et dernier volume.







